Francès

Comprensió d’un text oral

Solucions · 72 exercicis

Proves d'accés a la universitat (PAU) de Catalunya. Ordenats del més recent al més antic.
Retalls dels exàmens i pautes oficials (selecat.cat / universitats.gencat.cat).

SÈRIE 2

1. Compréhension orale

ENTRETIEN AVEC L'ÉCRIVAIN EMMANUEL CARRÈRE

- Vous parlez, dans votre dernier livre, de votre mère, Hélène Carrère d'Encausse, historienne de la Russie, qui avait un père géorgien et une mère russe et qui est morte le 5 août 2023 …

- Sa mort a été très rapide. Dix jours plus tôt elle m'avait dit : *« Je ne voudrais pas gâcher vos vacances, mais je pense que c'est bien que tu le saches… »*. Ce qu'il fallait que je sache, c'est qu'elle souffrait d'un cancer et partait en soins palliatifs… Pendant cette dizaine de jours, j'ai pris des notes, sans le moindre scrupule, et aussi parce que j'étais admiratif. Ma mère a eu une mort magnifique, romaine, une de ces morts qui donnent l'impression de couronner une vie. L'admiration a atténué le chagrin.

- Puis, votre père est mort aussi. Vous semblez avoir été très affecté par sa mort…

- La mort de ses parents, quand ils ont passé 90 ans, on la voit venir, fatalement. Mais mon père était en bonne santé – mes parents n'ont jamais été hospitalisés. En tout cas sa mort, bizarrement, sa mort m'a plus fatigué que celle de ma mère… Elle m'avait toujours semblé être une figure beaucoup plus importante dans ma vie. Tout à coup, c'était comme si la mort de mon père révélait une absence… Il était toujours resté dans un arrière-plan, c'est peut-être pour cela que sa mort m'a tant atteint.

- Votre mère domine le livre. C'est un personnage extraordinaire par son destin de fille d'immigrés sans argent, qui ne parlait que le russe et a fini par régner sur l'Académie française, mais aussi par son caractère… Vous le dites vous-même : « Si on lui demande l'heure, elle est capable de mentir ».

- Sa mauvaise foi était si grandiose que ça nous faisait rire aussi ! Sur Radio Classique, elle était capable de se demander par quel miracle elle était la seule de la famille à aimer la musique… alors qu'elle n'en écoutait jamais et que son frère, sa belle-sœur et ses beaux-parents étaient des musiciens professionnels…

- Vous la montrez très sensible aux honneurs. Vous aussi recevez beaucoup d'honneurs… Vous pensez avoir hérité du même genre de narcissisme ?

- Oui et non. Le désir d'être reconnu comme écrivain, je l'ai absolument. En ce sens, j'ai la même ambition que ma mère, mais elle est canalisée dans l'accomplissement littéraire. En revanche, ce qui est institutionnel m'attire peu – je n'aurais pas du tout envie d'aller à l'Académie, par exemple.

- Lorsque vous étiez adolescent, les rapports entre vos parents se sont terriblement dégradés. Après qu'il a eu une liaison extraconjugale, votre mère n'a plus jamais montré la moindre tendresse pour votre père…

- Elle l'a traité très durement. Un demi-siècle plus tard, elle est morte presque sans lui dire au revoir… Ça n'a pas été facile, dans la construction d'un adolescent, d'avoir une mère aussi puissante et un père aussi écrasé.

- Est-ce que votre mère l'empêchait réellement de jouer du piano ?

- Oui. Et à la fin de sa vie, elle n'a pas voulu qu'il ait une carte de crédit, comme si ça risquait de lui donner une autonomie… Je supportais très mal cette façon de le traiter quand j'étais plus jeune.

- Vous diriez qu'ils s'aimaient, malgré tout ?

- Chez mon père c'est évident. C'est celui qui a aimé le plus, dans cette affaire. Je ne suis pas du tout sûr que je serais capable d'aimer de cette manière, mais c'est ce qu'a fait mon père. Et je pense qu'il n'aurait pas échangé cette vie contre une autre.

- Est-ce que vous en avez tiré des leçons sur ce que peut ou doit être un couple ?

- Ma mère avait la très forte personnalité qu'on connaît ; mon père était un drôle de type, aimable, attachant, pas banal. Mais comme couple, ils formaient un contremodèle absolu, il faut bien le dire. Je pense n'avoir jamais reproduit cette situation, ni dans un rôle ni dans l'autre. Aujourd'hui, peu de couples accepteraient de vivre plus de soixante-dix ans comme ça. Il y avait chez eux quelque chose de bien tordu, mais ça a été leur vie. Et je pense que si mon père était mort le premier, ma mère aurait eu beaucoup de mal à se passer de lui.

- Vous vous êtes, en effet, « permis » d'aller très loin dans leur vie privée. Vous n'aviez pas l'impression de remettre sur la place publique des secrets de famille ? Vous laissez entendre que votre mère vous y a autorisé… tacitement.

- Pas exactement. Mais j'ai eu peur qu'elle ne me demande sur son lit de mort de ne jamais écrire sur elle. Elle ne l'a pas fait. Ensuite, il est certain que la chose douloureuse dans ce livre, c'est la longue et terrible histoire conjugale de mes parents. Et il est certain que ça ne lui aurait pas plu que je la raconte.

D'après *Le Nouvel Obs,* 21-27 août 2025

Clau de respostes

1. Son grand-père était géorgien et sa grand-mère russe.
2. Le 5 août 2023.
3. Le russe.
4. Seulement en ce qui concerne son travail comme écrivain.
5. Les mauvais rapports entre ses parents.
6. Sa mère.
7. Oui, absolument.
8. Non, pas du tout.

SÈRIE 1

1. Compréhension orale

ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR FLORENT PAGNY

- Ça fait quatre ans que vous n'avez pas sorti d'album. C'est rare une si longue pause pour vous.
- Oui. Quand je suis tombé malade, on m'a envoyé pas mal de textes magnifiques, mais je n'avais pas envie de les chanter. Il fallait que je me concentre sur ma santé, entre les traitements et les chimios.
- Est-ce qu'il y a eu un moment durant votre combat contre le cancer où vous vous êtes dit que vous ne chanteriez plus jamais ?
- Je ne crois pas. Mais il a fallu du temps pour que j'aie l'énergie de démarrer quelque chose de nouveau.
- Vous auriez pu prendre votre retraite à 65 ans ?
- Carrément non ! Tu as vu la vie que je mène ? Mais ce qui m'importe le plus, c'est d'être encore capable de bien chanter. Là-dessus, il n'y a pas de problème, il faut que ce soit impeccable. Pour ça, il faut que je sois physiquement en forme. J'ai repris le sport, c'est dur. D'autant que ça fait trois ans que j'avais arrêté.
- Qu'est-ce que vous pensez des gens qui filment vos concerts ?
- J'ai du mal à imposer les choses. Je ne peux pas chanter « Ma liberté de penser » et dire au public qu'il doit ranger son téléphone. Mais c'est troublant de voir des gens qui essaient de cadrer, c'est même désagréable. Comme quand on me vole une photo dans la rue. Ça coûte quoi de demander ? Je ne suis pas du genre à dire non.
- Dans la chanson « Libre », vous dites qu'on a été oubliés par les dieux. Est-ce que vous-même vous êtes quelqu'un de religieux ?
- Non, pas du tout. Je peux être spirituel, avoir une relation avec quelque chose qui nous dépasse, avec ce qu'on peut avoir pour que ce soit mieux et plus agréable. Appelle ça « Dieu » si tu veux. Mais la religion, c'est vraiment une chose à laquelle je n'adhère pas. Ce qui nous sauvera, je crois, c'est l'amour.
- Belle utopie…
- Mais il faut des utopies ! Et elles finiront par s'imposer.
- Vous croyiez en l'amour avant de rencontrer votre femme ?

- Jolie question. Tu sais, moi, j'ai toujours été amoureux. Et j'ai encore plus cru à l'amour quand j'ai rencontré ma femme. Elle m'a permis de devenir meilleur, d'être équilibré et heureux, de fonder une famille. Avec elle, avec nos enfants, ce n'est que du bonheur. Donc oui, je peux affirmer sans rigoler que la solution c'est l'amour, parce que je sais de quoi je parle…

- Sans eux, vous n'auriez pas vaincu le cancer ?

- Je ne peux pas affirmer que j'ai vaincu le cancer puisqu'il est déjà revenu. Je fais toujours des contrôles. Mais bien sûr que leur présence durant la maladie m'a empêché de sombrer dans la tristesse, elle m'a donné de la force.

- Vous êtes assuré côté santé ?

- Écoute, je fais mes contrôles. J'en ai fait un il n'y a pas longtemps, et ça va. Mais en dehors de ces journées-là, je n'y pense même pas. Après, je suis prudent, je sais que ça peut revenir du jour au lendemain.

- Est-ce que vous avez changé quelque chose dans votre mode de vie ?

- Dernièrement, à la prise de sang, on m'a dit : « Tout va bien, il n'y a rien de grave, tout est bon. Mais il y a peut-être le cholestérol ». Et là, je me dis : « Putain, j'ai mangé un peu trop de charcuterie, j'ai bu un peu dernièrement, faut que j'arrête ». Heureusement, je ne bois pas tous les jours. Pendant les traitements, je ne buvais plus une goutte. Mais une fois tout cela terminé, j'ai eu envie d'une andouillette, d'un bon verre de rouge, puis d'un deuxième. Je sais que je vais devoir consommer tout ça « avec modération » comme on dit.

- Vous vous voyez encore chanteur dans vingt-cinq ans ?

- Si je peux, bien sûr. Pas forcément aussi actif que je l'ai été et même si je ne serai jamais celui qui annonce ses adieux. Tant que la voix est là, que les oreilles sont là et que tu chantes juste – ce qui n'est pas le cas de tout le monde –, il ne faut pas hésiter à partager ce don de la nature. Là j'ai 67 concerts devant moi, je ne sais pas si c'est raisonnable. Mais je me suis fait embarquer…

D'après *Paris-Match,* 11-17 septembre 2025

Clau de respostes

1. 4 ans.
2. Parce qu'il est encore capable de bien chanter.
3. Il n'aime pas cela.
4. Il n'en a pas.
5. Il pense qu'elles sont nécessaires.
6. Non, il a eu d'autres histoires d'amour.
7. Il sait qu'il doit manger moins gras et boire moins d'alcool.
8. Oui, s'il en est capable.

SÈRIE 5

1. Compréhension orale

ENTRETIEN AVEC LA CHANTEUSE CLARA LUCIANI

- Vous avez décidé de vous lancer dans l'écriture de votre album en apprenant que vous étiez enceinte de votre premier enfant. Pourquoi ?

- Je suis hyperactive. Je craignais que mon corps ne me permette pas de travailler jusqu'au terme. J'avais peur de me retrouver alitée ! Je souhaitais profiter de ces neuf mois pour faire un disque. Je ne voulais pas raconter ma grossesse, mais j'ai tenu à m'adresser à mon futur enfant. Lui dire qui j'étais, d'où je venais, qui étaient ses grands-parents, ses arrière-grands-parents. Je voulais lui confier mon parcours de vie, mes erreurs, les déceptions amicales que j'avais pu avoir, mes chagrins d'amour, mes débuts dans la musique… Mon fils va rapidement être en tournée avec moi, et il entendra ces chansons. Il ne les comprendra pas tout de suite, mais, en grandissant, il trouvera des réponses à ses questions grâce à ce disque.

- Alex Kapranos, votre compagnon, a d'ailleurs confié que votre fils était déjà fan de musique.

- Mon enfant danse énormément. Je suis heureuse et rassurée qu'il apprécie la musique autant que nous. Moi, j'ai hérité ça de mon père. Ma grand-mère passait son temps à chanter. J'aime me dire que c'est profondément ancré en moi.

- La musique a toujours été une évidence ?

- J'aurais adoré être écrivaine. Au collège, il y avait un prof qui avait pris ma défense quand tout le monde se moquait de moi. Elle disait que, dans quelques années, mes romans se retrouveraient à la Fnac. Bon, malheureusement, ça ne s'est pas passé comme ça !

- Vous êtes quand même à la Fnac, mais dans un autre rayon.

- Exactement. Sur ce disque, la partie qui m'a semblé la plus intéressante, la plus naturelle, a été l'écriture. C'est vraiment ce que j'adore par-dessus tout.

- Est-ce que vous envisagez de repartir en tournée, maintenant que vous êtes mère de famille ?

- Je constate qu'on ne pose jamais cette question aux papas musicaux, parce qu'on part du principe qu'ils trouveront des solutions. Ça prouve quand même quelque chose… J'ai récemment fait un voyage au Bénin avec l'Unicef et, sur Instagram, quelqu'un a commenté : « Tu ferais mieux de t'occuper de ton

propre enfant ». Je n'ai jamais vu de tels commentaires sur le compte de mon conjoint. On est en 2024, mais les mentalités n'ont pas tant évolué que ça.

- L'industrie musicale peut parfois être très dure avec les femmes qui vieillissent…

- Avec Léa, ma sœur aînée, on a récemment fait le constat qu'il n'y avait pas beaucoup de chanteuses de plus de 50 ans, actives et toujours considérées comme « cool ». Il est beaucoup plus facile de citer des mecs qui ont la cinquantaine et sont encore écoutés et adulés. Je pense que ça va être un de mes paris : durer. Je me regarde dans le miroir, je m'arrache quelques cheveux blancs, mais je ne suis pas traumatisée par le changement de mon visage. Ce que je redoute, avec le temps qui passe, c'est que je me rapproche forcément de la perte des gens que j'aime. Et ça, ça me terrorise.

- La chanson « Courage » parle de dépression post-partum. Vous en avez souffert ?

- Dépression, je ne sais pas, mais un post-partum éprouvant émotivement, oui, bien sûr. Je crois que c'est un passage obligatoire. Ce qui est terrible, c'est qu'on se sent extrêmement fragile émotionnellement et, à la fois, on est la plus heureuse au monde. C'est un sentiment plein de contradictions.

- La santé mentale est un thème de plus en plus évoqué par les artistes. Comment est-ce que vous prenez soin de la vôtre ?

- Je n'ai jamais eu peur d'aller voir un psy. Ou de faire savoir que j'en voyais un. Pour moi, ça revient à dire que j'ai rendez-vous chez le dentiste. C'est super que la parole se libère sur ces sujets, notamment pour les adolescents qui subissent la violence des réseaux sociaux. Il faudrait presque qu'un accompagnement psychologique soit obligatoire. Pour tout le monde. Un peu comme quand tu vas faire contrôler ta voiture pour être sûr que tout va bien. Il y a des contrôles pour tout, alors, pourquoi ne pas vérifier ça aussi.

D'après *Paris-Match,* 13-20 novembre 2024

Clau de respostes

1. Parce qu'elle voulait profiter des neuf mois de grossesse pour le faire.
2. De son père.
3. Écrivaine.
4. Pour l'Unicef.
5. Non, elle n'a pas peur de vieillir ; elle a peur de perdre les gens qu'elle aime.
6. De durer dans l'industrie musicale.
7. De la dépression post-partum.
8. Non, elle ne cache pas qu'elle consulte un psychologue.

SÈRIE 3

Comprensió d'un text oral

ENTRETIEN AVEC L'HUMORISTE GAD ELMALEH

- Voilà trente ans que vous êtes sur scène. Est-ce que vous faites partie de ceux qui pensent que c'était mieux avant ?

- Tellement pas. Je ne veux plus 14 000 projecteurs sur moi, avec une musique de ouf pour mon entrée en scène, et j'en ai fini avec les shows de 3 h 30. Je ne veux pas dépasser 1 h 20, 1 h 30 maximum. Je ne pense pas qu'on puisse être drôle non-stop plus de 90 minutes. Regardez, au cinéma, les meilleures comédies sont les plus courtes.

- La première chose que vous abordez en entrant sur scène, ce sont vos cheveux blancs liés à votre âge…

- Jusqu'à il n'y a pas longtemps, je les teignais ou atténuais leur blancheur avec un gel… Et je me suis demandé ce que ça signifiait. Depuis que j'ai arrêté, je me sens tellement mieux, tellement bien dans ma peau de crâne ! Ma tête respire et, du coup, mon esprit aussi. Et si j'en parle immédiatement, c'est parce que je sais ce que le public se demande : pourquoi les cheveux blancs ? Et puis, pour moi, ouvrir sur ma « nouvelle tête », c'est une manière de commencer un chapitre beaucoup plus écrit : « J'ai vieilli ».

- Vous avez toujours voulu être humoriste ?

- Oui. Et je suis parti au Canada pour ça. Parce que j'y avais des oncles, des tantes et des cousins qui y vivaient depuis longtemps. Il y a une grande communauté juive marocaine à Montréal. Et puis c'est le Canada, c'est l'Amérique, mais en français. Accessible, quoi ! J'y ai néanmoins appris et pratiqué l'anglais. Je suis né artistiquement en France, où j'ai été bien accueilli, gâté même, et je suis plein de gratitude pour ce pays, mais c'est à Montréal que j'ai donné mon premier show. C'était le 10 décembre 1994, dans une salle de vingt ou trente places. Et j'y retourne le 11 décembre prochain pour célébrer la date.

- Dans la même salle ?!

- Pas vraiment : ce sera au Centre Bell, 10 000 places ! Et c'est complet. Ça va être fou.

- Vous racontez sur scène avoir volé une blague de votre fils. C'était pour aborder les accusations de plagiat dont vous avez fait l'objet ?

- Oui, car, en réalité, je n'ai pas volé de blague à mon fils. Je voulais aborder le sujet avec douceur, sans orgueil ni plainte. J'ai ma part de responsabilité dans cette histoire de plagiat, mais ça représente tellement peu par rapport à tout ce

que j'ai écrit. Il y a une vingtaine d'années, pas mal de collègues et moi nous sommes beaucoup inspirés des Américains et nous leur avons piqué des petites blagues. J'assume.

- La matière première de vos shows, désormais, c'est vous ?
- C'est moi, oui, mais moins dans les événements du quotidien que dans l'intériorité, la réflexion sur l'âge, l'inadaptation, la spiritualité. Ce que je vis, quoi ! Quand je dis sur scène : « Je m'aime et c'est réciproque », je rigole, mais c'est vrai. Je commence enfin à m'aimer. Cela n'a rien de prétentieux ni d'égocentrique. On est rempli d'orgueil quand on ne s'aime pas, on se protège parce qu'on ne sait pas aimer ni comment être aimé. Et on met tout sur le dos de l'autre, surtout dans une relation amoureuse, où, en cas de séparation, c'est forcément la faute de l'autre. Bah voyons ! On a tous notre part de responsabilité. Et là, je suis prêt. Je suis prêt pour l'amour. C'est marrant comment se font les rencontres aujourd'hui. Je me suis même inscrit sur une application – ne cherchez pas, je n'y suis plus –, j'y ai fait des rencontres parfois étonnantes, superficielles. Il y a eu de petites aventures, de belles amitiés aussi, mais au bout du compte, je trouvais ces relations artificielles. Je suis de la vieille école, moi. J'aimerais aller à un dîner ou à une soirée et connaître quelqu'un, créer un lien. Le souci, c'est que je n'aime pas aller à des dîners ou à des soirées ! Il faudrait peut-être que je fasse plus d'efforts.
- À l'ère de #MeToo, est-ce que le célibataire que vous êtes se méfie quand une femme vous approche ?
- Je ne méfie pas, mais j'ai conscience que mes mots, mes gestes peuvent être mal interprétés, et même transformés. Après, quand on connaît ses valeurs et qu'on n'a rien à se reprocher, il n'y a pas besoin de se méfier.

D'après *Paris-Match,* 28 novembre-4 décembre 2024

Clau de respostes

1. Environ 1 h 30.
2. Au Canada.
3. Parce qu'il y avait de la famille.
4. En 1994.
5. De plagiat.
6. Lui-même.
7. Il en a utilisé, mais il n'y est plus inscrit.
8. Il est célibataire.

SÈRIE 1

Comprensió d'un text oral

ENTRETIEN AVEC LA COMÉDIENNE CÉCILE DE FRANCE

- On vous voit le plus souvent dans des rôles de « filles saines et sympas », comme vous les qualifiez vous-même. Chiara, votre personnage dans « La passagère », est au contraire rebelle et indocile. C'est ce qui vous a plu ?

- J'aimais le fait qu'elle ne soit pas toujours très sympathique, pas raisonnable, pas disciplinée… Pas exemplaire, en somme. On m'a souvent collé l'étiquette de fille sympa, et donc proposé des rôles dans ce sens. Mais à force de ne jouer que des personnages drôles et sympas, je finis par m'ennuyer. Je ne veux pas être enfermée dans un seul trait d'humeur, je veux varier les couleurs.

- Alors qu'au quotidien vous êtes plutôt une petite fille modèle ?

- Je suis assez obéissante et dans la norme, même si j'essaie toujours de rester libre. Une chose est sûre, je ne suis pas rebelle comme Chiara. Elle ose plus que moi.

- Est-ce que le cinéma manque encore de personnages féminins forts comme celui-ci ?

- Il y en a de plus en plus, et je me réjouis d'assister à cette évolution. Quand j'étais enfant, j'aimais regarder des films d'aventures, avec des pirates ou des cow-boys. Je ne pouvais m'identifier qu'à des héros masculins, ça me paraissait tellement injuste. Aujourd'hui, nos filles ont des modèles d'héroïnes de tous types.

- Le couple de Chiara, votre personnage, traverse une crise. Vous, vous êtes avec le même homme, Guillaume Siron, depuis 1997. Quel est votre secret pour un mariage qui dure ?

- Il faut entretenir l'amour, tout simplement, avec de la tendresse, de la douceur. Tous ces sentiments sont indispensables. Puis, le respect mutuel, la compréhension de l'autre et la remise en question de soi-même me semblent être trois fondamentaux. Rien n'est acquis, vous savez ! Je pense que les gens qui ne savent pas prendre du recul sur eux-mêmes finissent seuls…

- Est-ce que vous aussi, vous vous êtes sentie parfois « passagère », sans attaches ?

- Chiara a un côté électron libre. Elle n'appartient à aucune patrie, aucune famille. Moi, j'ai construit une famille, qui est mon socle, donc ce n'est pas pareil. Mais parfois, en tant que Belge en France, peut-être que j'ai pu me sentir comme ça.

- Est-ce que vous vous souvenez de votre première histoire d'amour ?

- Oh oui, et j'étais bien maladroite ! D'ailleurs, dans le film, on voit la maladresse des premières fois. Ce qui est rare au cinéma.

- Dans une scène, Chiara, au lit avec son jeune amant, se cache pudiquement avec un drap. C'est difficile de voir son corps vieillir quand on est une femme, et encore plus quand on est actrice ?

- À partir de 45 ans, les femmes ne sont plus dans les normes malheureusement édictées par la société. Je peux en parler, car j'ai 47 ans. On nous fait croire qu'à l'approche de la ménopause, on ne sera plus jamais désirable. Il y a, d'un côté, cette vision de la société et, de l'autre, le rapport que l'on entretient avec son corps. Je pense que le respect que l'on a pour les gens qu'on aime, il faut aussi l'avoir pour soi-même. Personne ne dirait à sa meilleure amie qu'elle a pris du ventre. Alors, pourquoi se le dire à soi ? C'est cruel ! L'être humain n'est pas parfait, même si la société veut nous imposer la perfection.

- Est-ce qu'il vous arrive d'avoir des complexes ?

- J'essaie de ne pas en avoir. Et si cela m'arrive, je me dis : « Allez, on s'en moque, ce n'est pas grave ! » Le principal, c'est de bouger, d'aller marcher une heure par jour, pour faire circuler les énergies. Le meilleur remède pour le corps est le moral.

- Vous aimez les grandes espaces. Aujourd'hui, la grande ville vous étouffe ?

- Quand j'étais étudiante, j'adorais la ville. Mais après avoir vécu ce tourbillon et écouté mon être profond, j'ai voulu me reconnecter à la nature. Je pense que l'homme est fait pour les grandes espaces. Je viens encore à Paris pour le travail ou pour voir des amis, mais je retourne vite dans ma campagne. J'ai besoin de ressentir les vibrations de la nature.

- Vous êtes d'ailleurs engagée sur les questions environnementales…

- Je suis loin d'être une militante. Mais je m'engage indirectement à travers mes choix de rôles. Je n'aime pas culpabiliser les autres, ce n'est pas la bonne manière d'éveiller les consciences. Mais bien trop souvent, l'homme se pense supérieur, et ne respecte pas les esprits de la nature et les animaux…

- Vous êtes végétarienne ?

- Je mange peu de viande, mais je suis plutôt flexitarienne. En fait, j'écoute mon corps, et, souvent, il me dit qu'il n'a pas besoin de viande.

D'après *Paris-Match,* 22-28 décembre 2022

Clau de respostes

1. Non, elle est assez obéissante, mais elle essaie de garder sa liberté.
2. Maintenant, il y a plus d'héroïnes qu'avant.
3. Depuis 1997.
4. Elle est belge.
5. 47 ans.
6. En pleine campagne.
7. Oui, cela se manifeste dans les rôles qu'elle joue.
8. Cécile de France n'en mange pas beaucoup.

SÈRIE 3

Comprensió d'un text oral

ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR MICHEL SARDOU

- À vos débuts, on disait que vous n'aviez pas de voix…
- Je suis tombé sur une prof extraordinaire. Elle s'appelait Annette Charlot. Elle n'est plus là, malheureusement. Grâce à elle, d'une voix fluette je suis passé à… The Voice, comme m'a surnommé un jour Elton John.
- Est-ce que vous avez une petite angoisse supplémentaire du fait de ne pas avoir chanté pendant cinq ans ?
- Je n'ai jamais autant répété que pour ce spectacle. Ce qui m'inquiète un peu, c'est la mise en scène très ambitieuse que j'ai imaginée : un spectacle en quatre dimensions, du jamais-vu. Je ne voulais à aucun prix revenir à l'orchestre et moi devant, en smoking, nœud papillon… C'est terminé, je change.
- Qu'est-ce que le jeune Sardou de 20 ans dirait à celui de 76 ?
- Tu bois moins.
- C'est tout ?
- Non… Si à 20 ans on m'avait dit que je ferais mon retour sur scène à 76 ans, j'aurais ri. Surtout avec des chansons qui ont parfois 40 ans ! À l'époque, je ne pensais pas durer dans ce métier. À chaque disque, je me disais que c'était le dernier.
- À l'époque, on se bâtissait avec des modèles, des icônes. Il existe encore de telles références ?
- Je ne sais pas. Je ne connais plus beaucoup ce métier, pour vous dire la vérité. Non que je le méprise, j'ai entendu des musiques et des chansons excellentes, mais je ne connais ni le visage ni le nom de ceux qui les chantent.
- Vous acceptez l'idée d'être devenu une icône ?
- Aujourd'hui ? Non, je n'ai pas ce sentiment. Je vous jure que je n'y pense jamais.
- Vous êtes la tour Eiffel, l'Arc de Triomphe de la variété française…
- Tu te fous de moi ?

– Non, pas du tout.

– Je ne me vis pas du tout comme cela. Je ne suis pas un type qui souffre de la notoriété. On ne s'arrête pas à chaque coin de rue pour faire des selfies. Les gens savent que ça m'embête et le respectent. Certains ne m'aiment pas du tout… Mais, d'une façon générale, quand je sors dans la rue, quand je fais mon marché, ils sont gentils.

– Quelle musique est-ce que vous écoutez ?

– Essentiellement du jazz sur des disques en vinyle.

– Votre public est majoritairement féminin, or il arrive qu'on vous taxe de misogynie. Cela vous affecte ?

– L'époque a changé. Je ne le suis pas et je ne l'ai jamais été. Certes j'ai divorcé deux fois, mais je me suis marié à 18 ans. D'autres ont fait mieux ! J'adore les femmes.

– Vous aimez encore la France ?

– Oui. Je ne l'ai jamais quittée, moi. Lorsque j'ai acheté une résidence secondaire en Floride, c'était pour m'assurer que mes enfants parleraient l'anglais. Je n'y passais que trois ou quatre mois par an et nous l'avons revendue après quelques années.

– Vous aimez votre vie de Parisien ?

– Pas du tout. Je vais quitter Paris : je ne supporte plus cette ville, alors que j'étais un titi parisien, né à Montmartre. Je viens de vendre mon appartement pour une grande maison dans le sud de la France. Paris est devenu trop bruyant, trop dégueulasse. Je ne peux plus prendre ma voiture, je ne m'y reconnais plus. Il y a des rues fermées, des sens uniques qui changent toutes les semaines, des travaux et des trous partout. Donc j'en ai marre. Les quais qui sont bourrés, alors qu'à côté les vélos, les trottinettes, les joggeurs profitent de tout l'espace, je n'en peux plus. Je trouve que la ville est devenue laide.

– Vous partagez la vie d'Anne-Marie Périer depuis vingt-cinq ans. Qu'est-ce qu'elle vous a apporté ?

– Tout. Elle est formidable. Elle perçoit les choses avant moi. Elle a l'intelligence d'amener les choses naturellement. Travaux, déplacements, vente de notre appartement, elle fait tout, je ne suis au courant de rien et tout se passe bien. La solitude ne me va pas. La foule non plus d'ailleurs. Je peux vite plonger dans une déprime et Anne-Marie comprend cela.

D'après *Paris-Match,* 5-11 octobre 2023

Clau de respostes.

1. 5 ans.
2. Non.
3. Il n’aime pas du tout la notoriété.
4. Essentiellement des femmes.
5. À 18 ans.
6. Non.
7. À Paris.
8. Ils se sont mariés il y a 25 ans.

SÈRIE 1

Comprensió d'un text oral

ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR ET ACTEUR JACQUES DUTRONC

- Dans votre autobiographie, que vous venez de publier, vous commencez par l'enfance. Est-ce que vous faites partie de ceux qui pensent qu'elle est essentielle ?

- Je commence par la naissance parce que c'est par là que l'on commence tous. Le choix n'est pas personnel et, généralement, on en a peu de souvenirs, de ce moment-là. Mais je n'aime pas les gens qui se servent de leur enfance comme d'une perpétuelle excuse. On a souvent des moyens, des références, tout au long de sa vie, pour sortir de son enfance. On a toujours le choix et jamais le choix.

- Est-ce que vous avez aimé votre enfance ?

- Mes parents n'ont pas été derrière moi pour que je réussisse à tout prix et que je rapporte de l'argent. Ils ne m'ont poussé à rien parce qu'ils n'étaient pas comme ça et parce qu'ils n'auraient pas pu avec moi. Après, parfois, je me dis que j'aurais davantage dû les écouter. Les enfants d'aujourd'hui peuvent conserver la parole de leurs parents sur leurs portables. Moi, j'ai des images précises qui en suppriment beaucoup d'autres.

- Votre famille avait le goût des études et de la musique. Vous ne vous êtes jamais adapté à l'école ?

- J'ai eu des professeurs extraordinaires, mais je n'aimais pas le statut d'élève. Durant la plupart des cours, je pensais à la petite gare du Croisic, en Bretagne, avec les départs et les arrivées de trains.

- Depuis toujours, vous avez la passion des animaux. Qu'est-ce que vous aimez chez eux ?

- J'ai eu jusqu'à 150 souris dans mon enfance et j'habite aujourd'hui chez mes chats. Je respecte les animaux et j'aurais pu faire une collection de fourmis. J'ai voulu être vétérinaire.

- Vous êtes devenu ce que votre père rêvait d'être : un chanteur à succès…

- Je ne rêvais pas d'être un artiste. J'admirais les chanteurs, mais je ne me pensais pas capable d'en être un et je ne le pense toujours pas.

- Vous étiez un séducteur. Est-ce que vous êtes conscient de votre beauté ?

- À part un imbécile, qui peut se trouver beau ? Je ne me suis jamais posé la question.

- Vous avez préféré être acteur ou chanteur ?

- J'ai été content de faire les deux. Selon les périodes, je pouvais trouver les acteurs ridicules car ils étaient semblables à des perroquets, ou penser qu'être chanteur était péjoratif.

- Vous avez eu beaucoup de succès. Quel rapport est-ce que vous avez avec l'argent ?

- Comme dirait un de mes amis, l'argent ne m'aime pas. J'ai la passion des belles voitures et j'ai pu m'en acheter. L'argent est fait pour être dépensé. J'ai aidé aussi des amis qui sont aussitôt devenus des ennemis. Je suis fâché avec les gens à qui j'ai prêté de l'argent. Maintenant ils me fuient.

- Vous êtes un solitaire qui a besoin des autres…

- Quand on n'est pas bien, il y a des gens qui ont le don d'être réconfortants. Leur présence soigne. Quand j'avais mal à la jambe, mon copain charcutier me disait : « C'est rien, ça va aller ». Je me sentais tout de suite mieux. L'amitié est capitale.

- Vous écrivez ne pas réussir à vous blinder avec l'âge…

- Je suis de plus en plus perméable et je me retrouve atteint par davantage de choses qu'auparavant. Je ne regarde plus les informations car j'ai l'impression de prendre toute la douleur du monde en pleine figure. Je suis né pendant la guerre et il n'y aura jamais de fin à la guerre. Les marchands de canons ne feront pas grève.

- Quelle a été la période la plus heureuse de votre vie ?

- Si j'en ai connu une, je n'ai pas dû m'en rendre compte. En ce moment, je suis heureux, mais pas tout à fait. Le bonheur est dans l'air.

- Quelle a été la période la plus malheureuse de votre vie ?

- J'en ai connu plusieurs, mais je fais en sorte qu'elles ne s'éternisent pas.

D'après *Paris-Match,* 2-8 novembre 2023

Clau de respostes.

1. Non, pas du tout.
2. Non, il a eu de très bons professeurs.
3. Des souris.
4. Non, pas du tout.
5. Il aime aussi bien être acteur que chanteur.
6. Des voitures.
7. Il ne sait pas.
8. Il ne le précise pas.

SÈRIE 2

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC LE DÉFENSEUR DES GIBBONS AURÉLIEN BRULÉ

- Qu'est-ce que vous avez ressenti lors de votre premier contact avec les gibbons?

- J'étais enfant. C'était au zoo. Je ne comprenais pas pourquoi ils avaient l'air encore plus triste que les autres primates. À force de les observer, j'ai compris que la captivité etait très stressante. Le gibbon est le seul singe qui chante pour marquer son territoire. Il est monogame et il vit dans les arbres, et surtout pas en groupe. Une famille de gibbons, c'est-à-dire un couple et trois ou quatre jeunes, a besoin de quinze hectares de jungle. Vouloir les sauvegarder sans préserver leur habitat naturel n'a pas de sens.

- Vous auriez pu devenir primatologue...

- Me limiter au monde scientifique ne m'intéressait pas. Après avoir compris leur problématique, j'ai vu cela comme une responsabilité. Je préférais défendre leur cause concrètement, les sauver sur le terrain et faire en sorte que le gibbon soit aussi connu que le gorille, le chimpanzé ou l'orang-outan.

- Vous êtes si fasciné que vous apprenez leur langue!

- J'arrive à décoder et à reproduire quelques petits trucs. Je dis toujours aux bénévoles de mon association Kalaweit : « Attention ! Faites bien votre job, sinon les gibbons me le diront ». Il y a un peu de vrai car leur comportement change si quelque chose n'est pas habituel. Mon interaction avec eux s'est construite au fil des ans. Ils sont extrêmement possessifs envers leur partenaire. Il est donc difficile de trouver sa place en tant qu'ami humain, et c'est tant mieux : cela prouve qu'ils n'ont pas besoin de nous.

- Comment est-ce qu'ils se portent aujourd'hui?

- On estime à 80 000 le nombre de gibbons vivant à l'état sauvage dans toute l'Asie du Sud-Est. Il existe 17 espèces réparties entre l'Inde et l'Indonésie et toutes sont menacées d'extinction à court terme. Le problème, c'est la croissance galopante de la déforestation. En 50 ans, l'Indonésie a perdu plus de 50 % de ses forêts qui couvraient 75 % de son territoire. Avec 47 millions de tonnes d'huile de palme produites en 2019, l'Indonésie est le premier pays producteur devant la Malaisie. Cette culture industrielle n'est pas seulement responsable de la disparition des animaux. Les fumées toxiques lors de la conversion des forêts entraîne une pollution atmosphérique, et les pesticides, celle des cours d'eau.

- On ne veille donc pas à la protection des gibbons?

- Sur le papier tout est parfait. Les gibbons sont protégés depuis 1992, mais dans la réalité personne ne surveille. On continue de voir des gibbons en cage tous les jours sur les marchés. Des milliers sont détenus illégalement par des particuliers. Croire que ce primate peut être domestiqué est une hérésie. Dans la nature, il vit dans les arbres et ne touche quasiment jamais le sol. Son système immunitaire n'est pas préparé à rencontrer les bactéries et les parasites présents dans la terre ou dont les humains sont porteurs. Sur les 400 gibbons actuellement en soins la plupart ne pourront malheureusement jamais être remis en liberté. Beaucoup sont arrivés infectés par des maladies humaines, comme l'herpès ou les hépatites. Certains sont positifs à la tuberculose, d'autres sont handicapés, ont des troubles psychologiques.

- Comment se déroule la remise en liberté des rescapés?

- Les gibbons sont capables de s'entretuer pour un territoire. Il faut donc trouver des forêts vides. On les installe d'abord dans des volières pour qu'ils s'imprègnent de leur nouvel environnement. Quand tous se mettent à chanter, cela veut dire qu'ils revendiquent leur territoire. C'est le signal de la liberté.

- Justement, pour protéger la nature de la voracité des exploitants, vous achetez patiemment des hectares.

- Un hectare de forêt vaut environ 1 000 euros. Une fois acquis par Kalaweit grâce à nos donateurs, ces hectares deviennent des espaces protégés, mais les populations locales sont libres d'y accéder. Cependant, on interdit la chasse. Mais nous manquons d'argent.

- Vous revendiquez un discours optimiste sur l'environnement. Quelle est la clé pour continuer d'agir?

- Rester dans l'action concrète. Identifier les victoires possibles me remplit d'énergie. En 23 ans, nous avons sauvé plus de 2 000 hectares de forêt. Cela semble peu, mais à l'échelle locale, c'est énorme. Et je ne me prive jamais de bonnes nouvelles : le castor se porte mieux, le lynx et les phoques n'ont jamais été aussi nombreux, la population de tigres augmente en Inde. Il faut arrêter les discours de fin du monde et se mettre dans la tête d'un gamin de douze ans. Il y a encore tant de merveilles à préserver!

Clau de respostes

1. Au zoo.
2. Ils chantent pour marquer leur territoire.
3. Parce qu'il voulait aider les gibbons sur le terrain.
4. Parce que les gibbons sont très possessifs avec leur partenaire.
5. 80 000.
6. Non, pas du tout.
7. Ils achètent des terrains pour en faire des espaces protégés.
8. Il adopte une position optimiste.

SÈRIE 1

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC L'ACTEUR SAMI BOUAJILA

Votre film « Les miens » est une plongée dans la famille de Roschdy Zem. Si on faisait un film sur la vôtre, à quoi est-ce qu'il ressemblerait ?

Il serait haut en couleur. J'ai une famille méditerranéenne, on est deux enfants. Ça aurait été un film à l'italienne, des moments à la maison tous ensemble, surtout à table. Papa avait un humour caustique à mourir de rire. Parfois il était plus colérique. Mais on s'amusait bien, on était très complices, il y avait énormément d'amour, une grande proximité, de la générosité, de la pudeur aussi. J'ai essayé au maximum de reproduire ça avec mes enfants et je retrouve avec eux la complicité que j'avais avec mes parents.

Dans le film, chacun a sa place. Quelle est la vôtre au sein de votre famille ?

J'ai toujours été le petit dernier donc le protégé, je le suis encore.

Vous avez grandi à Grenoble…

J'ai vécu dans un appartement en cité, je garde des souvenirs exceptionnels, avec beaucoup de vie, de copains, tout était très passionnel. Ce qui m'a le plus marqué, c'est quand j'ai eu 16 ans et que j'ai pu m'émanciper, je partais dans le massif du Vercors. J'adorais les montagnes. C'étaient des parcs de jeux, des leçons de vie, j'en ai vraiment profité. Quand j'étais enfant, je voulais être garde forestier. J'étais en échec scolaire donc j'ai tenté une école agricole pour être garde forestier. Ça n'a pas marché mais je savais qu'on pouvait faire son service militaire comme objecteur de conscience dans les eaux et forêts, j'ai essayé, et là non plus, ça n'a pas marché. J'ai fini entraîneur du club de natation de la ville.

Comment est-ce que qu'on passe de l'envie d'être garde forestier à celle d'être nageur, puis comédien ?

J'avais du temps libre quand j'étais entraîneur, donc je suis entré dans un atelier de théâtre au conservatoire régional et, au terme de mon service d'objection de conscience à la piscine, dans une école nationale d'art dramatique. Dès que j'ai trouvé ma vocation, je ne l'ai plus abandonnée. Tant pis pour la montagne !

Votre famille a compris votre décision de faire du théâtre ?

Mes parents ont toujours été mes meilleurs supporteurs. Ils ne savaient pas vraiment ce que je faisais, c'était abstrait pour eux et ils n'ont pas cherché à en savoir davantage, ils ne regardaient même pas mes films. Mais ils ont toujours été avec moi, ils comprenaient que j'étais heureux, c'était l'essentiel.

Vous aimez encore autant le théâtre ? On vous y voit peu.

J'ai plaisir à y retourner, mais il faut un bon texte et une bonne raison d'y aller. J'ai fait carrière au cinéma et j'y ai ma place, je me suis constitué une famille à travers les films.

On vous a beaucoup vu dans des rôles de gangster.

Je ne me bats pas volontairement mais il ne faut pas m'embêter !

C'est une revanche de petit garçon ?

Il doit y avoir de ça ! J'aime beaucoup ces rôles, je reçois pas mal de propositions de ce genre depuis plusieurs années. Ce sont de beaux projets. Mais toute ma filmographie est dans le cinéma d'auteur : beaucoup de drames et quelques comédies.

C'est pour ça que vous êtes si discret ?

Je le suis de nature. Mais je n'ai pas peur de la célébrité, au contraire, c'est gratifiant ! On ne vient pas trop me voir dans la rue ou, quand c'est le cas, c'est toujours calme et bienveillant. Ça répond bien aux personnages humains et attachants que j'ai joués. Je ne suis pas Travolta, je peux avoir une vie normale. Je ne suis pas aussi populaire que d'autres.

Même en participant à des projets Netflix, l'approche des gens n'a pas changé ?

Je me popularise un peu plus.

On vous voit peu dans la presse aussi. Vous n'aimez pas les médias ?

Je m'attache surtout aux rencontres. J'ai longtemps écouté la radio et lu la presse. Et j'ai arrêté pendant le Covid. Depuis un moment, je me suis marginalisé, ça m'a oppressé tout ça. J'ai un peu l'air bête en période de promotion quand on me pose des questions d'actualité.

C'est moins évident pour un acteur d'origine maghrébine d'être récompensé dans le cinéma français ?

Cette réalité n'est plus la mienne depuis longtemps. Je n'y pense même plus. Si le rôle s'appelle Karim, ça ne me stoppe pas, tant qu'il y a du fond. Il y a un vrai vivier multiculturel dans le cinéma français. Ça fait un moment qu'on ne nous embête plus avec cette étiquette.

Paris-Match, 24-30 novembre 2022

Clau de respostes

1. Oui, tout à fait.
2. À 16 ans.
3. Garde forestier.
4. Ils l’ont appuyé.
5. Surtout au cinéma.
6. Il aime bien la célébrité.
7. Il ne le fait plus depuis le Covid.
8. Non, pas du tout.

SÈRIE 5

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC LE FOOTBALLEUR LILIAN THURAM

- Dans ce nouveau livre, vous appelez vos lecteurs à prendre conscience qu'ils sont imprégnés d'une « pensée blanche ». Qu'est-ce que vous entendez par là ?

- Ce livre part d'une histoire personnelle. J'ai 9 ans, j'arrive de Guadeloupe, j'entre en classe de CM2, des enfants m'insultent : *« Sale Noir ! »* C'était comme si on me mordait à l'intérieur. À mon retour à la maison, ma mère me dit : *« C'est comme ça, les gens sont racistes, ça ne va pas changer ».* Une très mauvaise réponse pour un enfant. Alors j'ai cherché. À l'adolescence, j'ai eu la chance de rencontrer des livres et des personnes qui m'ont aidé à comprendre que le racisme était lié à une histoire. J'ai renversé mon regard : je me suis mis à m'intéresser aux enfants qui m'avaient insulté. Comment, à 9 ans, avaient-ils déjà pu développer la conviction qu'être blanc serait mieux ? C'est cela, la « pensée blanche », la construction de ce sentiment de supériorité. Peut-on en vouloir à ces enfants ? Non. Peut-on accuser l'éducation des parents ? C'est trop réducteur. Ce qui se passe dans ce CM2 raconte une histoire, celle de la fabrication de catégories en fonction de la couleur de la peau, l'histoire de l'invention des « races ». C'est une histoire qui a duré des siècles, nous sommes encore enfermés dans les préjugés qu'elle a forgés. C'est ce que j'aurais aimé que ma mère m'explique et que les parents de ces enfants qui m'insultaient leur expliquent. Très souvent, nous pensons que le racisme est naturel ; ce n'est pas le cas. On ne naît pas blanc ou noir, on le devient.

- La « pensée blanche » est-ce qu'elle est forcément une pensée de Blancs ?

- Non, c'est un type de pensée qui est intégré par tout le monde, non-Blancs compris, et souvent de façon inconsciente.

- Le racisme n'est pas naturel, certes, mais ce n'est pas un phénomène uniquement « blanc ».

- La construction de catégories discriminatoires n'est pas une construction seulement européenne. Mais il n'y a qu'en Occident que des scientifiques ont théorisé l'existence de races en fonction de la couleur de la peau, dont l'une, la blanche, serait supérieure aux autres. Je ne veux pas créer de polémique, je veux juste expliquer une pensée qui existe. Lors d'une conférence sur le racisme à l'Unesco, j'ai demandé : *« Qui est blanc ici ? »* Un homme se lance : *« Moi, je suis blanc ».* Je lui demande donc depuis quand. Lui me répond : *« Depuis toujours ».* Alors je prends une feuille de papier et je lui dis : *« Vous êtes de cette couleur ? »* Il me répond : *« Ben non ».* Et moi, alors, je lui dis : *« Alors pourquoi vous dites que vous êtes blanc ? »* Il ne savait pas. Par

habitude, on se classe dans des catégories, mais on ne connaît pas l'histoire de ces identités.

- Sauf que « blanc » est une case identitaire dont on ne parle jamais.

- Exactement. Un jour, j'ai questionné un ami d'enfance : *« Si je suis noir, tu es quoi, toi ? » « Ben, je suis normal »,* m'a-t-il répondu ! Moi-même, j'ai pris beaucoup de temps à comprendre que l'espace public n'était pas vécu de la même façon selon qu'on est un homme ou une femme, par exemple. Quand vous vous en apercevez, vous vous sentez stupide, vous avez un peu honte, et après vous changez.

- Quelle est l'ordonnance pour se soigner contre le racisme ?

- L'écoute. L'amour des gens.

- Les féministes, pour se faire entendre, ont pourtant dû forcer l'écoute…

- L'égalité ne se donne pas, elle se gagne, en effet. Je vous ai donné l'ordonnance, mais ça ne veut pas dire que la prescription soit suivie. Les personnes qui sont discriminées revendiquent l'égalité, ce qui passe d'abord par une prise de conscience des injustices, mais elles ne culpabilisent personne.

- À vos yeux, est-ce que le racisme régresse ?

- Mon grand-père est né en 1908, soixante ans seulement après la fin de l'esclavage, ma mère est née en 1947, alors que la ségrégation raciale existait toujours aux États-Unis, et moi en 1972, à une époque où l'apartheid en Afrique du Sud n'avait pas encore pris fin… Mes fils connaissent donc un monde où le racisme a reculé. Seulement, comme chaque fois qu'on progresse vers plus d'égalité, il y a une radicalisation de ceux qui s'opposent à cette évolution. Mais quand nos politiques disent « les Français d'abord », évoquent « nos ancêtres les Gaulois », « le bon vieux temps », « les aspects positifs de la colonisation », qu'est-ce qu'ils font sinon réactiver les catégories de la pensée blanche ? Ce sont des discours qui délégitiment d'autres personnes, qui leur disent qu'ils ne sont pas français. C'est plus facile à dépasser pour moi : je suis joueur de foot, je n'ai pas de problème d'identité, personne ne peut me faire croire que je ne suis pas français, parce que j'ai représenté la France. Mais qu'en est-il pour d'autres ?

D'après *L'Obs,* 1er octobre 2020

Clau de respostes.

1. Elle a répondu que les gens sont racistes et qu'il faut l'assumer.
2. Non, elle est intégrée par tout le monde.
3. Il lui a répondu qu'il était normal.
4. Avec l'écoute et l'amour des gens.
5. En 1908.
6. En 1947.
7. En 1972.
8. Parce qu'il a représenté la France.

SÈRIE 3

Comprensió d'un text oral

ENTRETIEN AVEC LE JOURNALISTE JEAN-PIERRE PERNAUT

– En mai dernier, on vous détecte une tumeur cancéreuse au poumon droit. Quels en étaient les signes précurseurs ?

– Nous étions partis en vacances au soleil. Je suis revenu avec une grosse bronchite, comme souvent, parce que je fumais beaucoup, mais celle-ci a traîné en longueur. Je suis donc allé passer des examens, j'ai consulté un pneumologue et on m'a détecté ce cancer au poumon.

– Est-ce qu'on vous dit que c'est opérable ?

– D'abord, non. J'ai été jugé trop fragile, trop vieux. J'ai alors pris différents avis, dont celui de ma fille aînée, Julia, qui est chirurgienne, et je me suis retrouvé au service de chirurgie thoracique de l'Hôpital européen Georges-Pompidou. J'y ai été opéré le 5 juillet.

– Comment s'est déroulée l'intervention ?

– Julia m'avait rassuré. C'est pourtant une intervention lourde. Je me suis réveillé trois jours après. Je suis resté trois semaines à l'hôpital. Et puis j'ai passé cinq semaines chez moi, sur mon canapé, sans pouvoir trop bouger à cause de la souffrance physique.

– Est-ce que vous étiez hospitalisé sous une fausse identité ?

– Oui, parce que je n'avais pas envie que mon dossier médical se promène partout. Cela dit, le personnel hospitalier me reconnaissait et j'ai découvert des gens extraordinaires.

– Votre cancer a, semble-t-il, été traité à temps. Mais au mois d'août, une autre tumeur de 3,5 centimètres est apparue sur le poumon gauche…

– Cette nouvelle lésion a évolué durant l'été. Et là, impossible d'opérer, de m'enlever un autre morceau de poumon. Donc, nous avons décidé que je commençais un traitement de cinq séances de radiothérapie. Je n'ai jamais eu peur, j'ai toujours fait confiance.

– Quels sont les effets de ce traitement ?

– Une grosse fatigue. La semaine dernière, j'étais encore épuisé. Mais ça va de mieux en mieux.

– Pourquoi est-ce que vous acceptez d'en parler ?

– Ce cancer du poumon, il y a de fortes chances qu'il soit lié au fait que je fumais beaucoup depuis cinquante ans. Je n'ai jamais suivi les conseils d'arrêter, y compris ceux de mon frère médecin. J'ai été bête. C'est pourquoi j'ai décidé d'en parler longuement. Mon message : stoppez tant qu'il est encore temps.

– Donc, vous ne fumez plus du tout ?

– J'ai vraiment eu peur. J'ai arrêté le 17 juin, le jour où j'ai eu rendez-vous avec ma chirurgienne, sans aide et sans problème, alors que je ne croyais pas cela possible. Personne ne m'y a obligé ni ne m'a culpabilisé. En sortant du rendez-vous, ma chirurgienne m'a juste dit en souriant : « Ah, par contre, ne fumez pas avant l'opération. Il y a trop de risques d'infection pulmonaire ». Je n'ai plus touché une cigarette depuis.

– Est-ce qu'à un moment un médecin a posé un pronostic vital vous concernant ?

– Jamais. Ça n'existe pas, en fait, sauf peut-être pour des cancers fulgurants, du pancréas par exemple. Mais il ne faut pas parler du cancer en général. Quand on vous annonce le diagnostic, vous pouvez vous écrouler, penser à une fin inéluctable. Il ne faut pas. Les médecins se battent : à nous, les malades, de garder le moral.

– Est-ce que vous savez où vous en êtes de ce cancer, de son évolution ?

– J'attends le résultat des radiothérapies. Je ne supporte pas de parler d'une « longue maladie ». Il n'y a aucune honte à prononcer le mot « cancer ». La peur irraisonnée d'autrefois a disparu. On en guérit souvent. Je suis suivi. Pour l'instant, tout va bien.

– Vous continuez à travailler. Est-ce que c'est important pour le moral d'être occupé ?

– J'ai toujours travaillé. Mais je vais à mon rythme. Certaines journées sont moins remplies que d'autres. Je me repose, je regarde la télé, je lis.

– Est-ce qu'il y a un facteur héréditaire à prendre en compte ?

– Je ne crois pas. Mon père est mort à 89 ans, ma mère à 102 ans et pas de cela. Oui, mon frère est décédé d'un cancer du foie, mais il n'y a pas de corrélations familiales vérifiées entre les cancers.

– Ne jamais baisser les bras, c'est l'héritage de votre mère ?

– Peut-être. Ma mère a toujours été une battante. Elle voulait qu'on l'appelle pharmacien, et non pharmacienne, alors qu'elle était très féministe. J'ai été élevé au milieu des boîtes de médicaments, dans une foi totale en la médecine. Ma mère m'a appris qu'il ne fallait jamais se lamenter sur son sort.

– D'après *Paris-Match,* 2-8 décembre 2021

Clau de respostes :

1. Un cancer au poumon droit.
2. Le 5 juillet.
3. 3 semaines.
4. Il n’a jamais eu peur.
5. Il est très fatigué.
6. D’arrêter de fumer.
7. Il faut garder le moral.
8. Pharmacienne.

SÈRIE 2

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC L'ÉCRIVAIN FRANCO-SÉNÉGALAIS DAVID DIOP

D'où vient votre goût pour la littérature? De votre enfance franco-africaine?

Mes parents se sont rencontrés dans les années 60, ils étaient tous deux étudiants à Paris… Mon père était inscrit en sciences sociales et faisait une thèse sur les syndicalistes au Sénégal, ma mère était philosophe. Quand mon père a trouvé un poste de directeur des ressources humaines au port de Dakar, la famille a alors quitté Paris. J'avais 5 ans et j'ai vécu là-bas toute mon enfance et mon adolescence. Je suis revenu en France pour faire mes études supérieures.

À Dakar, est-ce que vous étiez considéré comme 100 % africain, ou bien est-ce que vous étiez vu comme français?

En fait, tout est lié à la langue. Si vous parlez une langue autochtone, celle qui est pratiquée autour de vous, vous êtes tout de suite intégré ou, du moins, vous comprenez la manière dont les gens se comportent, leurs schémas de politesse et leur façon de voir le monde. Dans le milieu où j'évoluais, il n'y avait pas de manifestation de xénophobie, j'étais entouré de familles aimantes autant en France qu'au Sénégal.

Donc vous n'avez pas connu ce déchirement identitaire qu'éprouvent beaucoup de jeunes qui se sentent étrangers en France comme dans la patrie de leurs parents ? Ou qui revendiquent leurs racines d'origine ?

J'entends ceux qui disent « j'ai telle culture » mais, pour moi, ce n'est pas possible. Dans chaque culture, chaque individu fait ses choix et picore. Je peux aimer le crépitement du feu de cheminée ici, en France, tout en adorant aller sur la côte du Sénégal pour entendre les gens discuter autour d'une tasse de thé, ou humer l'odeur d'eucalyptus. Mon identité ne passe pas par l'exclusion, c'est une chance.

Très tôt, vous vouliez être écrivain ?

Je ne me suis jamais imaginé écrivain, d'ailleurs très peu de gens le sont vraiment… J'ai pensé qu'il fallait me trouver un métier ; celui d'enseignant de littérature me plaisait. Ce n'est qu'après coup que je me suis dit qu'il fallait me trouver des moments où je pouvais écrire de la fiction. Mon premier livre, en 2012, a été un roman d'apprentissage, car je me suis rendu compte, contrairement à ce que je fais avec mes écrits académiques, que je ne pouvais pas écrire directement sur l'ordinateur, mais à la main, sinon, il y a quelque chose qui me manque. Le flux, le rythme est différent. Et j'ai

appris aussi que j'aime la contrainte, écrire dans les interstices de mon activité universitaire pour prendre du plaisir à voler du temps.

Ce premier roman, « 1889, l'attraction universelle », racontait comment une délégation sénégalaise, venue de Saint-Louis pour contempler les merveilles de la science, se retrouvait malgré elle la vedette d'un spectacle de cirque. Vous vouliez déjà interroger le regard du Blanc sur l'Africain ?

Exactement. La grande Exposition universelle de 1889 à Paris, c'était la construction d'un récit glorieux après la perte de l'Alsace et de la Lorraine. On était encore dans une époque où on bataillait ferme pour faire accepter à certains Français l'idée coloniale, pour leur montrer ce qu'étaient les colonies, les encourager à s'y rendre pour s'enrichir. On justifiait l'infériorisation des autres peuples au nom de la mission civilisatrice.

L'universalisme, une fois tordu, est un excellent moyen d'expression ?

Tout à fait. Les concepts d'universalité sont extrêmement généreux, mais ils ont aidé à construire un discours qui permettait d'avoir bonne conscience en exploitant les ressources et des populations. Le travail obligatoire, qu'avaient instauré les Français pour les Africains afin de construire leurs routes, obligeait les villageois à abandonner leurs champs et désorganisait leur vie sociale. Et il n'a cessé qu'en 1947, c'est très récent !

Comme vous êtes franco-sénégalais, vous pouvez voir les deux côtés ?

Mes deux sensibilités me permettent d'essayer de traduire des sentiments qui, dans le fond, sont universels. Comme l'amour, l'amitié, la souffrance, la capacité à affronter des choses horribles. J'ai d'ailleurs reçu des lettres de Français qui m'ont beaucoup touché, dont celles d'une dame dont la grand-mère avait caché deux soldats sénégalais. Mais les Allemands les ont trouvés et fusillés devant ses yeux et ceux de son fils, et elle a été déportée avec son mari. Ça, c'est une histoire partagée : ils ont rencontré ces soldats, ils ont voulu les aider, ils considéraient qu'ils ont défendu la France.

D'après *Paris-Match,* 19-25 août 2021

Clau de respostes.

1. À Paris dans les années 1960.
2. À Dakar.
3. Le fait de parler une langue autochtone.
4. Non, nulle part.
5. Il est sensible à différentes cultures.
6. Professeur.
7. Non, au contraire, on voulait les convaincre des bénéfices de la colonisation.
8. En 1947.

SÈRIE 5

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC STANISLAS DEHAENE, PRÉSIDENT DU CONSEIL SCIENTIFIQUE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

- Est-ce que la « bosse des maths », c'est-à-dire le fait d'être doué pour les mathématiques, existe ?

- La « bosse des maths » existe, mais elle n'est pas l'apanage de certains : nous l'avons tous. Des recherches sur les tout-petits montrent qu'ils ont déjà des compétences pour les « fondements » des mathématiques. Dès les premières heures de vie, ils font déjà la différence entre 4 et 12 ; ils savent ce qu'est la nombrosité, c'est-à-dire le nombre approximatif d'objets dans un ensemble. Ces recherches ont été complétées par des études sur des adultes non éduqués, en Amazonie par exemple, et on a constaté qu'ils ont aussi ces fondements : le nombre, bien sûr, mais également la géométrie euclidienne. Ils ont ainsi la même intuition que nous en ce qui concerne les droites parallèles : ils savent qu'il y a une seule droite parallèle à une autre qui passe par un point donné.

- Qu'est-ce qui la caractérise, alors ?

- La « bosse des maths », c'est un ensemble de concepts élémentaires, comme le parallélisme, les points, les droites, les nombres, les angles droits, qui sont présents dès la naissance ou qui apparaissent extrêmement rapidement, spontanément, sans éducation. À partir de là, la pyramide des mathématiques peut se construire.

- La « pyramide des mathématiques » ?

- Les mathématiques sont une sorte de construction dans laquelle on va progressivement démontrer des propriétés de plus en plus élaborées en s'appuyant sur des concepts de base, que nous possédons tous.

- Ce sont ces étapes clés qui expliquent que certains se bloquent et s'arrêtent ?

- La recherche montre que beaucoup d'enfants sont découragés car, lorsqu'ils se bloquent, on leur dit qu'ils sont mauvais, soit explicitement, soit implicitement par de mauvaises notes. La recherche a décrit un syndrome d'anxiété mathématique qui est parfois assez sévère : ils peuvent perdre complètement leurs moyens dès qu'ils entrent dans une classe de mathématiques. L'apprentissage s'interrompt à cause du stress, ce qui rend la suite d'autant plus difficile.

- Comment empêcher ce syndrome de stress ?

- Une psychologue américaine, Carol Dweck, préconise d'abandonner l'idée qu'il existe des enfants doués et d'autres non doués, pour aller vers l'idée que tout le monde peut apprendre, certes à un rythme différent, à condition d'y investir un effort. Lorsqu'on explique cela aux enfants, ils comprennent qu'ils ont besoin de travailler pour ne pas échouer, et ils progressent. Les connaissances ne sont immédiates pour personne. Mais l'enveloppe de l'intelligence humaine est universelle et on peut donc arriver aux mêmes idées.

- Alors, comment est-ce qu'il faudrait apprendre ?

- L'apprentissage de la musique est davantage conforme à ce qui se passe dans le cerveau : on ne devient pas musicien d'un seul coup, il faut s'entraîner tous les jours pour progresser, même un quart d'heure. C'est la même chose en mathématiques. Il faut être patient. L'erreur est normale.

- Déclarer que « l'erreur est normale et bénéfique » est un discours assez nouveau en France ; aujourd'hui encore, on fait plus attention au résultat qu'au raisonnement…

- L'Éducation nationale a entamé une réflexion à ce sujet. Il faudrait adopter une note qui serait une évaluation des compétences pour montrer aux élèves qu'ils progressent. Le problème de la note, c'est qu'à chaque examen on met la barre un peu plus haut : les élèves mauvais restent mauvais ; alors que, si on mesurait les compétences, on verrait que tous les élèves progressent. Personne ne régresse ! Il vaut mieux montrer que les compétences sont acquises ou en voie d'acquisition. Il faut attirer l'attention des élèves sur le statut de l'erreur et la disséquer.

- Pourquoi décrypter son erreur ?

- Le cerveau fait extrêmement attention aux erreurs, car c'est le décalage entre ce qu'il avait prédit et ce qu'il a observé qui va lui permettre de se corriger et de mémoriser. La recherche montre qu'il ne faut pas faire que des cours magistraux. Mieux vaut avoir une alternance de cours, où l'on apprend les choses, et une mise à l'épreuve de ces choses, où l'on va faire des erreurs et se corriger. C'est ainsi qu'on a les meilleurs résultats en matière de mémorisation et de compréhension des enfants. Le jeu est également très important pour la maîtrise des compétences.

- En quoi est-ce que le jeu peut aider ?

- Les fondements mathématiques que nous avons sont adaptés au monde extérieur concret. Toutes les manipulations et les jeux sont fondamentaux, surtout en primaire. On dit d'ailleurs que « le jeu est aux mathématiques ce que le livre est au langage ».

D'après *Le Point,* 17 octobre 2019

Clau de respostes.

1. Oui, nous l’avons tous.
2. Non, ces fondements font partie de l’espèce humaine.
3. Parce que, quand ils se bloquent, on leur dit qu’ils sont mauvais en mathématiques.
4. En expliquant aux enfants qu’à des rythmes différents tout le monde peut apprendre les maths si on fait des efforts.
5. Dans les deux cas, il faut être patient et s’entraîner tous les jours.
6. L’erreur est normale et bénéfique.
7. Elle ne permet pas de voir la progression des élèves.
8. Le jeu.

SÈRIE 1

Comprensió d'un text oral

ENTRETIEN AVEC L'ENTRAÎNEUR DE FOOTBALL ARSÈNE WENGER

- On résume souvent le monde du football aux belles voitures et au luxe, mais, en lisant vos mémoires, on a l'impression que vous avez eu une vie de moine.

- C'est vrai. Je n'ai fait que travailler. Disons que j'ai consacré tout mon temps à ce que j'aimais. Je n'exagère pas quand je raconte que je ne connaissais pas le centre de Londres. Quand mes amis venaient pour visiter la ville, je ne pouvais pas les conseiller. Ma voiture allait de la maison au centre d'entraînement ou au stade. Le jour où j'en ai été privé, j'ai d'ailleurs été perdu.

- Comment est-ce que vous avez fait pour gérer des personnalités fortes, et même rebelles, comme c'est le cas des footballeurs ?

- Il faut sortir de soi et essayer de comprendre qui est l'autre. Cela demande de la curiosité mais aussi une foi en l'humain. Quand tu as dix-neuf ou vingt ans, il y a une envie de réussir mais aussi beaucoup de peurs. Ces jeunes n'ont souvent pas encore trouvé l'équilibre entre leur souffrance intérieure et le monde extérieur. Il faut essayer de les aider à prendre confiance en eux. En étant entraîneur, on apprend l'humilité. Les hommes peuvent toujours vous surprendre dans le négatif comme dans le positif. La tolérance, l'ouverture sont indispensables.

- Votre livre est passionnant sur ce qu'est qu'être un chef. Vous expliquez avoir mis de la distance avec la vie privée de vos joueurs sauf s'ils voulaient vous en parler.

- Dans une grande ville comme Londres, on ne peut pas contrôler les gens. Et il ne faut pas s'impliquer trop affectivement, ce qui peut influencer les choix. Il est nécessaire d'avoir la même distance avec tout le monde. Une forme de proximité exagérée avec certaines personnes n'est pas bonne pour le groupe. Cela peut susciter des jalousies et du ressentiment. Il faut être compréhensif et en même temps au-dessus pour analyser objectivement ce qui se passe. Un chef doit être engagé affectivement et froid dans sa décision, car on est là pour gagner.

- Quelle est l'importance des convictions dans votre métier ?

- Dans les moments difficiles, il est nécessaire de se poser les questions suivantes : Pourquoi suis-je là ? Qu'est-ce qui compte avant tout pour moi ? Un leader doit partager des valeurs essentielles avec son équipe, mais surtout les

incarner lui-même. Je crois aussi que le respect des joueurs vient de là. On ne peut pas leur demander d'être à l'heure si soi-même on est en retard.

- Il y a eu une révolution statistique dans le sport dont vous étiez d'ailleurs un pionnier en France.

- La rationalité nous permet de mieux comprendre le monde dans lequel nous vivons. Avant, nos décisions, qui entraînaient l'avenir des gens, n'étaient fondées que sur notre subjectivité et notre intuition. C'est quand même très dangereux. Je me suis dit que, en ayant des données sur les performances offensives mais aussi défensives d'un joueur, on prendrait de meilleures décisions.

- Alsacien d'origine, vous avez eu une carrière incroyablement cosmopolite. Comment est-ce que vous l'expliquez ?

- J'ai été formaté pour vivre dans mon village, mais la curiosité m'a poussé à faire un séjour à Cambridge à 29 ans pour maîtriser l'anglais. J'avais envie de découvrir le monde et en même temps il y avait aussi une volonté de me connaître, d'être confronté à mes limites. Je réfléchis beaucoup à ça. Étant né en 1949 en Alsace, j'ai été élevé dans la haine de l'Allemand, mais j'ai très vite compris qu'en Allemagne, les gens étaient comme nous et qu'il y avait beaucoup d'aspects agréables quand j'y allais. Aujourd'hui, je suis convaincu que le monde de demain ne se fera que si des gens sont prêts à accepter qu'on puisse avoir plusieurs cultures à condition de vouloir partager celle de l'endroit où l'on se trouve. Tout le défi est d'arriver à créer une culture locale qui unit.

- Vous vous êtes levé à 5h 30 pendant trente-cinq ans. La liberté dans la discipline qu'on s'impose, écrivez-vous.

- Encore aujourd'hui, je fais une heure trente de gymnastique pour commencer la journée. Je ne sais plus si cette discipline me rend plus libre ou plus prisonnier, mais je sais que je ne peux pas vivre sans. Faire des efforts, cela ne sert que si c'est quotidien, pas occasionnel. Le psychologue avec lequel je travaille et moi-même, on a par exemple développé le concept de micro-effort, à savoir : faire cinq minutes tous les jours ce qu'on n'aime pas faire. Tu détestes ranger ton bureau ? Tu le fais tous les jours brièvement. Ça te rend plus fort. Ce n'est pas l'autre qui te domine mais toi qui domines le monde dans lequel tu vis.

CLAU DE RESPOSTES

1. Parce qu'il ne connaissait que le trajet de chez lui au centre d'entraînement ou au stade.
2. L'humilité.
3. Le livre permet de connaître ce qu'est un chef.
4. Il faut être compréhensif et froid dans sa décision.
5. Parce que cela lui a permis de prendre de meilleures décisions.
6. À 29 ans.
7. À 5 h 30.
8. À faire cinq minutes tous les jours ce qu'on n'aime pas faire.

SÈRIE 2

Comprensió d'un text oral

ENTRETIEN AVEC L'ENTREPRENEUR TRISTAN NITOT

- Est-ce que vous vous souvenez de la première fois où vous êtes monté sur un vélo?

- Non, pas forcément. J'étais un enfant, ça remonte ! Je me souviens avoir reçu un vélo vert flambant neuf pour mes 12 ans. Voilà mon premier souvenir de cycliste.

- D'où vous vient cette passion pour le vélo ?

- Je vais vous répondre en bon Normand. Ma passion actuelle pour le vélo est la résurgence d'un vieil amour. J'ai découvert le vélo tout-terrain dans les années 90 ; c'était un simple loisir, une pratique sportive. Faire des tours dans les bois sur un vélo, je trouvais ça marrant. J'ai convaincu mes copains et ma copine de m'accompagner, d'en faire un moyen de locomotion. Il faut dire que, dans les années 90, la ville était particulièrement hostile au vélo. Avec du recul, on peut également dire qu'il s'agissait d'une activité peu acceptée socialement.

- Quand est-ce que vous vous y êtes remis ?

- Il y a tout juste deux ans et demi, j'ai rejoint l'entreprise Qwant. De chez moi, dans le XV^{e} arrondissement parisien, jusqu'à la porte Dauphine, là où se trouvait le siège de l'entreprise, c'était un vrai cauchemar en transport en commun. Je me suis demandé s'il fallait que je rachète un scooter, mais j'étais bien conscient des inconvénients : pollution, absence de pratique sportive, etc. J'avais d'ailleurs beaucoup grossi à l'époque. En conséquence, je me suis demandé : « Et pourquoi pas le vélo ? »

- Comment est-ce que vous avez sauté le pas ?

- J'ai rencontré des cyclistes « du quotidien ». Je parle de personnalités médiatiquement visibles, loin de l'image d'une pratique « marginale ». Ça m'a intrigué, et je me suis lancé. J'ai acheté un beau vélo à assistance électrique, je suis allé au bureau avec, et c'était génial ! Ça a été une révélation. Je me suis mis à rallonger mes trajets pour en avoir plus.

- D'où vous vient ce plaisir ?

- D'une part, j'apprécie énormément l'efficacité du vélo. Lors de chaque rendez-vous avec des collègues, si nous partons d'un même point, j'arrive avant eux lorsqu'ils se déplacent en taxi à Paris. Ensuite, il y a l'exercice physique, oui.

J'étais abonné à une salle de sport mais je n'avais jamais la motivation d'y aller, à la fin de ma journée. Le vélo m'a permis de faire entre trente et quarante-cinq minutes d'exercice par jour, et cela a constitué un gain de temps par rapport à la salle de sport.

- Aujourd'hui, est-ce que vous diriez qu'il y a trop de cyclistes sur les routes parisiennes?
- Non, pas du tout. Je dirais simplement qu'on a vu l'apparition de certains cyclistes moins expérimentés, susceptibles de commettre des bêtises, et donc d'apparaître dangereux. Malgré cela, l'augmentation continue du nombre de cyclistes est une chance pour l'ensemble des pratiquants. Cela permettra de justifier de nouvelles infrastructures pour le vélo, dans le futur. Sinon, on entendra le sempiternel discours critiquant des pistes cyclables vides.
- Et à quel moment est-ce que vous vous êtes mis à pratiquer le vélo en dehors de vos journées de travail ?
- J'ai longtemps essayé de convaincre ma femme de faire du vélo à Paris. Elle ne voulait rien entendre, elle refusait d'acheter un vélo à assistance électrique. On a fini par acheter chacun un vélo classique pour partir se promener le week-end. De fil en aiguille, j'ai pris la clé des champs avec mon fils, ma femme et mon frère. Aujourd'hui, nous partons régulièrement en vacances à vélo.
- Vous semblez un cycliste complet. Est-ce qu'il vous arrive de regarder le Tour de France, afin de satisfaire votre passion ?
- Absolument pas ! Je me contente de pratiquer le vélo au quotidien.

D'après *Le Point,* 12 novembre 2020

Réponses:

1. À 12 ans
2. Dans les années 1990.
3. Il y a 2 ans et demi.
4. Parce qu'il gagne du temps et qu'il fait de l'exercice physique.
5. Non.
6. Parce que cela permettra de justifier de nombreuses infrastructures pour le vélo.
7. Avec son fils, sa femme et son frère.
8. Pas du tout.

SÈRIE 5

Comprensió auditiva

ENTRETIEN AVEC LA CHANTEUSE JENIFER

L'an passé, tu pensais vraiment ne plus faire de musique ?

Je n'en avais plus envie, effectivement. Après l'accident de voiture qui, le 6 mars 2017, a coûté la vie à deux personnes, j'ai perdu l'essentiel : ma passion pour la musique.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de revenir ?

L'empathie des gens dans la rue. Ceux qui sont venus me dire : « Comment allez-vous » ou « On ne vous voit plus, que se passe-t-il ? »

Est-ce que ta célébrité t'a empêchée de vivre ?

Du point de vue de ma vie privée, oui, clairement. Alors je suis discrète. Et en même temps, cette célébrité m'a permis de vivre des trucs fous. C'est pour ça que je suis encore là aujourd'hui.

Tu n'hésites pas, dans ton nouvel album, à chanter tes désillusions amoureuses.

J'ai besoin de vivre passionnément. Sans amour, je ne peux pas fonctionner. Et, oui, ma réalité, c'est que j'ai connu pas mal de désamours. Je me dis qu'en en parlant certaines personnes pourront s'y retrouver. Si ma petite chanson peut marquer un instant l'existence de quelqu'un, je suis la plus heureuse au monde.

Ta vie professionnelle te laisse du temps pour tes enfants ?

C'est la base de tout. Je suis d'abord maman. Cela nécessite une vraie organisation, et je suis vraiment aidée par leurs pères respectifs. Mes enfants sont mon équilibre. Je ne serais pas celle que je suis, je ne serais pas complète sans eux.

Est-ce compliqué d'élever seule un adolescent et un garçon de 4 ans ?

Absolument pas. L'adolescent, j'ai toujours été sa maman, mais j'ai grandi avec lui. Cela a créé un rapport fusionnel entre nous. Et énormément de complicité. Mon petit dernier, c'est tout aussi extraordinaire, mais ce n'est pas la même histoire d'avoir un enfant à 20 ans et d'en avoir un à 30 ans. Même si c'est le même amour inconditionnel pour les deux, évidemment.

Tu commenceras ta tournée le 8 mars à Ajaccio. Un symbole ?

Oui, j'avais besoin de commencer en Corse. C'est ma façon de dire merci à une terre qui me fait du bien. Je prends beaucoup de force là-bas.

Tes parents sont corses ?

Oui, et j'ai habité longtemps là-bas. Aujourd'hui, mes parents m'envoient des messages qui parlent de tout et de rien. « J'ai vu que tu avais maigri. Tu manges bien, en ce moment ? » Ce sont des parents, quoi ! Mais c'est rassurant, en définitive, qu'ils me voient toujours comme leur petite fille, qu'ils veillent toujours sur moi. Malgré mes 35 ans…

L'âge te fait peur ?

Pendant longtemps, je ne voulais pas vieillir. L'idée de voir partir les gens qu'on aime me faisait terriblement peur. Mais, maintenant, ça va mieux.

Tu as vu beaucoup de psychologues ?

Aucun. Je devrais ? Je ne le sens pas, ça me gêne d'aller parler à quelqu'un que je ne connais pas. Je préfère me plonger dans un livre.

Quels sont tes regrets ?

D'avoir été trop impulsive. J'ai tendance à me précipiter sur certains projets, alors que je devrais parfois réfléchir un peu plus. Mais je progresse.

D'après *Paris-Match,* 8-14 novembre 2018

Clau de respostes

1. Parce qu'elle a eu un accident de voiture.
2. L'empathie du public.
3. Cela lui a empêché d'avoir une vie privée.
4. Non, elle a aussi connu souvent le désamour.
5. 2.
6. Le 8 mars.
7. Aucun.
8. D'être trop impulsive.

SERIE 4

Comprensió audivia

ENTRETIEN AVEC LE PSYCHOTHÉRAPEUTE LAURENT BRICOUT

- Pourquoi la plupart des adolescents n'ont pas confiance en eux ?
- L'adolescence est un âge où l'on a un pied dans l'enfance, et où l'on essaie de poser l'autre pied dans l'âge adulte. C'est un moment très compliqué. Il faut à la fois se séparer et construire ses propres valeurs. Cette grande angoisse bouleverse l'estime de soi.
- Est-ce qu'il est normal de manquer de confiance en soi au point de ne pas s'aimer ?
- Je crois que c'est assez fréquent. On a tous l'impression que les autres ont plus confiance en eux et s'aiment davantage. On a tous, dans notre entourage, des gens très sûrs d'eux, des espèces de leaders « populaires », dans le langage adolescent.
- Comment apprendre à s'aimer, et avoir davantage confiance en soi ?
- Il n'y a pas de solution miracle. Mais je crois que ce qui ne marche pas trop mal, c'est d'expérimenter, c'est d'oser. Oser aller vers les nouveautés, ce qui fait plaisir, les choses importantes : un métier, des relations, un compagnonnage…
- Comment s'affirmer sans agressivité ?
- C'est une belle question, importante ! Il est préférable de parler de soi, pas de l'autre. Par exemple, quand tu évoques tes émotions, tu vas le faire sans mettre l'autre en cause. Si quelqu'un te refuse quelque chose ou te fait un reproche, tu peux l'insulter, le menacer, mais le ton va monter… Tandis que si tu lui dis simplement : *« Tu m'as fait mal »,* tu parles juste de toi. Tu n'agresses pas l'autre.
- Que faire en classe pour avoir confiance en soi en cas de contrôle oral ou écrit, quand on a peur de se tromper ou des moqueries ?
- Encore une fois, il faut oser ! Il n'y a pas 36 méthodes. Les moqueries, si tu n'y réponds pas, elles passent.
- Pourquoi est-ce que le regard des autres est si important à l'adolescence ?
- Il est important toute la vie ! L'homme préhistorique ne pouvait pas vivre seul : dans un environnement aussi difficile, s'il restait en dehors du groupe, il mourait jeune. Il lui fallait toujours se comparer aux autres, et trouver des stratagèmes pour être inclus. Évidemment, on a beaucoup évolué et la vie a beaucoup changé, mais on a gardé cette façon de fonctionner. C'est encore plus important à l'adolescence, où l'on ne se pose pas trop de questions, où l'on se réfugie derrière ses parents.
- Comment est-ce que les parents peuvent nous aider à prendre confiance en nous ?

- L'enfance est une succession de réussites : l'enfant apprend à marcher, à expérimenter, il accomplit ses premiers apprentissages en s'amusant. Les réactions des adultes vont forger la confiance du petit. Des parents bienveillants, qui reconnaissent la réussite et les mérites de leur enfant, l'aident beaucoup.
- Comment est-ce que les professeurs peuvent nous donner confiance ?
- Là encore, ce qui est important c'est de valoriser, reconnaître ce qu'un élève peut faire. Mais la valorisation, à mon avis, doit porter davantage sur l'effort accompli que sur le résultat.
- Est-ce qu'on peut conserver son estime de soi malgré ses échecs ?
- Tout à fait : on apprend de ses erreurs beaucoup plus que de ses réussites. La confiance en soi permet de se dire qu'un échec n'est qu'une bataille perdue, qu'on n'a pas réussi à un moment T, c'est tout. C'est bien plus formateur pour les apprentissages. Je crois qu'il est important d'en accepter l'idée, mais c'est souvent difficile à admettre, même pour un adulte !

D'après *Le Cercle psy,* septembre/octobre/novembre 2018

Clau de respostes

1. Parce que l'adolescence est une étape de transition entre l'enfance et l'âge adulte.
2. Il faut oser expérimenter.
3. Il faut surtout parler de soi et pas des autres.
4. Il ne faut pas répondre aux moqueries.
5. Non, il est important toute la vie.
6. En valorisant les mérites et les réussites de leurs enfants.
7. En valorisant les efforts que les élèves font.
8. Qu'on apprend beaucoup plus des échecs que des réussites.

18. PAU 2020 · Juny · Sèrie 1 · Part 1

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC LE MUSICIEN JEAN-MICHEL JARRE

- J'avais l'impression de tout connaître de toi : le musicien, le pionnier de la musique électronique, l'inventeur des concerts-spectacles géants. Et maintenant, je découvre l'écrivain puisque tu viens d'écrire un livre et quel livre !
- J'ai toujours pensé que mon premier livre, s'il y en avait un, serait un roman. J'ai toujours aimé les mots, aimé lire, aimé écrire. Mais si j'ai signé de nombreuses chansons, le manque de temps, la timidité aussi m'ont longtemps retenu de me lancer dans un long récit. Jusqu'au jour où l'envie de raconter avec sincérité, de comprendre honnêtement et peut-être de transmettre a été la plus forte. Je m'y suis enfin mis !
- Le livre est aussi un véritable roman…
- Il est vrai qu'au fil des pages j'avais l'impression de raconter le parcours de quelqu'un d'autre, tant les circonstances m'ont fait traverser des moments uniques et rencontrer des gens extraordinaires. J'ai réalisé combien la musique m'avait permis aussi de croiser d'inoubliables personnalités, de celles qui vous marquent à jamais.
- Et France Pejot, ta mère, un personnage exceptionnel…
- Elle a été une très grande résistante. Arrêtée trois fois pas les Allemands, déportée à Ravensbrück, s'évadant dans chaque cas, puis rentrant en France depuis Berlin sur le toit d'un train en baissant la tête à chaque tunnel, c'était une héroïne de la guerre, et pour moi une héroïne tout court. Avec un humour et une joie de vivre incroyables. Je lui dois tout. Comme mon père nous avait abandonnés quand j'avais 5 ans, elle a dû m'élever seule avec très peu de moyens, Ce n'était pas facile. La première femme que j'ai eu envie d'aider, de protéger a été ma mère. Nous n'avions pas le choix. Le jour, j'étais un enfant comme les autres ; la nuit, dans le noir, j'avais peur : si l'un des deux tombe, que devient l'autre ? J'espère avoir hérité d'un peu de son obstination, de son humour, de son sens de l'engagement et de l'éthique.
- Tu consacres également un long chapitre à ton grand-père, André Jarre, ingénieur et génial bricoleur.
- Je passais mes vacances scolaires chez mes grands-parents, à Lyon. Des moments de bonheur qui ont été très fondateurs pour moi. Il m'a inculqué l'amour de l'artisanat et de la découverte, transmis l'art du bricolage, une approche tactile, organique et ludique de la création.
- Les femmes occupent également une place centrale de ton histoire…
- Absolument ! Je me sens en général plus proche d'elles. Il me semble qu'elles ont davantage d'intégrité, d'empathie, d'audace. On devrait avoir beaucoup plus de femmes à la tête des États.
- Les femmes, ce sont aussi celles de ta vie, des actrices aussi, de Charlotte Rampling jusqu'à, aujourd'hui, Gong Li.
- Charlotte reste le pivot de mon existence, la mère de mes enfants, et ma meilleure amie. Elle est aussi, bien sûr, une très grande comédienne, comme Gong Li. Peut-être que ce lien avec les actrices, pour un musicien, tient à nos

modes de vie assez similaires. Nous sommes des nomades, souvent sur la route, souvent de passage. Nous comprenons tacitement qu'une relation repose sur des moments intenses plutôt que sur un quotidien en partage.

- Parle-moi un peu de Gong Li, justement.
- Gong Li est une légende en Chine, c'est à travers elle que le monde a pris conscience de l'importance du cinéma chinois. Elle incarne aussi l'indépendance et la liberté de la femme moderne chinoise. J'ai beaucoup de chance de partager ma vie avec elle.
- Comment est-ce que vous vous êtes rencontrés ?
- À Paris, chez un ami commun. Nous avons immédiatement eu le sentiment de nous trouver, ou plutôt de nous retrouver, l'étrange impression de nous connaître depuis très longtemps.
- Vous vivez entre Paris et la Chine. À quoi ressemble votre quotidien lorsque vous êtes là-bas ?
- Qu'il s'agisse de Pékin ou de Shanghai, au vu de la grande notoriété de notre couple, nous évitons dans la mesure du possible les lieux trop publics. Nous menons une existence plutôt simple, entourés d'un cercle d'amis de confiance.
- Dans quelle langue est-ce que vous communiquez ?
- En anglais, la plupart du temps. N'avoir ni l'un ni l'autre recours à notre langue maternelle crée une connivence et une complicité particulières, un monde verbal qui nous est propre. Les Asiatiques connaissent aussi la valeur du silence… Avec Li, j'ai découvert qu'on pouvait se comprendre sans forcément passer toujours par les mots… ce qui est d'autant plus précieux pour quelqu'un comme moi qui, toute sa vie, a composé la plupart du temps de la musique sans paroles !

D'après *Paris-Match,*17-23 octobre 2019

Clau de respostes.

1. Parce qu'il n'avait pas le temps et parce qu'il est timide.
2. Son père est parti quand Jean-Michel Jarre avait 5 ans.
3. L'amour de l'artisanat et de la découverte.
4. Sa meilleure amie et la mère de ses enfants. *
5. Parce qu'ils sont nomades et sont souvent sur la route.
6. À Paris, chez un ami commun.
7. À Paris et en Chine.
8. L'anglais.

* Tot i que la resposta correcta és aquesta, també s'acceptarà com a correcta la resposta «Une grande comédienne»

SÈRIE 3

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR LUC BESSON

- Le livre que vous avez écrit montre que vous avez grandi dans une grande misère affective.
- Mes parents sont de la génération de l'après-guerre et ils ont été marqués par des drames, des pertes, des manques. Leur génération était contente d'être vivante et de manger à sa faim. Le reste, c'est autre chose… Lorsque je suis né, ma mère avait 16 ans et mon père, 21. Aujourd'hui, j'ai pris du recul et j'ai compris les choses.
- Est-ce que vous avez reparlé de ces années-là avec vos parents ?
- Avec ma mère, oui. Je lui ai dit par petites doses tout ce qui est dans le livre. Pendant longtemps pour oublier ses propres souffrances, elle avait occulté beaucoup de souvenirs. Cette introspection était nécessaire, et je m'en veux d'avoir attendu aussi longtemps.
- Néanmoins, à un moment décisif de votre vie, votre mère et votre beau-père se sont montrés à la hauteur.
- « Le dernier combat », mon premier film, a été sélectionné au Festival d'Avoriaz. Mais une tempête de neige avait poussé les autorités à fermer la route d'accès à la station. Mon beau-père, ancien pilote de F1, a pris tous les risques en s'engageant sur la route au mépris du danger. Ma mère disait de lui : c'est un ours, mais il t'aime bien. Je la croyais, mais jusqu'ici je n'en avais pas vu les signes…
- Plus tard, vous ne serez pas forcément accueilli à bras ouverts par le milieu du cinéma…
- Pas vraiment. Mon premier contact avec le cinéma ne s'est pas fait dans une salle, mais sur un plateau de tournage. La première phrase que j'ai entendue venait d'une jeune femme : « Bonjour, comment t'appelles-tu ? Tu es là pour aider ? Viens avec moi ». Cela m'a bouleversé ! On ne me demandait pas d'où je venais, qui était ma famille, ce que je pensais de telle ou telle chose, on m'accueillait sans conditions. J'étais le bienvenu. Je ne savais pas encore ce qu'était un film, mais je savais déjà que je voulais faire partie de cette famille, au service de ce dieu qu'était le cinéma. J'ai toujours été bien accueilli par ceux qui fréquentaient ce monastère. Mais, au bout de quelques années, j'ai vu qu'il y avait des fidèles qui avaient d'autres motivations : l'argent, la gloire, des prétextes intellectuels… Je n'ai jamais été très réceptif à ces gens-là.
- Si un petit Luc de 16-20 ans venait à un de vos tournages, qu'est-ce que vous lui diriez ?

- Je reste très vigilant pour savoir repérer ces petits Luc. C'est en grande partie pour cela que j'ai créé une école de cinéma gratuite. Elle formait 60 élèves par an parmi 7 000 ou 8 000 candidatures annuelles. Mais il m'arrive également d'en voir qui se trompent dès le début.

- Est-ce que le cinéma d'aujourd'hui vous intéresse autant que celui du milieu des années 1980 ?

- Lorsqu'on est sur le tournage entouré de tellement de gens créatifs et sensibles qui participent à la même œuvre collective, l'atmosphère que j'ai connue à l'âge de 17 ans demeure la même. En France, en tout cas ! Car aux États-Unis les choses sont un peu différentes. Tout s'est professionnalisé et organisé au point de devenir aseptisé et moins intéressant. C'est pour cela que je n'ai jamais fait de films américains. Je préférerai toujours un bistrot de quartier à un fast-food.

- Vos moments de bonheur professionnel, vous les connaissez sur un plateau ?

- Mon vrai amour, c'est d'écrire. Les tournages sont des périodes très difficiles pendant lesquelles vous dirigez 400 à 500 personnes pendant quinze semaines. Il faut gérer 250 impondérables simultanés. On est très sensible et exacerbé par tout et tous, et à la merci de n'importe quel élément extérieur. Je me souviens, après une semaine d'un tournage compliqué et exigeant, d'avoir pleuré comme un enfant devant un reportage sur les chrysanthèmes.

- Votre livre montre que dans le cinéma on se fait des amis à vie. Ce n'est pas une légende ?

- Quand on partage la même philosophie, on peut devenir des amis définitifs et indestructibles. Mais chez les acteurs, il faut travailler avec leur égocentrisme. Un réalisateur fait un film pour le film alors qu'un comédien va le faire pour lui. Ce qui peut, parfois, donner lieu à des divergences ou des différences d'appréciation.

D'après *Le Point,* 10 octobre 2019

Clau de respostes

1. 16 ans.
2. 21 ans.
3. Pilote de F1.
4. Sur un plateau de tournage.
5. 60.
6. Parce que le cinéma américain est moins intéressant que le cinéma français.
7. Écrire.
8. Partager la même philosophie.

20. PAU 2019 · Setembre · Sèrie 5 · Part 3

Comprensió Auditiva

ENTRETIEN AVEC LE CHERCHEUR IDRISS ABERKANE

- C'est quoi, un algorithme ?

- Rien de plus qu'une recette de cuisine, c'est-à-dire une série d'instructions à exécuter dans le bon ordre. L'algorithme des crêpes, c'est mélanger les œufs, puis la farine, puis le lait, jusqu'à obtenir la pâte voulue… Et, à vrai dire, très peu d'actions dans la vie ne sont pas algorithmiques. Marcher, conduire ou se garer, par exemple : il faut tourner le volant à gauche, puis reculer, puis tourner le volant à droite, et, si vous exécutez ces instructions dans le désordre, ça ne marche pas. C'est donc un algorithme ! De même, un cœur qui bat, c'est une série d'actions qui s'accomplissent dans un ordre précis, donc un algorithme biologique. D'ailleurs, tout ou presque dans l'univers du vivant est algorithmique.

- Ce sont les algorithmes informatiques dont il est beaucoup question aujourd'hui…

- Mais il s'agit toujours d'une série de tâches à exécuter dans un certain ordre, à la différence près que ces tâches, puisqu'il s'agit d'informatique, doivent être traduisibles en chiffres. Les ordinateurs sont de plus en plus performants, et les données à traiter de plus en plus nombreuses, mais les meilleurs algorithmes sont encore ceux du monde vivant , humain, entre autres parce que le cerveau humain compose avec un degré de liberté bien plus grand que celui que peut gérer un ordinateur. Demandez à un ordinateur de faire des crêpes, il va avoir du mal à le faire, parce que les œufs peuvent être plus ou moins gros, la farine plus ou moins légère, le lait écrémé ou non. Un homme gère ces choix, c'est plus difficile pour un ordinateur. Le but des algorithmes informatiques est donc aujourd'hui d'approcher au plus près le fonctionnement du vivant. C'est d'ailleurs un amusant retournement des choses. Dans les années 70, l'objectif d'un informaticien était de pouvoir traduire le langage humain en langage machine. Aujourd'hui, c'est l'inverse, celui qui traduit le langage machine en langage humain est le meilleur…

- Est-ce que cela ouvre des perspectives positives ?

- Mais oui, car l'objectif de l'intelligence artificielle est de nous libérer des tâches que nous ne souhaitons pas faire, de donner un effet de levier formidable à nos actions. C'est le cas de la conduite automatique. Il suffit désormais de dire *« Tesla, emmène-moi au boulot »* pour que toute une série d'actions s'ensuive, car l'algorithme biologique « aller d'un point A à un point B » a été résolu, la machine sait désormais le faire. En revanche, on n'a pas encore tout à fait traduit en langage informatique *« Tesla, va chercher mes enfants à l'école ».* Que va faire la machine ? Chercher la définition d'école, puis chercher dans nos mails l'adresse de l'école, etc. C'est plus compliqué, mais on va y arriver.

- Peu de gens ont encore l'idée de demander ce genre de choses à leur téléphone, par exemple…

- Peut-être, mais nos enfants le feront sans arrêt et naturellement… Ils demanderont *« Siri, s'il te plaît, trouve-moi un emploi d'été à Singapour » !* Les algorithmes informatiques ne sont plus très loin de cette efficacité.

- Les algorithmes informatiques ont-ils beaucoup progressé ces dernières années ?

- Le plus fascinant est désormais qu'ils apprennent eux-mêmes, qu'ils sont créatifs, ce sont les algorithmes évolutionnaires. L'algorithme n'applique pas une recette, il la trouve lui-même ! Comme l'humain, il tâtonne, il essaie, il supprime les solutions qui ne fonctionnent pas, il garde celles qui s'approchent du bon résultat, mais, contrairement à l'homme, il fait cela à très, très grande vitesse.

- Est-ce qu'on a raison d'avoir peur du pouvoir que prennent les algorithmes sur nos vies ?

- On n'a jamais raison d'avoir peur. Mais l'algorithme informatique est une technologie, et la technologie est neutre, elle peut produire le pire comme le meilleur. Tout dépend de ce que nous en faisons.

D'après *Le Point,* 22 septembre 2016

Clau de respostes

1. Oui, presque toutes les actions que nous réalisons sont algorithmiques.
2. Les algorithmes du monde humain et vivant.
3. Ils sont incapables de choisir.
4. Traduire le langage humain en langage machine.
5. Nous libérer des tâches que nous ne souhaitons pas faire.
6. Non, des actions simples sout souvent compliquées pour l'ordinateur.
7. Oui, ils sont devenus créatifs.
8. Parce que ses effets dépendent de l'usage qu'on en fait.

21. PAU 2019 · Juny · Sèrie 1 · Part 3

Comprensió auditiva

ENTRETIEN AVEC L'ATHLÈTE DÉCATHLONIEN KEVIN MAYER

Lorsque vous avez été sacré champion du monde, en août 2017, vous m'aviez confié que vous partiez avec Delphine, votre compagne, faire du camping sauvage en Corse, loin de tout. Est-ce que vous retirer du monde après une période d'exposition médiatique contribue aussi à votre équilibre ?

Je suis quelqu'un qui aime être accompagné, mais qui aime également la nature. Je déteste la ville et j'adore la nature. Quand je me retrouve en forêt, j'ai l'impression de revivre. J'ai grandi dans un petit village. Mes parents avaient une maison avec un grand jardin et une piscine, avec des chiens. J'adorais aller me promener, aller jouer près de la rivière…

Où est-ce que vous irez vous réfugier, cette fois ?

Nous partons en Nouvelle-Calédonie. J'aime y faire de la pêche sous-marine. Les fonds sont magnifiques et encore préservés. J'habite à Montpellier. Il m'est arrivé de plonger en Méditerranée, mais la mer y est tellement sale…

Est-ce que vous vous sentez une âme d'écologiste ?

En tant que sportif de haut niveau, je suis forcément sensible à la préservation de la planète. Pour être performant, il faut que je sois en bonne santé, que je respire un air sain, que je mange de bons produits.

Comment est-ce que vous œuvrez concrètement ?
Je mange bio et européen. Le plus naturel possible. Et, pour la viande, j'essaie de choisir des bêtes élevées dans des pâturages ou de façon traditionnelle. Mon rêve est de trouver un marché près de chez moi, avec des petits producteurs. Mais on devient un vrai écologiste quand on commence à se culpabiliser au volant d'une voiture…

Votre compagne, Delphine Jariel, est également sportive de haut niveau. Est-ce que cela vous aide tous deux dans vos disciplines ?

On a la chance de pratiquer des sports différents et de pouvoir assister à nos compétitions respectives. Nous nous connaissons bien dans l'intimité mais aussi dans un contexte de performance. Nous nous apportons énormément l'un à l'autre. C'est précieux !
Il y a aussi votre bande d'amis d'enfance...

J'ai la chance d'avoir des amis fidèles. Nous aimons passer du temps ensemble. Alors on se trouve des activités : le basket, le surf, le tennis, la chasse sous-marine… Contrairement à beaucoup d'athlètes qui ne pratiquent pas d'autre sport que le leur, je n'aime pas me limiter à mes seules spécialités.

Vous avez toujours aimé avoir des activités variées. C'est la raison pour laquelle vous avez choisi le décathlon, qui vous oblige à maîtriser dix disciplines ?

J'ai pratiqué énormément de sports avant le décathlon. Je trouvais que les entraînements étaient trop répétitifs. M'entraîner sur les dix disciplines d'un décathlon

me stimulait bien plus ! J'étais en recherche constante de progression dans chaque épreuve. J'avais l'impression de faire du sport…

On a le sentiment que pour vous, comme un chanteur en concert, la chose cruciale est de partager avec le public.

Ce qui me touche le plus, ce ne sont pas les records, mais l'émotion qu'ils suscitent, notamment auprès du public. Si j'établis un record tout seul dans mon coin, sans personne avec qui le partager, ça ne vaut pas la peine d'être vécu.

D'après *Paris-Match,* 20-26 septembre 2018

Clau de respostes

1. En 2017.
2. Dans un petit village.
3. À Montpellier.
4. Il mange bio et européen.
5. Elle est aussi sportive de haut niveau.
6. Ils font du sport.
7. Parce que le décathlon est très varié.
8. De partager ses succès avec le public

22. PAU 2019 · Juny · Sèrie 4 · Part 3

Comprensió auditiva

ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR GILBERT MONTAGNÉ

- Nous nous sommes rencontrés la première fois au gala de SOS Préma, l'association d'aide aux parents d'enfants prématurés. En écoutant l'histoire de votre naissance, les invités étaient en larmes.

- J'ai eu cette chance incroyable de vivre. Je suis né le 28 décembre 1951, sur la table de la cuisine, dans notre petit appartement, rue des Pyrénées, dans le XX^{e} arrondissement de Paris. Je pesais 950 grammes à 5 mois et demi. Mes parents avaient déjà trois enfants. Notre médecin de famille, le Dr Feldman, habitait la partie riche de l'immeuble.

- Donc… votre famille vivait du côté pauvre ?

- Oui, mais c'était propre. Les autres avaient le chauffage central. Nous, un poêle à charbon, mais ça allait. Le docteur m'a mis du nitrate d'argent dans les yeux. Il a dit à mes parents : « Ne vous inquiétez pas, le petit va s'éteindre comme une bougie ». Voyant que « ça » ne s'éteignait pas, il a fini par dire : « Déontologiquement, je suis obligé d'appeler une ambulance ». Le conducteur se trompe d'adresse. Mes parents n'ont pas le téléphone. Mon père attend quarante minutes au bas de l'immeuble. Le véhicule finit par arriver. Ils me mettent dans un sac avec du coton, et en avant pour l'hôpital du secteur. Là, voyant que « ça » respire toujours, les médecins disent à mes parents : « Ce n'est pas pour nous. On va l'emmener à Port-Royal, dans le service de néonatalité dirigé par le Pr Minkowski ». C'est alors que l'on m'a donné de l'oxygène, un peu trop car, à l'époque, ils maîtrisaient mal le dosage. Les nerfs optiques ont été brûlés ! Depuis cette minute, je suis non voyant.

- Vous vous êtes accroché à la vie…

- Oui. D'autant plus que je me suis battu seul pendant trois mois et demi à l'hôpital. A l'époque, les parents n'avaient pas le droit de rester avec leur bébé.

- On dit qu'on reconnaît assez nettement les prématurés qui ont décidé de se battre et ceux qui ont renoncé…

- C'est exact. Je sais maintenant que si je n'avais pas voulu rester, je ne serais pas resté. J'ai voulu construire ma vie. Jusqu'à aujourd'hui, pas une seule seconde je ne l'ai regretté.

- Lorsqu'on pense Gilbert Montagné, on entend un immense éclat de rire. D'où vient cette joie ?

- Il est très important de sourire à la vie, car c'est le seul moyen pour qu'elle vous sourie en retour. Au départ, ça a dû être assez terrible pour ma famille. Un enfant aveugle, ce n'est pas simple. Mais je ne l'ai jamais ressenti. Quand mes parents sont venus me récupérer à terme, ils ont rencontré ce Pr Minkowski. Il leur a dit : « Vous pleurez aujourd'hui, mais vous viendrez me revoir et vous me remercierez ». Il les a beaucoup aidés. D'où l'importance du médecin quand il annonce une déficience.

- On raconte que, tout petit, vous alliez seul à la boulangerie acheter votre pain au chocolat…

- Mon chausson aux pommes ! Sur le palier, il y avait trois appartements. D'un côté, Nénette. Tous les matins, elle accrochait à la poignée de sa porte, dans un papier de soie, deux gâteaux et un bonbon. Il y avait aussi un collectionneur de papillons. Il ouvrait les boîtes pour que je les caresse, pour que je sache ce qu'était un papillon. À l'âge de 7 ans, je prenais ma canne et je me baladais dans les rues de Ménilmontant.

- Chose rare pour un artiste, vous aimez vous moquer de vous-même. Est-ce que cela vient de cette confiance ?

- Être non voyant n'a jamais été un problème. Je n'ai jamais vécu cela comme un drame. Je sais que c'est difficile, pour les voyants, de comprendre. Mon problème, c'était les autres, l'entourage, les gens dans la rue avec leur regard inquisiteur. Ils étaient persuadés que je ne le savais pas mais, moi, je le sentais très bien. Et je leur souriais.

- Vos parents vous ont poussé vers les autres…

- Ils m'ont ouvert les portes. Au jardin d'enfants, les monitrices n'avaient aucune formation mais elles avaient compris le sens du toucher des non-voyants. Elles nous ont appris à nous servir de nos mains.

- Et vous les avez posées sur un piano…

- À 5 ans. Mes parents étaient ravis. Peu après, ma mère m'a acheté un piano. On n'avait pas la place à la maison. Mon père a dû casser la cheminée.

- La musique est devenue une autre manière de voir ?

- Une prolongation de ma manière de voir. Car ce n'était pas une évasion. Assez vite, j'ai aussi ressenti que la musique pouvait être un vecteur pour la rencontre.

D'après *Paris-Match,* 30 novembre-6 décembre 2017

CLAU DE RESPOSTES

1. 1951.
2. Non, ses parents avaient déjà trois enfants.
3. Il était prématuré.
4. Non, sa cécité a été produite par une erreur médicale.
5. Non, même si pour ses parents au début ça a été très dur.
6. Oui, il allait même chez le boulanger acheter son chausson aux pommes.
7. Au jardin d'enfants.
8. Une prolongation de sa manière de voir.

Comprensió Auditiva

ENTRETIEN AVEC LE COMÉDIEN ET METTEUR EN SCÈNE GUILLAUME GALLIENNE

- Avec votre film « Maryline », vous racontez l'histoire d'une jeune femme qui monte à Paris pour réussir. Un peu l'opposé de votre parcours ?

- A priori oui, parce que Maryline vient d'un milieu modeste, elle a grandi dans une famille de province qui ne recevait jamais personne et vivait avec les volets clos. Quand j'ai rencontré la vraie Maryline, il y a quinze ans, j'ai été bouleversé par son histoire. J'ai été très ému par cette femme parce que son histoire était douloureuse, mais aussi parce qu'elle était extraordinairement lumineuse. Enfin, c'est ce que j'ai retenu d'elle et c'est ce que j'en ai fait.

- C'est aussi un film sur la parole, sur l'éloquence. C'est ce qui vous a permis d'avancer dans la vie ?

- Oui et non. Ça a été une arme que j'ai saisie très jeune. Tellement jeune que mes parents m'avaient emmené chez un pédopsychiatre pour voir si je n'avais pas un problème de précocité. Ou si j'étais surdoué. Heureusement ils sont tombés sur un type brillant qui leur a dit : « Foutez-lui la paix, certains développent le langage, d'autres développent d'autres trucs, tout va bien ». Mais c'est la curiosité des autres qui m'a permis d'avancer dans la vie. Pas l'éloquence. L'aisance verbale a toujours été une défense chez moi, pas un moteur.

- Alors est-ce que, comme Maryline, le théâtre vous a appris à communiquer ?

- Non, le théâtre m'a permis de m'accepter. Les psychologues aussi. J'ai commencé à faire du théâtre surtout pour ne pas être moi. Et je me suis rendu compte que je fais du théâtre pour être moi.

- La vérité d'un acteur, c'est d'éviter les étiquettes ? D'être capable de tout jouer ?

- Il y a autant de vérités qu'il y a d'acteurs. Moi, je ne me sens pas capable de tout jouer. J'ai envie de jouer certains rôles, d'autres au contraire ne m'attirent pas.

- Vous avez accepté de jouer Lucrèce Borgia, une femme, à la Comédie-Française pendant trois saisons. Pour démontrer quelque chose ?

- Et ça a été une vraie douleur. Se faire violer et mourir tous les soirs, ce n'est pas facile. Jouer une femme, ce n'est pas facile. Se retrouver à être concave alors qu'on est convexe, ce n'est pas facile. Et à la fois c'était touchant, les gens me disaient qu'ils oubliaient totalement que j'étais un homme. Mais à la fin, comment vous dire, j'avais besoin d'autre chose. Donc là, rideau ! Pendant un moment.

- Vous dressez un tableau assez triste de l'addiction à l'alcool dans le monde du théâtre. C'est quelque chose que vous connaissez ?

- L'addiction est très présente dans ma vie. Mais je n'ai pas envie d'en parler. C'est quelque chose qui me peine.

- Votre personnage sort de son addiction.

- Certes, mais, comme elle dit, « c'est dur »…

- Dans la vie, est-ce qu'on a besoin de quelqu'un pour s'en sortir ?

- Oui, oui, oui, oui. Tout le monde, tout le temps, quel que soit le niveau, l'échelle. Il faut de la bienveillance.

- Pourtant c'est une notion presque démodée dans un monde qui aime l'ironie et le cynisme.

- Raison de plus, c'est même essentiel ! C'est la presse qui ne veut pas entendre parler de la bienveillance. Le danger, c'est que tout le monde peut s'emparer d'un haut-parleur.

- Après le triomphe de votre film « Garçons et Guillaume, à table ! », est-ce que vous avez eu du mal avec le succès ?

- Oui. Ça a été compliqué pour ma femme et mon fils. Parce que, quand je faisais des courses avec mon gamin, les gens m'abordaient comme si on se connaissait. Au bout d'un moment on joue un personnage au lieu d'être soi-même.

- C'est pour votre femme et votre fils que vous partez aux États-Unis ? Dès janvier, vous allez donner des cours à l'université de Princeton…

- Je pars dès le mois de décembre avec un bonheur non dissimulé ! À titre personnel, les six mois qui arrivent sont pour ma femme, mon fils et mes étudiants. Après, j'ai un projet de film.

D'après *Paris-Match,* 9-15 novembre 2017

CLAU DE RESPOSTES

1. Oui, la vraie Maryline a existé.
2. Parce qu'il parlait beaucoup quand il était petit.
3. C'est ce qui lui a permis de s'accepter.
4. Non, il y a des rôles qui ne l'attirent pas.
5. Il connaît ça, mais il ne veut pas en parler.
6. Oui, un garçon.
7. Non, surtout pour sa famille.
8. 6 mois.

24. PAU 2018 · Juny · Sèrie 1 · Part 3

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC CARLA BRUNI

- En tant que femme, est-ce que vous sentez l'esprit de liberté diminuer ? On voit moins de minijupes dans la rue aujourd'hui, non ?
- Moi je dis : la minijupe dépend des jambes ! (rires) C'est vrai qu'il y a un retour à la censure, mais la liberté collective, comme le bonheur collectif, n'existe pas.
- Vous n'aimez pas trop les mouvements collectifs. Est-ce que vous êtes plus sensible aux destins individuels ?
- Je suis sensible au destin de ma famille, de mes amis, de mes proches. Je suis devenue plus citoyenne depuis mon mariage, donc plus sensible aux problèmes collectifs, mais c'est assez récent, pour être honnête. En revanche, je suis sensible depuis toujours au malheur d'autrui, collectif ou individuel, et j'essaie d'aider les autres de mon mieux.
- Est-ce que vous trouvez les Français grognons ?
- Les Italiens sont des Français de bonne humeur, comme disait Cocteau. Nous avons beaucoup de choses en commun : les Alpes, la Méditerranée, on est quand même de la même région du monde ! Les Français sont extraordinaires avec leur ouverture et leur obsession pour les droits de l'Homme. Je l'ai senti quand j'étais en tournée en France.
- Est-ce que vous vous sentez européenne ?
- Géographiquement et historiquement, oui. Pour moi, l'Europe, c'est la paix.
- Est-ce que vous êtes cosmopolite ?
- Oui, parce que j'ai beaucoup voyagé lorsque j'étais jeune, alors qu'à l'époque on voyageait assez peu. Mais je suis plus à l'aise dans le Sud que dans le Nord.
- Qu'est-ce que vous avez appris sur vous ces dernières années ?
- J'ai fait une longue psychanalyse qui m'a beaucoup appris sur moi. J'ai appris qu'on ne pouvait pas changer les autres, donc je me suis attelée à me changer moi-même.
- Comment est-ce que vous jugez la Carla Bruni d'aujourd'hui qui va vers ses 50 ans ?
- Je ne m'aime pas particulièrement, mais je ne me déteste pas non plus. Je suis assez tranquille avec moi-même. C'est fait, je me connais maintenant ! Je m'ennuie à parler de moi ; j'ai fait le tour de ce que je suis. Je m'endors avec moi, je me réveille avec moi, j'écris des chansons avec moi : bref, je ne prends pas beaucoup de plaisir à me raconter encore et encore. Je m'intéresse aux autres.
- Qu'est-ce qu'il y a de profondément italien en vous ?

- Je suis très très très bavarde ; je cuis les pâtes comme une Italienne, et pour moi elles ne sont pas un accompagnement mais un plat en soi ! Cela fait dix ans que j'essaie d'expliquer cela à mon mari, mais il me réclame encore l'escalope milanaise avec des pâtes… Et puis, je rêve en français, mais aussi en italien…

- Qu'est-ce que vous pensez de cette phrase de Jean d'Ormesson : « Le mariage est une épreuve, surtout les cinquante premières années » ?

- C'est tellement charmant ! Pour moi, les dix premières années ont été très faciles. Je ne les ai pas vues passer. Je vais voir les quarante prochaines…

- Quelle relation est-ce que vous entretenez avec votre corps ?

- Une très bonne relation. Il m'a été très utile, je m'en suis beaucoup servie pour mon travail de mannequin et j'essaie de l'entretenir le mieux que je peux ! Je suis très attentive aux messages qu'il m'envoie. Je ne le trouve pas particulièrement beau ni laid, mais je le trouve pratique et dynamique.

- Qu'est-ce qui vous laisse sans voix ?

- Beaucoup de travers de l'espèce humaine : la lâcheté, la trahison, la méchanceté. J'essaie de ne m'entourer que de gens disposés au bonheur et qui rejettent ces défauts. J'aurais adoré être un chat, c'est-à-dire un animal qui ne connaît ni la vulgarité ni la bassesse. Et dormir chaque jour au coin du feu.

D'après *Le Point,* 28 septembre 2017

CLAU DE RESPOSTES

1. Oui, mais seulement depuis son mariage.
2. Parce qu'elle a beaucoup voyagé quand elle était jeune.
3. Qu'on ne peut pas changer les autres.
4. Non, ça l'ennuie.
5. Elle aime beaucoup parler.
6. En français et en italien.
7. Elle l'entretient le mieux qu'elle peut.
8. La trahison et la méchanceté.

25. PAU 2018 · Juny · Sèrie 5 · Part 3

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC LE MILLIARDAIRE ET PHILANTHROPE ALEXANDRE MARS

- Qu'est-ce qui retient chacun d'entre nous de donner davantage ? L'avarice ou l'indifférence ?
- Ni l'un ni l'autre. Avant de lancer ma fondation, qui met en relation des philanthropes et des associations dignes de confiance, je suis parti à la rencontre de dizaines de personnes qui consacraient déjà une partie de leurs ressources aux autres. À la question « Pensez-vous avoir fait suffisamment ? » 95 % d'entre eux répondaient non. Et quand je leur demandais pourquoi, les trois mêmes réponses revenaient sans cesse. D'abord « Je n'ai pas confiance », car les gens s'interrogent sur la façon dont les associations caritatives gèrent l'argent. Puis « Je ne sais pas vers qui me tourner » : les causes et les organismes sont nombreux, difficile de s'y retrouver. Et enfin « Je n'ai pas le temps de chercher ». Ces arguments expliquent pourquoi on donne principalement à ce que l'on comprend bien – l'école de ses enfants ou l'hôpital local, par exemple – et dans des proportions inférieures à ce que l'on pourrait se permettre.
- Est-ce que l'État a anesthésié la générosité individuelle ?
- On m'a souvent dit : « Je suis déjà un philanthrope, je paie mes impôts ! », avec cette conviction qu'il appartient à l'État d'organiser la solidarité. C'est bien commode de ne pas se considérer responsable du manque d'efficacité de l'action publique… À cela je réponds en soulignant que même l'État le mieux organisé du monde ne pourrait faire face à tous les besoins.
- Comment convaincre quelqu'un de mettre la main à la poche ?
- Les gens veulent pouvoir choisir leur cause et leur organisme caritatif. Ils ont besoin d'être assurés que leur argent sera bien utilisé. Enfin, ils aiment sentir qu'ils contribuent à changer les choses. C'est pourquoi j'ai créé la fondation Epic, qui met en relation des donateurs avec des acteurs de terrain.
- Epic propose d'aider une vingtaine d'associations. Sur quels critères est-ce qu'elles ont été retenues ?
- D'abord, la cause défendue. Celle de l'enfance et de la jeunesse est celle que je préfère. Comment assurer la santé, la protection, l'éducation et l'accès au premier emploi des moins de 25 ans ? Pour y répondre, il fallait d'abord repérer les structures les plus efficaces auprès des populations.
- Il n'existe pas de rivalité entre fondations caritatives ?
- Entre personnes dont l'objectif est de rendre le monde meilleur, il y a rarement de problème. D'autant que notre objectif n'est pas d'accaparer les donateurs existants, mais plutôt d'augmenter leur nombre. Vous donnez déjà ? Très bien, continuez ! Si vous voulez y mettre ou faire plus, nous sommes là. De plus, notre modèle est unique.
- Tout cela a un coût… À combien se montent les frais de fonctionnement d'Epic ?
- Je finance intégralement les salaires des 20 personnes de la fondation ainsi que son fonctionnement. De cette façon, toutes les sommes collectées vont aux associations. Cela me coûtera un peu moins de 2 millions de dollars cette année. J'ai certes gagné beaucoup, mais je ne suis pas non plus Bill Gates. C'est pourquoi j'ai créé la fondation, comme Epic, qui me permet de collecter plus que ce que j'aurais pu verser directement. D'ici à la fin de 2016, Epic devrait ainsi avoir redistribué entre 5 et 10 millions de dollars.
- « Aider son prochain », « faire suffisamment »… Ces mots pourraient être ceux d'un homme de foi. La création d'Epic a été guidée par un sentiment religieux ?

- Non, nous sommes aconfessionnels et apolitiques. Mes motivations sont humanistes… et j'aimerais qu'elles soient plus partagées. C'est d'ailleurs pourquoi l'autre grand projet d'Epic consiste à faire évoluer les mentalités.

D'après *L'Express,* 24 août 2016

CLAU DE RESPOSTES

1. 95 % ont répondu non.
2. Qu'elles contribuent déjà avec leurs impôts.
3. Qu'ils pourront choisir leur cause et l'organisme caritatif.
4. La cause défendue par l'association.
5. L'enfance et la jeunesse.
6. 20.
7. Non.
8. Pour des motivations humanistes.

26. PAU 2017 · Setembre · Sèrie 2 · Part 3

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC L'EX CHAMPIONNE DE PATINAGE NATHALIE PÉCHALAT

- Ça fait quoi d'être à 32 ans une star du patinage à la retraite ?
- Le jour où je me suis arrêtée, je me suis sentie fragile et vulnérable, effrayée par le monde qui m'entourait. J'avais 30 ans. C'était en septembre 2014, nous avions pris la décision d'un commun accord avec mon partenaire : les Jeux olympiques de Sotchi marqueraient notre fin de carrière. L'atterrissage, même si je m'y étais préparée, a été violent ! Un sportif de haut niveau est très protégé et se sent invincible. Il est enfermé dans sa bulle, concentré sur ses objectifs.
- Vous avez vécu toutes ces années en dehors des réalités ?
- Pendant ma carrière de patineuse, j'ai fonctionné comme une machine. Incapable d'être touchée par ce qui se passait à l'extérieur. Je pouvais lire une catastrophe dans le journal, je l'oubliais cinq minutes après. Je ne devais pas me laisser affaiblir. Je vivais à 200 à l'heure en m'empêchant de ressentir trop d'émotions. À un tel niveau de performance, on est obligatoirement très égocentré. Par ambition, pas par narcissisme.
- Est-ce que ces contraintes ne sont pas excessives à la jeune fille que vous étiez ?
- Non, puisque je n'avais jamais connu autre chose. C'était une vie particulière, mais je ne m'en suis rendu compte qu'à l'âge adulte : c'était juste ma vie. Et mes choix. J'avais 12 ans lorsque je suis partie de chez mes parents pour aller en internat puis en famille d'accueil. Le dimanche, dans le train qui me ramenait de Rouen, où habitaient mes parents, à Lyon, où je m'entraînais, j'écoutais Abba pour oublier ma tristesse ! À 14 ans, je ne voyais plus mes parents qu'une fois par mois et à 15 ans, j'habitais toute seule. Je n'ai pas fait de crise d'adolescence. Pas le temps !
- Le patin, c'était la réalisation d'un rêve de petite fille ?
- J'ai commencé à 7 ans. Mes parents m'avaient initiée à un tas d'autres choses comme le saxo, le piano, l'escalade, le jazz et la natation synchronisée. Je n'arrêtais pas. Ils attendaient de voir vers quoi se porteraient mes préférences. Pour eux, le patin était essentiellement un hobby, les études passaient avant tout.
- Comment est-ce que vous trouviez le temps de mener la vie d'une fille de votre âge ?
- En me nourrissant de tout ce que me racontaient mes copains. J'attendais la fin de la saison sportive pour participer aux joies de la vie d'étudiante. Je faisais tout en accéléré : mes devoirs, la fête, les révisions, les sorties… J'avais aussi de petits boulots pour aider mes parents à financer mon sport.
- Est-ce que votre rythme de travail pouvait être compatible avec l'amour ?
- Franchement, non. Mes histoires d'amour ont toujours été très sérieuses, mais elles étaient reléguées au second plan. Il n'y avait pas beaucoup de place pour un homme dans ma vie. Mon univers tournait autour de mes heures de sommeil, de mes entraînements et de mes études. Je me levais chaque jour à 5 heures du matin. Les hommes avec qui j'ai partagé des années le savaient dès le départ et l'acceptaient.
- Jusqu'au moment où vous avez rencontré l'homme de votre vie, l'acteur Jean Dujardin. Est-ce que sa notoriété et son métier vous ont fait peur ?
- Ce qui m'effraie, ce n'est ni sa notoriété ni son métier, c'est ce que ça provoque chez les autres : le voyeurisme, l'agressivité, la malveillance… Si les gens fantasment sur certaines personnes à cause de leur métier, et si l'écran crée ce fantasme, ce n'est pas mon cas. Un métier reste un métier.

- La naissance de Jeanne, le 5 décembre 2015, a changé beaucoup de choses ?
- Avec elle, j'ai revu l'ordre de mes priorités. Depuis sa naissance, il n'est plus question de me consacrer au sport à temps plein. Je n'accepte que des missions ponctuelles. En même temps, je ne la couve pas. Je ne veux pas en faire une enfant ultra-protégée. Quand elle tombe, je lui dis : « Ce n'est rien, on reprend ! » J'ai toujours besoin de me réaliser. Sinon, je me sentirais incomplète, Je souhaite éduquer, transmettre…

D'après *Paris-Match,* 29 septembre-5 octobre 2016

Clau de respostes

1. 30 ans.
2. Non, elle n'avait connu que ça.
3. 12 ans.
4. Non, elle n'avait pas le temps.
5. À 7 ans.
6. Non, pour eux, les études étaient prioritaires.
7. Non, l'amour était relégué à une deuxième plan.
8. Elle a une fille.

COMPRENSIÓ AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC LA COMÉDIENNE BELGE DÉBORAH FRANÇOIS

- Le cinéma, c'était un rêve d'enfant ?
- Moi ? Rien ne me prédisposait à faire du cinéma ! J'étais une petite Liégeoise très timide, qui avait tellement peur de parler aux gens qu'elle préférait se priver de glace plutôt que d'oser en demander une à la marchande !
- Quel genre d'enfant est-ce que vous étiez ?
- Distraite, introvertie, qui préférait la compagnie des adultes à celle des enfants. Il n'y avait que dans le contexte des spectacles de l'école, sur scène, que je me sentais à ma place. Je me souviens de « Blanche-Neige », mon premier rôle.
- Est-ce que vos parents font partie aussi du monde du spectacle ?
- Oh là la, pas du tout ! Mon père est policier. Ma mère travaille dans une mutuelle de santé. J'ai un peu grandi en enfant unique, entre une sœur de quatorze ans mon aînée et un frère de sept ans mon cadet. Une famille qui n'était pas spécialement animée de la fibre artistique, sauf au moment de regarder le théâtre à la télévision. Dès qu'une pièce était montrée dans notre ville, mes parents y allaient et j'adorais les accompagner.
- Vous avez débuté très fort avec « L'enfant » des frères Dardenne, Palme d'or du Festival de Cannes 2005 !
- J'avais 16 ans et je rentrais du lycée. Ma mère m'a dit : « Ton beau-frère a entendu à la radio que les Dardenne cherchaient une jeune fille entre 17 et 19 ans pour leur prochain film. Il faut envoyer une photo et une lettre de motivation. Tu pourrais peut-être y aller » Je suivais les cours de théâtre au lycée depuis l'âge de 11 ans. J'ai menti sur mon âge et ma mère a envoyé une photo. Même si je n'y croyais pas une seconde : nous étions 1 200 postulantes. Quand j'ai appris que je faisais partie des 120 sélectionnées, je criais déjà au miracle !
- Et le miracle va continuer, puisque vous obtenez le rôle…
- Lorsque j'ai reçu le courrier qui m'annonçait ma victoire, j'ai couru comme une folle pour me jeter dans les bras de ma mère. À la fin du tournage, la maquilleuse m'a demandé : « Alors Déborah, vous allez tourner d'autres films ? » Je lui ai répondu : « Mais vous n'y pensez pas ! Je ne suis pas comédienne, je suis lycéenne. Personne ne me reprendra jamais ! » À l'époque, je me trouvais moche avec mes rondeurs, mes cheveux plats et mes oreilles décollées.
- Quelques mois plus tard, à Cannes, vous montez les marches du Palais des festivals…
- J'étais morte de peur. Jusqu'au moment où j'ai aperçu mes parents sous la pluie, au milieu du public qui s'agglutinait derrière les barrières. Eux seuls comptaient à mes yeux. Au moment de descendre, j'ai demandé l'autorisation d'aller les embrasser. Aujourd'hui, je ne demanderais la permission à personne !
- Depuis l'âge de 17 ans, vous ne cessez d'enchaîner les tournages. Vous n'avez jamais eu l'impression qu'on vous volait votre jeunesse ?
- Si, bien sûr ! Alors que mes amies entraient à la fac, moi j'allais présenter « L'enfant » à travers le monde, mais est-ce que j'ai le droit de me plaindre ? Ce serait indécent. Être comédien donne autant de devoirs que de droits. Mais j'étais bonne élève et j'adorais les études. Du coup, aujourd'hui, il m'arrive de regretter de ne pas être allée aussi loin que je l'aurais désiré. Je pense combler

un jour ces lacunes qui me passionnent : la littérature appliquée, les sciences politiques et la psychologie.

- Est-ce que vous êtes plutôt du genre cigale ou fourmi ?
- Totalement fourmi ! Mes deux premiers cachets m'ont servi d'apport pour l'achat d'une maison en Belgique. Persuadée que mon aventure cinématographique n'aurait pas de suite, je m'étais dit : « Au moins, il t'en restera quelque chose ! »
- Vous êtes amoureuse ?
- Oui. Depuis plus de cinq ans. Mon amoureux fait partie du métier, mais ce n'est pas un acteur. Je crois bien que je ne pourrais jamais vivre avec un acteur ! Pour vivre avec moi, un homme doit être très à l'écoute et avoir une grande ouverture d'esprit, car je suis pleine de contradictions et je change d'humeur très facilement.

D'après *Paris-Match,* 17-23 novembre 2016

Clau de respostes

1. Non, pas du tout.
2. Il est policier.
3. Elle a un frère et une sœur.
4. Parce que sa mère l'a encouragée à le faire.
5. 1 200.
6. Non, pas du tout.
7. Oui, elle voudrait faire des études un jour.
8. Oui.

COMPRENSIÓ AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC L'ACTEUR MICHEL BLANC

- D'où vous vient le désir d'être acteur ?
- C'était en maternelle. Le spectacle de fin d'année mettait en scène une corrida. Il y avait les enfants-toros, les enfants-toréadors et ceux qui composaient le public, où je me trouvais. Je n'ai pas supporté l'idée d'être figurant. J'ai dit à mes parents que je voulais faire du théâtre.
- Au sortir de l'enfance, c'est la musique qui vous occupe. Comment est-ce que vous êtes venu au piano ?
- J'allais chez la sœur de ma mère le samedi après-midi. Elle s'était acheté une chaîne Hi-Fi sur laquelle elle écoutait beaucoup Aznavour, mais aussi trois disques de musique classique dont le concerto « Jeune-homme » de Mozart. J'avais 9 ans.
- Vos parents, qu'est-ce qu'ils en pensaient ?
- Ils m'ont dit : « Alors, tu aimes la grande musique… » Ce n'était pas courant chez les gens modestes. Quand il y avait une émission de musique classique à la télévision, mes parents éteignaient le poste. Ils ont fini par convaincre un professeur du lycée de me donner des cours à un tarif abordable et ils ont loué un piano. Mais j'ai commencé trop tard et le prof était trop exigeant.
- À 20 ans, vous essayez pourtant de vous y consacrer…
- J'ai travaillé six heures par jour pendant un an pour voir si quelque chose se passait. Mes parents avaient insonorisé ma chambre. Quand il a fallu renoncer, je l'ai vécu comme une rupture amoureuse.
- Est-ce qu'il avait une ambition d'élévation sociale placée en vous qui impliquait de ne pas décevoir vos parents ?
- Ils voulaient pour moi une vie meilleure que la leur, ils ont tout donné pour ça en me faisant confiance. Ce n'est donc pas l'ambition que je retiens, mais leur dévotion. Qui a envie de décevoir ceux qu'il admire et qu'il aime ? J'ai toujours éprouvé beaucoup de gratitude envers eux, et je suis toujours dans leur vie. Ma mère a 84 ans et mon père, 92. J'ai une ligne de téléphone, allumée jour et nuit, exclusivement pour eux. Je ne fais que leur rendre ce qu'ils m'ont donné.
- À partir de quel moment est-ce qu'ils ont considéré que vous aviez réussi ?
- J'ai habité chez eux jusqu'à 23 ans, ils ont continué à m'aider en me donnant de quoi manger. Peu après mon film « Les bronzés », ils ont voulu s'offrir, pour une fois, un très bon restaurant. J'y suis allé avec eux. Et alors que nous étions à table, quelqu'un est venu me demander un autographe. Dans leur regard, à ce moment-là, j'ai senti quelque chose basculer.
- Qu'est-ce que votre mère vous a appris ?
- Le respect pour une forme de morale, la rigueur, le courage dans le travail, que rien ne vous est donné. Elle a été très exigeante concernant mon parcours scolaire, en accord total avec mon père.
- Vous évoquez rarement la maladie de votre mère alors que vous étiez adolescent. Qu'est-ce que ça a brisé chez vous ?

- Elle a dû subir une sévère radiothérapie qui, tout en la sauvant, la faisait tousser la nuit. Je me réveillais et je me disais : « Le cancer s'étend, ça touche les poumons, elle va mourir ». L'angoisse de perdre un être aimé a définitivement brisé l'enfant en moi.
- L'hypocondrie, dont vous avez souvent parlé, est apparue à ce moment-là ?
- Elle est plus liée au souffle au cœur décelé à ma naissance. J'ai été élevé dans du coton. On me répétait sans cesse que j'étais fragile, ça ne vous rassure pas. Il arrivait à mon père de me dire : « Ne lève pas trop les bras en l'air à cause de ton cœur ». Je me souviens même d'un camarade à l'école qui m'avait dit avec mépris : « Toi, je vais même pas te casser la gueule, t'es cardiaque ».
- Votre père, en quoi est-ce qu'il a été un modèle ?
- Il montait les étages avec des sacs de charbon sur le dos. Et puis, il a pris l'ascenseur social, comme on dit. Il est devenu déclarant en douane et il a fini par être cadre. Avec ma mère, ils forment un couple à l'envers des clichés. Elle est plus autoritaire. Lui montre beaucoup plus ses sentiments. Il se jetterait sous un métro pour moi. En fait, mon père est un grand sentimental, et moi, je le suis aussi.

D'après *Paris-Match,* 22-28 octobre 2015

Clau de respostes:

1. À l'école maternelle.
2. Avec sa tante maternelle.
3. Non.
4. Jusqu'à 23 ans.
5. La rigueur et le courage dans le travail.
6. La maladie de sa mère.
7. Parce qu'on lui a trouvé un souffle au cœur à sa naissance.
8. Sa mère.

29. PAU 2016 · Setembre · Sèrie 1 · Part 3

Comprensió auditiva

ENTRETIEN AVEC L'ÉCRIVAIN-CINÉASTE SAMUEL BENCHETRIT

- Qu'est-ce qui est le plus difficile à utiliser, la plume ou la caméra ?
- La caméra, parce que c'est plus gros ! Plus sérieusement, c'est différent. Dans l'écriture, le geste et l'action ne sont pas très éloignés, alors qu'au cinéma, entre l'idée et le tournage, il se passe parfois deux ou trois ans. Il faut être solide.
- Les mères, absentes ou présentes, occupent une grande place dans votre dernier film. Et la vôtre ?
- Ma mère est une femme qui a beaucoup de courage, qui a toujours su se redresser. C'est quelqu'un de très ouvert qui s'est mis à lire énormément. Quand mes parents sont venus vivre en banlieue, ils ont tout de suite vu qu'il y avait un problème de drogue. Alors ils se sont investis dans une association de quartier pour lutter contre la toxicomanie. Ce sont des gens qui ont le sens de la participation. Mon père est un homme très doux, discret, un amoureux du cinéma. Il ne m'a pas empêché de faire ce que je voulais, et je trouve que c'est déjà énorme. Il m'a ouvert la porte. Normal, vous me direz, il était serrurier…
- Et cette porte, quand est-ce que vous l'avez franchie ?
- Je suis parti de chez moi à l'adolescence, à 16 ans. Je me suis retrouvé à Paris et, là, ça a été d'une grande violence. Je ne venais pas de loin. Ces trois ou quatre premières années à Paris auront été les plus douloureuses de ma vie. Je n'avais même pas de quoi manger ou dormir tous les jours.
- Qu'est-ce que vous faisiez ?
- J'ai été assistant photographe, traduisez esclave ! Heureusement, j'arrivais à faire mes courts-métrages le week-end. Je ne pensais qu'à ça.
- Qui vous a sorti la tête de l'eau ?
- Moi ! Je n'ai rencontré que moi dans la vie. Évidemment, j'ai connu des gens que j'aime, mais ce que j'ai rencontré de plus important, de mieux et de pire, c'est moi. Avant que mes enfants naissent, je ne connaissais pas vraiment la peur. Je me disais que rien n'est trop grave, que la vie est brève. J'avais des idoles qui mouraient jeunes. Même quand, le ventre vide, je me disais que c'était dur, jamais je n'ai envisagé de changer de métier. Je n'avais qu'une envie, obsessionnelle, faire des films.
- Vous n'avez pas rencontré que vous, vous avez aussi rencontré Jean-Louis Trintignant, votre second père…
- C'est vrai. Ma rencontre avec Jean-Louis a été déterminante. Il possède une telle humilité que je ne me rendais pas compte de qui il était. Je savais que c'était un grand acteur, mais je ne le connaissais pas, il ne faisait pas partie de mes héros. Il m'a conseillé de faire du théâtre, pas du cinéma. « Tu vas souffrir » me répétait-il. Moi j'ai fait deux films et ça a été un cauchemar ». Jean-Louis m'a dit une chose importante : que la vie, c'est très court mais qu'une carrière, c'est très long. Quelle chance d'avoir connu cet homme qui a tellement de talent sans se prendre au sérieux !
- Et vous, vous semblez si grave. Vous vous prenez au sérieux ?

- Pas trop… Si j'ai l'air un peu grave, c'est que j'ai beaucoup de mal à parler de moi. C'est un problème que j'essaie de résoudre doucement. J'ai récemment compris un truc qui a changé ma vie. J'ai pris conscience que les films se faisaient tout le temps, pas uniquement quand on les tourne. Comme une histoire d'amour, ce n'est pas seulement quand on couche avec sa femme dans un bel hôtel, mais aussi quand ça ne va pas, quand on se sépare. Je trouve que c'est très rassurant. En fait, j'ai une vie très heureuse par rapport à la majorité des gens. Je ne suis pas riche mais je suis en bonne santé, mes enfants aussi, je peux manger avec mes copains, faire de la moto… On ne le dirait pas comme ça, mais j'ai la réputation d'être très drôle dans la vie, dans les dîners. Il n'y a qu'à la télé que je n'y arrive pas.
- Les gens voient en vous le bel homme doué pour le cinéma, la littérature, le théâtre, les femmes… Qu'est-ce que vous pensez de cette image ?
- C'est vrai que j'ai une image de Parisien mondain, pas laid, qui sortait avec beaucoup de filles… Quand ça a commencé à marcher pour moi, je me suis un peu cru dans un magasin de bonbons où je pouvais tout dévorer. Cette période n'a duré que deux ans. Après, j'ai eu de grandes histoires d'amour. Tout ça, ce sont des étapes de la vie.

D'après *Paris-Match,* 8-14 octobre 2015

Clau de respostes

1. Ils ont participé à une association pour lutter contre la toxicomanie
2. Il était serrurier.
3. À 16 ans.
4. Non, il n'avait pas souvent de quoi manger.
5. Il était assistant photographe.
6. Non, jamais.
7. Il a connu la peur.
8. L'image d'un homme mondain qui a beaucoup de succès avec les femmes.

30. PAU 2016 · Juny · Sèrie 3 · Part 3

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC LE CHEF ALAIN DUCASSE

- Que trouve-t-on lorsqu'on ouvre le réfrigérateur d'Alain Ducasse ?
- Des légumes de saison, du quinoa, que je considère comme le caviar des céréales, des lentilles, des pois chiches, de la salade, de la mozzarelle, des jus de fruits et légumes pressés à froid, des anchois, de la pâte de tomate séchée, de la pâte d'olive séchée, un pesto génois, de la moutarde, du praliné de ma manufacture de chocolat, du lait cru entier, du lait d'amande cru, du beurre cru…
- Pas de viande, pas de poisson ?
- Lorsque je suis chez moi avec ma femme, Marie-France, et mes trois enfants, Daniel, Paul et Michel, qui ont entre 2 et 7 ans, nous mangeons 80 % de protéines végétales et seulement 20 % de protéines animales. Les rares fois où je prévois de faire du poisson et de la viande, je m'aventure sur les marchés ou chez les artisans pour acheter ce que je cuisinerai. C'est un tel bonheur d'écailler ses rougets ou de parer ses côtes d'agneau au dernier moment avant de se mettre au fourneau !
- Même chez vous, vous avez le souci de l'excellence…
- Toujours ! C'est ma grand-mère qui m'a transmis tout cela dès l'enfance, dans notre ferme de Castel-Sarrazin, dans les Landes. L'été de mes 10 ans, chaque jour, elle s'interrogeait encore à 11 h 45 pour savoir ce qu'elle ferait au déjeuner. Nous allions alors tout simplement avec elle au jardin pour ramasser les légumes qui poussaient à cette période-là. De la salade, des tomates, des petits pois, des courgettes, des piments, des oignons nouveaux… Elle les accompagnait d'une volaille rôtie ou pot-au-feu, de bœuf, de veau, de cochon, de lapin…
- Il n'y avait jamais de poisson au menu…
- Non ! Nous vivions uniquement des ressources de la ferme. Mais nous mangions trop de viande, trop de protéines, trop de gras, trop de sel, trop de sucre, à l'époque.
- Cela sous-entend que vous vous nourrissez de manière totalement différente aujourd'hui…
- J'ai voulu revenir à l'essentiel en étant au plus proche des saisons et des saveurs originelles. J'ai profondément modifié mes habitudes alimentaires depuis le début des années 2000. Chez moi, le leitmotiv à table, c'est nature, simple, sain et bon. Je cuisine léger parce que le reste de la journée je passe mon temps à goûter ce qui se fait dans mes restaurants. Même si je ne prends chaque fois que deux ou trois bouchées, j'enchaîne plus d'une vingtaine de plats. C'est obligatoire de faire attention.
- Est-ce que vous avez transposé le même cheminement alimentaire dans vos établissements ?
- Dans mes restaurants de haute gastronomie, j'ai par exemple fait baisser le taux de gras de 40 % et le taux de sucre de 20 %. J'ai envie que mes convives redécouvrent l'acidité, l'amertume, l'astringence. La nourriture de nos sociétés dites civilisées est addictive parce qu'elle est chaude, molle, grasse, sucrée et salée. Il est impératif de s'en dispenser pour mieux apprécier. La réorientation est simple : manger moins mais manger mieux pour être en meilleure santé.
- Comment est-ce que vous définiriez la naturalité que vous défendez ?
- C'est avant tout pour moi une manière d'être et de penser, une philosophie de vie qui se traduit de la façon la plus authentique. Elle se résume par la formule : moins de gras, moins de sel, moins de sucre. Elle s'articule autour des légumes, céréales, poisson. Elle se nourrit de l'intime préoccupation de connaître l'origine des produits d'excellence à travers les hommes et les femmes qui les ont ramassés, cueillis,

pêchés, élevés. Sans eux, nous ne serions rien ! Nous, les chefs, nous ne sommes que les interprètes de leur générosité.

- Vous dénoncez la société de consommation…
- Je ne suis pas contre le consommateur ! C'est une victime qui vit sous l'influence des grands groupes mondiaux et de la publicité. Il faut lui faire prendre conscience qu'il se régalera plus avec du bœuf de grande qualité une seule fois par semaine qu'avec de l'industriel quatre fois par semaine. En plus, l'agriculture ne s'en portera que mieux.

D'après *Le Point,* 29 octobre 2015

Clau de respostes :

1. 3.
2. 80 %.
3. Sa grand-mère.
4. Parce qu'ils ne mangeaient que les produits de leur ferme.
5. Il faut que la cuisine soit naturelle, simple, saine et bonne.
6. Qu'elle est addictive.
7. Les légumes, les céréales et le poisson.
8. Qu'il faut consommer moins, mais des produits de meilleure qualité.

31. PAU 2016 · Juny · Sèrie 5 · Part 3

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC L'ACTRICE CATHERINE DENEUVE

- Dans votre dernier film, vous vous montrez comme si vous aviez décidé de devancer la vieillesse.
- Je ne cherche pas à la devancer, elle vient bien assez vite ! Les gens me croient beaucoup plus sophistiquée que je ne suis, car ils me voient toujours en représentation. Dans la vie, je suis plus simple qu'on ne pense. J'ai voulu rester aussi près que possible du personnage, j'y ai mis beaucoup de moi mais ce n'est pas moi : je ne m'imagine pas une seconde vivre encore avec ma mère, être en mauvais termes avec ma fille ou ne pas connaître mon petit-fils ! J'ai la chance d'avoir encore ma mère. À 102 ans, toujours très présente, elle vit seule chez elle. Elle me donne une image réconfortante de la vieillesse. C'est merveilleux, à mon âge, de pouvoir continuer à dire « maman ».
- Après tant de films, est-ce que vous vous surprenez encore ?
- Je refuse les rôles où je sais que je ne pourrais ni surprendre ni me surprendre. Je suis la première à être étonnée par ma longévité au cinéma. Si je ne prenais plus de plaisir à faire ce que je fais, j'arrêterais. Le cinéma ne remplacera jamais la vie, il se nourrit d'elle. Mon métier n'a jamais été le centre de ma vie. Mon moteur, c'est le désir. J'ai la chance d'avoir énormément d'énergie, je fais tout pour la garder.
- Dans vos choix personnels ou professionnels, qu'est-ce qui compte le plus pour vous ?
- Mon intime conviction. Je regrette rarement ce que j'ai choisi, même si je me suis trompée !
- Vous avez 70 ans et vous ne le cachez pas. C'est par orgueil, que vous jetez sans cesse votre âge à vos interlocuteurs ?
- Je ne jette rien, je propose ! C'est la peur du flagrant délit qui me fait dire la vérité. Je n'ai pas conscience de mon âge. Je ne vais pas commencer à lutter contre quelque chose qui est inéluctable, disons que j'essaie de vieillir le plus gracieusement possible. Un jour, j'arriverai peut-être enfin à avoir l'âge de mon âge! D'ailleurs, au mot vieillir, je préfère le mot grandir. Au seuil de mes 70 ans, je me sens aussi audacieuse qu'à 20 ans. Toute ma vie, j'ai essayé d'aller au bout des choses, non par provocation mais par curiosité. Le danger ne m'a jamais fait peur.
- Est-ce qu'il y a des choses auxquelles vous avez renoncé ?
- Courir, j'adorais ça. Je suis une grande fumeuse, ça n'aide pas. J'ai toujours eu tendance à abuser de tout. Je veux toujours tout en même temps. Je sais aujourd'hui ce que je ne savais pas à l'époque, on ne peut malheureusement pas tout avoir. J'ai été très gâtée par la vie. La vie, c'est un échange. Pour recevoir, il faut savoir donner.
- Dans « Elle s'en va », Marco, votre amant de passage, vous dit : « En vous faisant l'amour, je pensais à vous quand vous étiez jeune, vous deviez être tellement belle». C'est cruel.
- Je trouve ça plus maladroit de sa part que cruel, mais c'est la réalité ! Moi, ça m'a fait rire quand je l'ai lu. On me renvoie sans arrêt au visage des images de ma jeunesse. Je ne suis plus ce que j'étais quand j'avais 30 ans. J'ai grandi, mais je n'ai pas changé. On ne peut pas passer sa vie à ressasser ses souvenirs. Je suis dans le présent. Mélancolique, mais pas nostalgique. Aujourd'hui, il m'arrive de jouer des grands-mères ; dans ma tête, je me sens une jeune fille.

- Vous auriez pu rester avec un homme qui ne désirait pas d'enfants ?
- Je ne crois pas. Je n'aurais jamais pu vivre sans enfants. Ça me paraît invraisemblable, quand on est très amoureuse, de ne pas avoir un enfant avec l'homme qu'on aime. J'ai été une mère avant d'être une actrice. Je suis très proche de mes enfants et de mes petits-enfants. On était quatre filles à la maison, c'était très gai. Mes parents étaient des artistes, des gens fantaisistes. Lorsqu'on faisait de grands trajets en voiture, ils nous apprenaient des poésies. Je me souviens de certaines.
- Est-ce que vous croyez, comme votre dernier personnage, que vous vivrez encore une fois une grande histoire d'amour ?
- A priori, ma vie est organisée, maintenant. Ça me semble fou mais, si l'occasion se présentait, je ne la laisserais pas passer.

D'après Paris-Match, 5-11 septembre 2013

Clau de respostes :

1. Non, c'est seulement un personnage.
2. Non, pas du tout.
3. 70 ans.
4. Non, elle n'a pas conscience de son âge.
5. À courir.
6. Oui, elle a été mère avant d'être une actrice.
7. Elle a eu une enfance très gaie.
8. Peut-être si l'occasion se présente.

32. PAU 2015 · Setembre · Sèrie 5 · Part 3

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC L'ENTREPRENEUR BRUNO BICH

- Votre père est né en Italie, et vous ?
- Je suis né à Paris dans le 17^{e} arrondissement, et j'ai été élevé à Neuilly. J'ai fait mes études à Sainte-Croix. Et puis, à 17 ans et demi, je suis parti.
- Parti ?
- Je suis allé aux Etats-Unis pour l'été, en stage d'anglais à Detroit.
- Oui, mais après la fin de vos vacances vous rentrez…
- Non. J'avais trouvé le pays fascinant, et j'ai décidé de rester.
- Mais qu'est-ce que vous avez fait ?
- J'ai traversé les Etats-Unis en voiture, j'ai appris l'anglais. J'ai été vendeur neuf mois au Texas.
- Mais vous n'avez pas fait d'études ?
- J'avais mes deux bacs, je suis allé à l'Université de New York, où j'ai obtenu un diplôme en marketing et finances.
- La belle vie, quoi…
- Oui, j'étais jeune, j'étudiais, je m'amusais. Aux États-Unis, avec un accent français, on était bien reçu.
- Et après ?
- Après l'université, je suis entré dans une banque d'affaires internationale. Je pensais qu'il fallait connaître la finance, je voulais savoir comment les banquiers pensaient, comment ils travaillaient.
- Quand votre père vous demande de travailler pour lui, vous n'avez pas vraiment hésité…
- Pas un seul instant. Je m'installe donc au siège américain. J'ai débuté en tant que chargé de la logistique des ventes.
- Après tout ce temps passé aux Etats-Unis, vous vous sentez aujourd'hui américain ou français ?
- Les deux. Je suis basé aux Etats-Unis, j'y habite une grande partie de l'année. J'ai la nationalité américaine. Mais je reste français. J'ai été élevé en français. C'est en France que j'ai passé mes premières années. La plus grande partie de ma famille y vit encore ainsi que nombre de mes amis. J'aime la littérature, la cuisine françaises, et je préfère la Comédie-Française aux spectacles de Broadway.
- L'entreprise Bic paraît avoir un ADN plus américain que français ?
- Nous sommes une société franco-américaine, mais surtout internationale. Chez Bic, les Français apportent la créativité et la maîtrise industrielle, les Américains un sens du marketing et une efficacité qu'admirait mon père.
- Au moment où cela paraît mission impossible, comment est-ce que vous faites pour rester un champion du made in France ?
- On ne devient pas par hasard numéro un ou deux mondial. Pour offrir de la qualité à un juste prix, la fonction de l'objet fabriqué est essentielle. Nous dessinons et fabriquons nous-mêmes la plupart de nos machines.
- Vous avez évoqué votre père. Comment cela se passait à la maison ?
- Mon père ne faisait jamais de repas d'affaires. Il prenait ses repas avec sa famille. Il nous parlait souvent de son grand principe de business : « méthode, précision, discipline », discipline qui régnait à la maison pour certaines choses, mais pas pour d'autres.
- Votre père était très croyant. Et vous ?
- Je suis croyant, mais pas pratiquant.
- Votre père allait travailler à Clichy en Bentley. Et vous ?
- Le plus souvent en taxi.
- Quand vous ne travaillez pas, on vous trouve où ?
- Souvent en mer. Mon père m'a transmis son virus.
- Vous préférez les escales ou la fête, à bord ?

- Sur mon bateau, on est six au maximum. Vous parlez d'une fête… Ce qui me passionne, c'est naviguer, barrer, régler les voiles. La nuit, avec de la bonne musique, pour moi classique, c'est fantastique.

D'après *Le Point,* 4 septembre 2014

Clau de respostes

1. À Paris
2. À New York.
3. La culture française.
4. La créativité et la maîtrise industrielle.
5. La fonction des objets fabriqués.
6. Oui, mais il n'est pas pratiquant.
7. En taxi.
8. Partir en mer sur son bateau.

33. PAU 2015 · Juny · Sèrie 2 · Part 3

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR JOHNNY HALLIDAY

- Avec ce disque aussi intime, vous voulez que les gens comprennent l'homme que vous êtes aujourd'hui ?
- Ce qui m'importe le plus, c'est de chanter ce que je ressens au moment présent. Là, je voulais évoquer le temps qui passe. Parce qu'il passe pour tout le monde et, pour moi, sans regrets ni remords. Mais c'est la vie. Et je voulais aussi parler de la solitude. J'ai beau être entouré de 50 personnes dans les périodes de travail, au final, je suis seul au milieu de la foule.
- Vous l'aimez, cette solitude, vous en avez besoin ?
- Ah oui ! Je réfléchis toujours à tout ce que je suis en train de faire, à ce que je ferai ensuite. Du coup, je doute en permanence. Depuis mes débuts, même si j'ai pu donner l'image inverse, je n'ai jamais été sûr de moi. Aujourd'hui, le monde, la société en général, me stressent. Avec l'âge, plus ça va, moins j'ai envie d'être stressé. Alors, je m'arrange des moments de solitude.
- Est-ce que vous faites encore beaucoup de sport ?
- Tous les matins. Une heure et demie minimum, deux heures si je peux. Le sport m'a aussi permis de mieux gérer mon souffle.
- Est-ce que vous prenez des médicaments pour être en forme ?
- Non, je ne fume même plus. Je suis passé à la cigarette électronique, ça me calme. Mon énergie, honnêtement, elle vient du sport. Quand je me lève le matin, je n'ai pas du tout envie d'aller à la salle. Mais je me force à y aller : abdominaux, poids et haltères. Et quand j'en sors, je suis en pleine forme. J'ai remarqué aussi que si je n'y allais pas, j'étais fatigué toute la journée. Il y a des signes qui ne trompent pas…
- Vous vous sentez mieux dans votre corps qu'il y a dix ans ?
- Oui. À l'époque, je fumais, je buvais. Là, je ne bois quasiment plus d'alcool.
- Vous avez beaucoup bu dans le passé ?
- Dans ma vie en général, oui, j'ai beaucoup bu. Trop bu, même. Mais quand tu sors la nuit, tu ne bois pas de l'eau. Alors maintenant, je ne sors plus la nuit…
- Vous le regrettez ?
- Franchement, non. Je suis bien plus sérieux et discipliné aujourd'hui. Quand il m'arrive d'aller en boîte, je m'ennuie. D'autant que je n'ai plus besoin d'aller draguer les filles, parce que je suis bien dans mon mariage. Qu'est-ce que j'irais faire là-bas ? En plus, on n'y passe même plus de rock… La techno, l'électro, ce n'est pas mon truc.
- Aujourd'hui, est-ce que vous montez sur scène avec la même envie de convaincre les gens ?
- Rien n'est jamais acquis, même quand 80 000 personnes ont payé pour venir te voir. À mon niveau, je ne peux pas me permettre de décevoir. Je dois donner aux gens ce qu'ils attendent et faire en sorte qu'ils repartent contents.
- Comme le boxeur qui part au combat ?
- Quand j'ai commencé, on mangeait des pommes de terre tous les jours. On n'avait pas de quoi se payer de viande. Ou alors une fois par mois, et encore, c'était du poulet. Bref, je sais ce que c'est d'avoir été pauvre. Et je sais que pour s'en sortir il faut se battre. C'est encore le cas, mais ça me plaît.
- Vous vous imaginez maintenant chanter jusqu'à la fin de vos jours ?
- Je ne peux pas vous le dire. Pour l'instant, j'ai toujours l'envie, pas question de m'arrêter, sinon qu'est-ce que je m'ennuierais ! Je ne sais pas où je serai dans dix ans. J'espère juste durer le plus longtemps possible, pour mes filles.
- Justement, vos deux filles, Jade et Joy vous ont apporté ce qui vous manquait le plus : le fait d'être un père présent, proche de ses enfants.

- C’est vrai, je ne les ai pas adoptées pour les laisser tomber. Ce sont elles qui me font tenir, je me sens enfin responsable. Où seraient ces deux petites, aujourd’hui, si nous n’étions pas allés les chercher ? Je leur ai donné une vie heureuse. Je vois qu’elles sont bien. En plus, elles sont belles comme tout. Ma responsabilité, c’est de les emmener le plus loin possible dans leur vie.

D’après *Paris-Match,* 6-12 novembre 2014

Clau de respostes

1. Oui.
2. Oui, tous les jours.
3. Non.
4. Il n’en boit presque pas.
5. Non.
6. Non, il a été pauvre à ses débuts.
7. Il ne sait pas quand il prendra sa retraite.
8. Il se sent responsable.

34. PAU 2015 · Juny · Sèrie 4 · Part 3

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC L'ANCIENNE NAGEUSE LAURE MANAUDOU

- Vous êtes la nageuse la plus titrée de l'histoire de la natation française, mais vous commencez votre livre par « Je n'aime pas nager… » Provocateur, non ?
- C'est la pure vérité ! Quand j'étais petite, je n'allais aux entraînements que pour m'amuser, sauter, jouer. Tout, plutôt que de faire des longueurs. Depuis que j'ai pris ma retraite, en 2013, je n'ai pas mis un pied dans une piscine.
- Au fil des années, vous avez tout de même trouvé du plaisir à nager ?
- Uniquement quand je gagnais. Je voulais être la meilleure. J'ai adoré la compétition, être la première, c'est cela qui m'a motivée. Mais personne n'aime nager 16 kilomètres par jour.
- Comment cela se passait ?
- À mes débuts, j'étais docile. Je me levais à 5 h 15 du matin, je nageais jusqu'à l'heure des cours au lycée, et je nageais de nouveau après les cours, jusqu'à 21 heures. Ma vie d'alors, c'était chaque jour pareil : « Dormir, manger, nager ». Après mes premières victoires sérieuses, j'ai commencé à ne plus vouloir me lever même quand mon entraîneur menaçait de me virer. Sur onze entraînements, je n'en faisais réellement que deux à fond.
- Vous avez sacrifié votre adolescence ?
- Un nageur de haut niveau passe à côté de beaucoup de choses. On se referme peu à peu sur soi.
- Le parfum du chlore ne vous manque pas ?
- Surtout pas ! J'ai mis des mois à retrouver la véritable odeur de ma peau. Ce qui me manque le plus, ce sont les minutes en chambre d'appel avant le départ d'une course. Personne d'autre que nous n'a le droit d'y pénétrer. C'était mon lieu préféré. Les athlètes s'y concentrent et « mentalisent » leur course.
- Qu'est-ce qui se passait avec les autres concurrentes ?
- Ma tactique était de me mettre en face des favorites. Je croisais les bras et je les regardais. Une manière de leur montrer ma détermination et de leur faire comprendre qu'avant même d'avoir plongé, elles avaient déjà perdu.
- Vous rêviez d'être maman, est-ce que vous êtes satisfaite ?
- La naissance de Manon m'a donné une confiance absolue. Toute ma vie est organisée autour d'elle. Quand elle me dit « je t'aime », je décolle. Nous menons une vie qui me réconcilie avec moi-même. En découvrant ma fille, je me découvre. Notre relation est fusionnelle. Je passe beaucoup de temps à jouer avec elle.
- Vous avez dit : « J'ai eu une vie à l'école où je m'ennuyais et une autre à la piscine où je m'ennuyais ». Vous étiez malheureuse ?
- Je ne ressemblais à aucune fille de mon âge. Elles discutaient maquillage et coiffure et moi, je faisais du sport à outrance.
- Vous êtes une grande sentimentale, ce n'est un secret pour personne.
- L'amour est mon moteur le plus puissant. Toutes les relations que j'ai eues m'ont apporté quelque chose. Quand j'aime, je ne le fais pas à moitié !
- Dans les périodes difficiles, qu'est-ce qui vous remonte le moral ?
- Au moment de ma séparation avec Frédérick Bousquet, le père de Manon, j'ai vu un psy. J'avais besoin de parler. J'étais très dépendante de Fred, perdue sans lui. J'avais peur de vivre seule, peur du regard des autres. Faire les courses sans lui me paniquait. Ma thérapie m'a beaucoup aidée. Depuis six mois, je me débrouille sans aide. Je me sens enfin guérie, heureuse. Ma vie a commencé à 27 ans.

D'après Paris-Match, 9-15 octobre 2014

Clau de respostes

1. En 2013.
2. Seulement lorsqu'elle gagnait.
3. À 5 h 15.
4. Elle leur montrait sa détermination de gagner.
5. Oui, absolument.
6. Non, pas du tout.
7. Elle est allée voir un psy.
8. À 27 ans.

35. PAU 2014 · Setembre · Sèrie 5 · Part 3

Comprensió oral

ENTRETIEN AVEC OLIVIER POIVRE D'ARVOR,
DIRECTEUR DE FRANCE CULTURE

- Pourquoi est-ce que vous vous êtes livré aussi intimement dans votre ouvrage « Le jour où j'ai rencontré ma fille » ?
- À travers cette espèce d'autobiographie, j'ai voulu raconter une histoire imposée par mon infertilité. J'ai pu dérouler le fil de ma vie et faire un retour sur moi-même, jusqu'à ma rencontre avec Faïza, celle qui est devenue ma fille il y a deux ans.
- Marié deux fois, une vie amoureuse intense… vous n'aviez jamais soupçonné cette stérilité ?
- Jusqu'à 50 ans, j'avais vécu libre et insouciant, adepte de la « no kid philosophy » prônée par Nietzsche. La paternité, ce serait pour plus tard, avec celle qui m'aurait donné l'envie de construire. Après une série d'examens, j'ai dû admettre l'irréversible.
- Quelle a été alors votre réaction ?
- Les gens mesurent mal, même les proches, la profonde tristesse dans laquelle on est plongé. J'ai consacré six mois de ma vie à enquêter, à la recherche d'enfants qui auraient pu me devoir leur existence. Nulle part, sur cette planète, je n'ai trouvé trace d'un échantillon de moi-même.
- Devant la cruelle évidence qu'est-ce que vous avez alors envisagé ?
- Je désirais devenir père de façon obsessionnelle. J'ai tout envisagé, j'étais prêt à voler un enfant. Je ne pouvais plus supporter ceux des autres. Je suis même arrivé à demander à mon frère, Patrick, de donner son sperme. Finalement, j'ai renoncé à cette situation qui n'avait pas de sens, même si Patrick était disposé à m'aider.
- Pourquoi ce désir tardif de devenir père à 50 ans ?
- L'envie d'être responsable était là. J'ai voulu qu'on me donne le droit de prendre en charge la vie de quelqu'un, sa santé, son bien-être, son éducation. J'éprouvais aussi le désir de rentrer dans l'ordre de la société. Trop longtemps, j'avais été en marge de tout cela.
- Vous parlez de choc lors de votre rencontre avec Faïza que vous présente l'un de vos amis…
- L'adoption en France m'était interdite parce que j'étais célibataire et que j'avais cinquante ans. Au Togo, Faïza, 7 ans, orpheline de mère, vivait dans une grande précarité avec ses oncles. En un quart de seconde, je suis devenu son père. En la voyant, dans sa petite robe rouge, j'ai ressenti une déflagration intérieure. Sans aucune pression, elle m'a reconnu et accordé ce que personne ne m'avait donné : Faïza m'offrait le droit d'être père. A partir de là, nous avons affronté ensemble le parcours du combattant pour qu'elle devienne officiellement ma fille, ce qui a été réalisable au bout de deux ans, quand, enfin, elle a pu légalement quitter Lomé pour Paris, sous le nom de Poivre d'Arvor.
- Est-ce que vous étiez certain d'avoir les qualités requises pour devenir un bon père ?
- Je me sentais qualifiable. À partir du moment où j'ai rencontré Faïza, j'ai eu le souci permanent de cette enfant. Durant deux ans, chacun de mes retours de Lomé pour la France sans elle me déchirait le cœur. J'ai su que j'étais prêt.

- Comme directeur de France Culture, vous êtes très occupé. Vous avez du temps pour votre sa fille ?
- Sans Faïza, je n'aurais jamais été le père de qui que ce soit. Cette petite fille de 11 ans est ma priorité, un miracle. Je veille aux devoirs, je la protège, je lui transmets les codes, mon goût de la littérature. Et j'ai compris que l'heure du coucher était impérative à 21 heures… Une des rares choses sur lesquelles je reste inflexible. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour la confier à une nounou.

D'après *Paris-Match,* 3-9 octobre 2013

CLAU DE RESPOSTES

1. Parce qu'il ne pouvait pas avoir d'enfants biologiques.
2. Il y a deux ans.
3. Deux fois.
4. Parce qu'il voulait prendre en charge la vie de quelqu'un.
5. Parce qu'il n'était pas marié et qu'il était trop âgé.
6. Avec ses oncles.
7. Oui, tout à fait.
8. Absolument, Faïza est prioritaire pour lui.

36. PAU 2014 · Juny · Sèrie 3 · Part 3

Comprensió Auditiva

ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR M POKORA

- Après avoir quitté l'école à 16 ans, de quelle façon vous vous êtes cultivé ?
- J'ai eu le sentiment de me bonifier en rencontrant des acteurs, des peintres, des designers. J'aime regarder, écouter, apprendre des autres, qu'ils soient artistes ou techniciens, pilotes d'avion ou artisans. Je suis comme une éponge.
- Les seules choses qu'on rate sont celles qu'on ne tente pas. Qui vous a appris ça ?
- Paul-Émile Victor. J'ai lu « Dialogue à une voix » quand j'étais en classe de troisième. J'avais survolé le livre mais curieusement souligné cette unique phrase. Depuis, elle guide ma vie.
- Pour notre séance photo, vous avez choisi de poser avec votre frère, Julien. Quelles relations est-ce que vous avez eues avec lui ?
- Il a presque sept ans de plus que moi. C'est lui, à ma naissance, qui a choisi mon prénom. Étant donné la différence d'âge, il s'est toujours occupé de moi. Nous avons commencé à vraiment nous rapprocher quand mes parents ont divorcé. J'avais un peu plus de 12 ans. Mon père n'était plus là, ma mère travaillait toute la journée. Paradoxalement, ce rapprochement n'a fait que s'accentuer quand Julien a quitté la maison. J'avais alors 16 ans. Dès que je sortais du lycée, j'allais le voir chez lui. Nous parlions beaucoup. Je vivais ma dernière année de scolarité. Je m'ennuyais terriblement.
- Comment est-ce que cette relation a évolué ?
- Julien est guitariste depuis l'âge de 15 ans. Il était dans ce métier avant moi. Je lui ai demandé de me rejoindre. Nous nous occupons ensemble de la direction musicale de mes spectacles et nous avons déjà composé quelques morceaux à quatre mains.
- Vous avez déclaré récemment : « J'aurais aimé avoir un fils tôt pour être comme un grand frère pour lui ». Mais ce n'est pas la même chose qu'être père…
- Je sais, mais je n'ai jamais eu quelqu'un à protéger et ça me manque. Je rêvais d'avoir un enfant à 20 ans, pour que, quinze ans plus tard, il voie son père cavaler aussi vite que lui. La vie que je mène ne m'a pas permis de réaliser cette ambition. Mon frère a eu une fille à 23 ans. Ils sont très proches.
- Le problème de l'argent, les petits boulots, ce que vous avez vécu à l'adolescence forme le caractère. Mais cela aurait aussi pu vous pousser à mal tourner. Comment est-ce que vous êtes passé au travers ?
- J'ai été correctement élevé par mes parents. Cela m'a permis de faire la part entre ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. Quand ils n'ont plus pu me payer ce que je voulais, je suis allé travailler dans un fast-food. Gagner de l'argent en vendant de la drogue n'est pas difficile. Se lever tous les matins et travailler l'est beaucoup plus. C'est un choix.
- Vous évoquez parfois votre grand-père, qui vous a transmis certaines valeurs. Lesquelles ?
- Dire bonjour quand on entre dans une pièce, attendre de s'asseoir quand une personne plus âgée est encore debout… Bref, être poli, respecter les autres. Mon grand-père était un « bonhomme » à l'ancienne, qui avait passé du temps dans l'armée. Je suis persuadé, d'ailleurs, que s'il y a autant de petits cons en France, c'est parce qu'il n'y a plus de service militaire. Se faire mettre à l'amende de temps en temps, apprendre à respecter des horaires, acquérir un peu de rigueur, cela remettrait les idées en place à certains. En ce qui me

concerne, je suis très attaché à ces valeurs. Je trouve aberrant que certains ne les intègrent pas, ou que des parents ne soient pas capables de les inculquer à leurs enfants.

- Quels sont aujourd'hui vos rapports avec vos parents ?
- Mes parents sont surtout fiers de voir leurs deux fils travailler ensemble. Je crois qu'ils sont aussi rassurés parce que je reste sain de corps et d'esprit. Je gère ma vie comme si j'étais un sportif professionnel. Je fais attention à l'heure à laquelle je me couche. Hier soir, je me suis endormi tôt parce que je savais que je vous rencontrais ce matin. Je voulais arriver frais, avec les idées claires.
- Vous êtes sérieux à ce point ?
- Je me dois de faire bien les choses avec tout le monde : ceux qui investissent de l'argent, ceux qui paient leur place, ceux qui, comme vous, parlent de mon travail. C'est une question de respect, encore et toujours.

D'après *Paris-Match,* 26 septembre-2 octobre 2013

CLAU DE RESPOSTES

1. Son frère.
2. Un peu plus de douze ans.
3. Quand son frère a quitté la maison.
4. Non, pas actuellement.
5. Dans un fast-food.
6. La politesse et le respect envers les autres.
7. Oui, il aiderait à devenir discipliné et respectueux.
8. Oui, il est aussi discipliné qu'un sportif de haut niveau.

37. PAU 2014 · Juny · Sèrie 4 · Part 3

Comprensió auditiva

ENTRETIEN AVEC LA JOURNALISTE ÉVELYNE DHÉLIAT

- Qu'est-ce que l'épreuve de la maladie que vous avez eue récemment a changé en vous ?
- Je savourais déjà la vie, ça continue. Il n'y a pas eu de rupture. Pour moi, l'existence ne s'est pas arrêtée. Cette période m'a confirmé ce que je suis : une femme incroyablement optimiste, qui va de l'avant. Celle-ci aura été une expérience supplémentaire.
- Est-ce qu'on pourrait dire que cette adversité vous a rendue plus forte ?
- Mais elle est partout, l'adversité ! Tenez, dans la concurrence, par exemple. Je regarde ce que font les autres chaînes, ce qui se passe à l'étranger… Cela permet de ne pas s'endormir sur ses lauriers, même si, pour l'instant, les sondages me placent toujours en tête…
- Quel est votre mot fétiche ?
- Équilibre ! Pour moi, l'existence est un puzzle dans lequel tout s'emboîte : vie professionnelle, vie privée, famille, copains. L'équilibre consiste à reconstituer sans cesse ce puzzle.
- Un équilibre que vous trouviez déjà dans votre enfance ?
- J'ai eu une enfance extraordinaire, avec des parents qui m'ont donné de très bonnes bases. Cette éducation m'a forgé le caractère. Je ne me suis jamais rebellée. Tout me paraissait bien. Par la suite, j'ai essayé de reproduire le même schéma avec ma fille.
- On sait peu de choses de votre vie personnelle. Dans quel milieu est-ce que vous avez grandi ?
- Mon père était directeur commercial d'une compagnie de transport de céréales. Ma mère tenait une parfumerie, rue de la Convention. Elle aurait aimé que je prenne sa succession, d'autant que j'aimais beaucoup vendre à la boutique, surtout en période de Noël où il y avait un monde fou et où je l'aidais à faire les paquets cadeaux. Les clients l'adoraient et disaient toujours : « Mme Dhéliat n'est pas là ? Je reviendrai ! » C'était – et c'est encore – une très belle femme, très élégante. Il paraît que nous nous ressemblons beaucoup. Il est vrai que nous avons toutes les deux la même morphologie et le même caractère, à la fois affirmé et tendre.
- Quel genre d'enfant est-ce que vous étiez ?
- J'étais passionnée par la musique, mais je chantais faux ! Le professeur me disait : « Dhéliat, taisez-vous ! Vous entraînez toutes vos camarades ! » Sinon, j'étais toujours la plus grande de la classe, mais cela ne m'a jamais complexée.
- Vous étiez fille unique. Vous ne vous ennuyiez pas ?
- Jamais, car j'avais beaucoup de copines, j'étais très ouverte. J'ai toujours aimé diriger, avoir des responsabilités.
- Vous vous êtes mariée très jeune à un homme qui travaillait dans la publicité et qui est toujours votre époux. À 21 ans, vous êtes devenue maman d'Olivia, votre fille unique, avant même de commencer à travailler à temps plein…
- À l'époque, les femmes faisaient leurs enfants très jeunes et, à 20 ans, toutes mes copines avaient déjà un enfant. J'ai toujours pensé que la qualité des relations primait sur leur quantité. Là encore, il s'agit de trouver le bon équilibre et de ne pas culpabiliser. Aujourd'hui, Olivia a plus de 40 ans. Elle est devenue avocate. Nous sommes très proches, même si elle travaille énormément.

- Vous n'avez jamais souhaité lui donner un petit frère ou une petite sœur ?
- J'avais décidé que je ferais un deuxième enfant lorsqu'elle aurait 7 ans. Sauf qu'au bout de sept ans, je me suis dit : « Recommencer les couches ? Noooon ! »
- Olivia a fait de vous une jeune grand-mère…
- J'ai deux petits-fils, de 10 ans et 6 ans. Mais attention, des petits-enfants ne sont pas des enfants ! Il y a « chez eux » et « chez nous ». D'ailleurs, le fait d'être encore en activité ne me donne pas l'impression d'être une mamie.
- À la télé, vous semblez une femme étonnamment normale et rassurante.
- Mais je suis quelqu'un de normal ! Je me montre toujours disponible avec les gens.
- Quels sont vos défauts ?
- Au moins deux : je suis têtue et autoritaire. Très exigeante dans le travail.
- Vous pensez à votre retraite ?
- Je ne me pose pas la question. Les téléspectateurs décideront !

D'après *Paris-Match,* 5-11 septembre 2013

CLAU DE RESPOSTES

1. Non, pas du tout.
2. Oui, elle pense qu'elle a eu une enfance formidable.
3. Elle avait une parfumerie.
4. Aucun, elle est fille unique.
5. 21 ans.
6. Parce que, quand elle avait prévu d'avoir un deuxième enfant, elle n'a plus eu envie de s'occuper d'un bébé.
7. Parce qu'elle travaille.
8. Elle est têtue et autoritaire.

COMPRENSIÓ AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR PATRICK BRUEL

- Dans votre dernier album, il y a sept chansons qui évoquent la séparation, la nostalgie d'une passion passée, l'amour impossible. Comme toujours, cela parle de vous, de votre vie, de vos ruptures... Ces difficultés en amour vous ont toujours accompagné ?

- Je n'ai jamais eu vraiment de difficultés à aimer à proprement parler, c'est plutôt une question de durée. Je n'ai pas bien réussi ma vie de couple mais la complicité avec Amanda, mon ex-femme, est toujours là. Je ne garde que le meilleur de mes histoires d'amour et, quand elles s'arrêtent, il y a de la tristesse mais aussi de très bons sujets de chansons.

- Ce qui est frappant, c'est le sentiment de mélancolie qui traverse vos chansons d'amour. C'est un état qui vous accompagne souvent ou de temps en temps ?

- Il n'y a pas de moments précis. Je ne me suis pas rendu compte de la mélancolie de cet album, mais vous n'êtes pas la première à me le dire, donc oui, vous avez raison.

- C'est une difficulté, pour vous, d'exprimer vos sentiments profonds ?

- J'ai parfois du mal à exprimer certains sentiments, je peux le faire plus facilement en chanson. On peut se cacher plus facilement, donner l'illusion qu'on ne parle pas forcément de soi. Paradoxalement, derrière mon éternel enthousiasme, je suis quelqu'un d'assez pudique.

- La mort est présente dans deux de vos chansons. Est-ce que vous y pensez de plus en plus ?

- Non, mais j'ai de plus en plus peur de voir disparaître les gens que j'aime. Quand je pense à ma mort, la seule chose qui m'angoisse, c'est que je ne verrai pas mes enfants assez longtemps pour connaître tout leur parcours. Comme les choses sont inexorables, je n'ai pas envie de trop y penser. J'avance et je dis : carpe diem. Je ne me sens sûr de rien, je prends ce qui se présente. J'aime me faire plaisir et faire plaisir aux autres. Essayer de ne rien regretter.

- La paternité est un sujet sensible ?

- Elle est partout dans ma vie, elle est la moitié de mon existence. Chaque seconde, une partie de mon cerveau pense à mes enfants. Être séparé d'eux aurait été pour moi la pire chose au monde.

- La chanson « Maux d'enfants », que vous interprétez avec le rappeur La Fouine, traite de la relation des adolescents avec les réseaux sociaux. Est-ce que cela vous inquiète ?

- Il faut se rendre à l'évidence, la cour de récréation a changé de place, elle est de plus en plus virtuelle. Internet est un outil extraordinaire et incontournable qui ouvre tous les possibles, y compris celui de certaines dérives. Quand j'ai vu qu'on demandait à mes enfants de faire leurs devoirs en s'aidant d'Internet, j'ai ouvert une page Facebook. Les dangers d'Internet sont trop importants pour que les parents s'en désintéressent sous prétexte qu'ils ne comprennent pas. On ne doit pas démissionner. Il faut contrôler et dialoguer.

- Qu'est-ce que l'amitié pour vous ?

- L'important, dans la vie, ce ne sont pas les gens qui sont là quand tout va bien, mais ceux qui restent quand ça va mal. J'ai la chance d'avoir des amis fidèles depuis l'âge de 12 ans. Ils font des métiers très éloignés du mien : instituteur, agriculteur, journaliste…

- L'amitié vous comble, mais où est-ce que vous en êtes aujourd'hui de votre vie amoureuse ?

- Pour l'instant, le célibat me va très bien. Mais je crois que ça ne va pas durer…

D'après *Paris-Match,* 29 novembre-5 décembre 2012

Clau de respostes

1. Que ses relations amoureuses n'ont pas beaucoup duré.
2. Oui, parfois, il préfère le faire en chanson.
3. Non, seulement de temps en temps.
4. Être séparé de ses enfants.
5. Ouvrir une page Facebook.
6. Oui, il a des amis depuis l'âge de douze ans.
7. Non, pas du tout, ils ont des métiers très différents.
8. Non, il pense que son célibat est provisoire.

COMPRENSIÓ AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC LA CHANTEUSE IZIA

- À 22 ans, est-ce que vous avez le sentiment d'avoir beaucoup vécu ?

- Avec mon guitariste, on a fêté nos sept années de carrière ensemble. Et croyez-moi, quand on est parti en tournée et qu'on a donné des concerts durant sept ans, on peut dire qu'on a vécu ! Même si je sais que j'ai encore toute la vie devant moi. J'ai quand même deux albums, trois tournées, un film. Alors je me dis que, si ma vie s'arrêtait là, j'aurais déjà pas mal de choses dont je suis très fière.

- De ne pas avoir fait du tout d'études, ça ne vous a pas créé des lacunes en culture générale ?

- Je lis beaucoup et, surtout, je rencontre des gens super intelligents qui m'apportent beaucoup. Et ça, c'est la meilleure école. En plus, je suis quelqu'un de très curieux. Je suis aussi avide de savoir qu'une enfant de 5 ans, qui pose des questions tout le temps. Ça exaspère les membres de mon groupe, ils appellent ça « les séances pourquoi d'Izia ». Au fond, je pense qu'il faut un courage monstrueux pour aller à l'école. Moi, je n'ai pas cette patience…

- Comment est-ce que vous vivez d'être devenue une rock star ?

- Je ne me sens pas du tout rock star. Évidemment quand je suis face à un public de mille personnes qui me suivent, là oui, je ressens un peu ça. Mais dans ma vie de tous les jours, pas du tout. J'ai plutôt le sentiment d'être anonyme. Je suis très surprise quand des gens me reconnaissent en dehors de mon lieu de travail.

- Est-ce que vous pouvez exprimer ce que vous ressentez sur scène ?

- C'est une énergie, une sensation qui n'est comparable à rien d'autre. Ça se vit, c'est un moment unique. J'en sors exténuée. C'est une autre dimension.

- Comment est-ce que vous gérez l'argent que vous gagnez ?

- Mon rapport à l'argent est très particulier. Je ne regarde ni ce que je gagne ni ce que je dépense. Mon père a toujours été comme ça. Il est du genre à inviter tout le monde au restaurant. Moi, je fais exactement pareil. C'est vrai que, parfois, j'aime bien me payer des caprices. Mais mon vrai plaisir, c'est de faire des voyages et d'inviter mes copines à manger. Au fond, si l'argent ne représente rien à mes yeux, c'est peut-être parce que j'en ai. Bon, pas tellement quand même. Mais ce que j'ai, j'en suis fière, car je l'ai gagné en

travaillant. Je travaille depuis l'âge de 15 ans, quand même ! Je paye mes impôts, et tant mieux. Ce n'est pas moi qui irais m'expatrier en Belgique… J'ai vu avec mon père que l'argent, ça va, ça vient. Un jour, tu en as beaucoup, un autre, tu n'as plus rien. Alors, tant que j'en ai, j'en profite, je fais des cadeaux, je donne même à des associations…

- On a du mal à imaginer votre père, Jacques Higelin, en père sévère du genre « t'as fait tes devoirs ? t'as rangé ta chambre ? »…

- Les gens ont souvent cette image que les familles d'artistes vivent pieds nus et mangent par terre. Moi, j'ai eu une famille normale… enfin presque. Disons que ça n'était pas la vie de bohème tout le temps. Avec mon père, il n'y avait jamais de cris, mais on avait de longues discussions. Il ne m'a collé qu'une gifle dans ma vie, à 16 ans, et je sais pourquoi.

- Au fond, vous n'êtes pas une « mauvaise fille » ?

- Non, je ne suis pas une mauvaise fille. J'ai été dure avec ma mère à l'adolescence, mais pas plus que les autres. Mon père m'a inculqué des valeurs hyper importantes. Elles sont très ancrées en moi. Grâce à ça, le succès ne m'a pas monté à la tête et je me suis consacrée à ma carrière. J'aurais pu faire n'importe quoi, mais j'ai été bien élevée. Ça m'a sauvée, parce qu'arrêter l'école à 15 ans et partir sur la route, c'était très risqué. À la maison, on était peut-être bohème, mais on ne faisait pas n'importe quoi. Le plus important, dans les familles, c'est de se parler. J'ai toujours pu tout dire à mes parents, sans gêne, sans honte. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui je pense être une fille assez équilibrée dans sa tête et dans sa vie.

D'après *Paris-Match,* 22-28 novembre 2012

CLAU DE RESPOSTES

1. 22 ans.
2. Parce qu'elle n'a pas la patience suffisante.
3. Quand elle fait un concert.
4. Non, pas du tout.
5. Non.
6. Oui, ils avaient de très bons rapports.
7. Grâce aux valeurs que son père lui a inculquées.
8. De se parler.

COMPRENSIÓ AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC LE MANNEQUIN ADRIANA KAREMBEU

- Vous aurez bientôt 40 ans. Le chiffre vous effraie ?

- Non, il me choque. J'ai l'impression que ce chiffre ne s'applique pas à moi. Pour moi, une personne de 40 ans, c'est quelqu'un de très sage, de très mûr. Mais l'enfance est toujours présente en moi. Et heureusement !

- Mais vous êtes une femme d'affaires. Vous ne pouvez tout de même pas vous définir comme une femme enfant !

- Oui, je suis une femme responsable. Quand je parle d'enfance, j'évoque l'esprit de joie, ce côté plein de fantaisie, de folie que j'exprime seulement avec mes proches et qui m'est essentiel.

- C'est si facile de le conserver ?

- Quand j'ai découvert ma première ride, vers 38 ans, je me suis dit : « Mais c'est quoi, ça ? » Puis, je l'ai regardée de plus près et j'ai pensé : « Tiens, c'est vrai ça arrive… » Et je me suis résignée. On peut rester une très jolie femme à tout âge de la vie.

- Quelle est votre recette ?

- Demeurer humble, humaine. Ne pas lutter contre l'âge. Ne pas se lancer dans des chirurgies esthétiques exagérées qui accentuent encore les années. Et, surtout, se sentir en sécurité avec son entourage. Avoir un partenaire avec qui partager sa vieillesse.

- Cette chance, comme la beauté, n'est pas donnée à tout le monde.

- Oui, beaucoup de gens sont seuls. Mais il y a aussi un certain nombre de personnes seules qui parviennent à construire du bonheur avec leur solitude. L'essentiel, c'est de savoir qui on est et ce qu'on veut. Ne pas se sentir perdu.

- Vous avez peur de perdre la santé plutôt que la beauté ?

- La beauté est un outil de pouvoir très puissant, et sa perte est une tragédie si l'on n'est pas heureux dans sa vie privée. Je pense que mon parcours m'a protégée contre ce drame. Mon père m'a élevée de façon très dure. J'étais toujours première de ma classe mais, à ses yeux, je n'étais jamais assez bien. J'étais une jeune fille timide, sans aucune confiance en elle. Mais, comme dans un conte, mon destin a changé en quelques heures. Alors que j'étais en troisième année de médecine, quelqu'un m'a vue passer dans une rue de Prague et m'a fait venir à un casting. Trois mois après, j'étais à Paris dans une

agence de mannequins. J'ai dû me débrouiller toute seule, sans argent et sans connaître un mot de français. Mais on n'arrêtait pas de me dire que j'étais belle. Des compliments très superficiels, bien sûr, mais ils m'ont fait un bien immense.

- Est-ce que vous êtes féministe ?

- Avec le mannequinat, je fais le seul métier où les filles sont payées dix fois plus que les garçons. On est des princesses ! Donc, je n'ai vécu aucune frustration. Mais j'ai une pensée égalitaire. Mon expérience du lycée m'a démontré que les filles sont meilleures que les garçons. J'ai fait le même constat à la fac de médecine.

- L'horloge biologique tourne… Il y aura un enfant ?

- Ce n'est pas exclu ! Mais je ne suis pas encore décidée. J'analyse beaucoup. Vraiment beaucoup.

- Trop, peut-être !

- Mais il y a tellement de gens qui font des enfants pour de très mauvaises raisons ! Pour imiter les autres, par exemple.

- Qu'est-ce qu'il faut vous souhaiter, alors, pour vos 40 ans ?

- La santé. Le bonheur. Et un bon rôle dans un bon film !

D'après *Paris-Match,* 8-14 septembre 2011

CLAU DE RESPOSTES

1. Elle va avoir 40 ans.
2. Elle a été surprise, puis elle s'est résignée.
3. Il est essentiel de savoir qui ont est et ce qu'on veut.
4. Non, parce que, pour elle, le bonheur dans sa vie privée est beaucoup plus important.
5. Quelqu'un l'a vue passer dans une rue de Prague et lui a proposé de faire un casting.
6. Non, au contraire, les femmes sont mieux payées que les hommes.
7. Elle n'a pas encore pris de décision à ce sujet.
8. Non, elle voudrait être actrice.

41. PAU 2012 · Setembre · Sèrie 4 · Part 3

Prova Auditiva

ENTRETIEN AVEC L'ENTREPRENEUR PATRICK RICARD

- Votre frère est plus âgé que vous, mais c'est vous qui dirigez l'entreprise.

- Mon père s'est retiré en 1968, à 60 ans, et mon frère aîné, Bernard, lui a succédé. Il n'est resté que cinq ans. Mon père n'approuvait pas sa façon de diriger l'entreprise. Bernard a dû quitter la société.

- On dirait que vous êtes devenu Président Directeur Général par surprise. Pour vous, c'était une catastrophe ?

- Non, parce que c'était quelque chose dont je rêvais, bien sûr. J'ai trouvé simplement que ça m'arrivait un peu tôt. J'avais 33 ans.

- Fils à papa, c'est un handicap ?

- Non, si on se comporte bien, c'est plutôt un énorme avantage. J'allais voir mon père régulièrement et je bénéficiais de ses conseils. C'était quelqu'un de très altruiste.

- Et, à l'école, ça s'était passé comment ?

- Je n'ai jamais fait d'études supérieures.

- Ah bon…

- Mon père avait beaucoup d'estime pour les maîtres d'école qui vous apprenaient la morale, l'instruction civique, les sciences naturelles. Il n'appréciait pas les études supérieures, parce qu'il considérait qu'on y apprenait le passé. Pour lui, un prof d'économie qui donne des cours ne fait pas d'économie. Mon père préférait la vraie vie.

- Vous l'avez suivi sans protester...

- Il faisait partie d'une génération à qui on obéissait. Mon père a décidé pour nous. À la place de l'école, il nous a fait voyager dans le monde entier. Petit, j'ai visité avec lui l'Europe quand mes frères et sœurs allaient aux Etats-Unis. Mon père voulait que ses enfants voyagent.

- Alors, où est-ce que vous êtes allé ?

- À 20 ans, j'ai habité pendant plus d'un an aux États-Unis.

- Ça vous fâche d'être critiqué ?

- Vous savez, si ça marche, c'est que tout le monde a fait ce qu'il fallait et, si ça ne marche pas, il y n'y a qu'un responsable, c'est le chef. Moi, je pense que je n'ai pas été radicalement mauvais…

- Quels rapports est-ce que vous entretenez avec le président de la République ?

- Il se trouve que je l'ai rencontré avant qu'il soit président. C'est quelqu'un que j'apprécie.

- On vous dit complexé…

- Complexé, pas du tout, réservé, probablement oui. Ça sert à quoi de faire l'important ? Je ne cherche pas à ce que mon nom apparaisse dans la presse. Ce qui m'importe, c'est que les affaires marchent, que j'en sois heureux et que, au bout du compte, tout le monde soit heureux.

- Quand vous ne travaillez pas, vous faites quoi ?

- Je suis un chasseur impénitent. J'aime beaucoup ça. J'aime bien aussi me retrouver avec mes copains.

D'après *Le Point,* 11 août 2011

Claus de correcció

1. À 60 ans.
2. Au contraire, c'est un grand avantage.
3. Non, parce que son père n'a pas voulu.
4. Qu'ils voyagent.
5. À 20 ans.
6. Oui, il l'a rencontré avant qu'il ne devienne Président.
7. Pas du tout.
8. La chasse.

42. PAU 2012 · Juny · Sèrie 1 · Part 3

Prova Auditiva

ENTRETIEN AVEC L'HUMORISTE CHANTAL LADESOU

- Vous envoyez un SMS à Carla Bruni-Sarkozy, qu'est-ce que vous lui dites ?

- Je lui demanderais : « Où as-tu acheté ton petit cachemire ? » Signé Chantal Ladesou, artiste-comique… *Fashion addict !* Je trouve qu'elle s'habille bien avec ses petites robes serrées.

- Quelle est la loi que vous n'aimez pas respecter ?

- Les limitations de vitesse, mais seulement en vélo. D'ailleurs, je suis invitée sur le Tour de France. Je sens qu'ils ont envie que j'y participe l'année prochaine. Donc, cet été, c'est vélo, vélo et encore vélo, en commençant pas le Paris-Roubaix, ma ville de naissance.

- Combien de points est-ce qu'il vous reste sur votre permis de conduire ?

- Huit, mais c'est parce que je prête beaucoup ma voiture ! J'adore conduire. Partir en voiture, c'est toujours un espoir de bonheur, de découvertes et d'aventures. J'aime aussi me faire conduire, mais, là, je m'endors dans les cinq minutes…

- À quel moment de la journée est-ce qu'il ne faut absolument pas vous déranger ?

- Entre 16 et 18 heures. Je me concentre avant de jouer. Je suis une hyperactive, je crois toujours que je vais avoir l'énergie de tout faire, mais il faut savoir s'arrêter !

- Si vous pouviez mener une double vie, qu'est-ce que vous feriez sans hésitation ?

- Je mène déjà une double vie, voire une triple : mère de famille, épouse du même homme depuis trente ans et comédienne. C'est le lot de toutes les femmes. J'envisage une quadruple vie, je vais peut-être commencer médecine si l'entraînement du Tour de France me laisse le temps.

- Quel est l'endroit le plus insolite où vous vous êtes réveillée ?

- Un été, dans les années 70, je suis partie en Grèce avec une copine, dans une vieille Peugeot 404. Au retour, nous n'avons pas trouvé d'hôtel à Chamonix. On s'est couchées sur des tapis de chèvre, achetés en Grèce, et on a dormi dans la voiture. Le lendemain matin, on s'est réveillées sur nos tapis, en plein milieu du marché qui s'était monté autour de nous sous une chaleur torride.

- Quel est l'objet que vous n'oubliez jamais de mettre dans votre valise ?

- Mon mari et une boîte de vitamine C pour le supporter.

- Quelle est la personne la plus drôle avec qui vous avez passé vos vacances ?

- Chantal Ladesou… Vous ne la connaissez pas ? Elle vaut la peine. Bon, par moments, elle me fatigue un peu mais on ne s'ennuie jamais. Elle n'arrête pas une

minute. Moi, je plains son mari ! Enfin, il a l'air de s'en contenter, il rit depuis trente ans ! Et puis, vous savez, c'est leur problème. Cela ne vous regarde pas.

- Il ne vous reste que 5 euros pour passer la journée, qu'est-ce que vous faites ?

- Cinq euros, c'est énorme, vous savez ! J'ai un mari qui parle toujours en francs. Et bien ça fait… presque 35 francs, tout de même. Je les donne au premier sans domicile fixe que je rencontre et j'essaie de me faire inviter… par lui.

- Des sept péchés capitaux, lequel vous inspire le plus d'indulgence ?

- J'ai de l'indulgence pour tous… La vie est tellement dure ! La luxure, parce que, finalement, il n'y a pas de mal à se faire du bien. La paresse, car qu'est-ce que c'est bien de ne rien faire. La colère, parce que c'est bon de se fâcher de temps en temps. La gourmandise, je n'en parle même pas. L'envie, comme dit Johnny Hallyday : « Envie d'avoir envie ». L'orgueil, parce que, parfois, on est tous une peu orgueilleux. L'avarice : « Rends-moi les cinq euros ».

D'après *Femme actuelle,* 1er-7 août 2011

CLAU DE RESPOSTES

1. Qu'elle est très élégante.
2. Qu'elle prête beaucoup sa voiture.
3. Entre 16 heures et 18 heures.
4. Dans les années 70.
5. Elle-même.
6. 30 ans.
7. Elle les donnerait à un sans domicile fixe et se ferait inviter par lui.
8. Aucun.

43. PAU 2012 · Juny · Sèrie 3 · Part 3

Prova Auditiva

ENTRETIEN AVEC LA JOURNALISTE CLAIRE CHAZAL

- On prédit régulièrement votre fin, vous n'avez jamais été aussi présente. Comment est-ce que vous avez réussi pendant plus de vingt ans à survivre aux convoitises, aux jalousies, au copinage si parisien ?

- Je suis consciente d'occuper une place privilégiée qui est très enviée. Il y a eu bien sûr, au cours de toutes ces années, quelques conflits, des bagarres, c'est humain, mais j'ai su me battre quand il le fallait.

- Votre douceur ne serait donc qu'une apparence…

- Je suis forte mais aussi fragile. Mes parents, qui ont vécu la guerre dans des conditions matérielles difficiles, s'en sont sortis grâce à leur travail et à leurs efforts. Ils m'ont donné une éducation faite de discipline, de rigueur et d'austérité, qui m'a aidée à me construire dans un monde où le principe de réalité l'emportait, de loin, sur le principe de plaisir. J'ai grandi ainsi dans l'idée que les choses ne vous sont pas données, qu'il faut les mériter et les conquérir.

- Il vous est arrivé de vous sentir freinée dans vos ambitions parce que vous êtes une femme ?

- Non, au contraire. Je peux dire que je n'ai jamais eu à me plaindre du machisme.

- Contrairement à la France qui est atteinte de jeunisme aigu, en Amérique les grandes figures du journalisme à la télévision ont toutes plus de 60 ans. Vous vous sentez menacée par la limite d'âge ?

- J'y pense beaucoup. À 54 ans, étrangement, je me sens plus légère, plus intrépide, plus belle, mieux dans ma tête et dans mon corps que lorsque j'avais 20 ans. Le fait que je me sois remise à la danse trois fois par semaine, avec un professeur, m'aide énormément. Ça a été une révélation, pour moi, de voir que même si mon corps vieillit, il peut encore s'améliorer et progresser. J'aime la position que j'occupe, avec tous les avantages qu'elle procure, et je ne vous cacherai pas que j'ai peur du moment où l'on décidera que je dois arrêter de faire de la télé car je n'aurai plus la fraîcheur nécessaire. Ça ne dépend malheureusement pas de moi. Les chaînes d'information avec des visages de plus en plus jeunes se multiplient. J'ose espérer que je serai protégée le plus longtemps possible de ce jeunisme, mais je ne veux pas nier qu'il existe.

- Est-ce que vous pourriez abandonner votre métier pour un homme ?

- Jamais. Sans avoir vraiment mené le combat des féministes, j'en ai toujours été une au fond de mon cœur.

- Cette femme très en contrôle que l'on voit à l'écran, c'est une façade ou c'est ce que vous êtes vraiment ?

- C'est vraiment moi. Je suis très disciplinée, très organisée, même maniaque. Je me fixe des emplois du temps très stricts et je m'y tiens.

- Lorsque vous arrivez quelque part au bras de votre compagnon, vingt ans plus jeune que vous, vous êtes consciente que tous les regards se tournent vers vous…

- J'ai l'habitude. Le seul jugement qui compte est celui de mes amis. Je suis très sensible à ce que les gens pensent de moi, mais je ne suis pas soucieuse du regard de la société. Si l'on ne fait pas les choses par intérêt, par calcul, par souci d'image, qu'est-ce qu'on peut vous reprocher ?

- De quoi est-ce que vous rêviez à 20 ans ?

- Je voulais aller plus haut, plus loin, quelque part. Mais où et comment, je ne savais pas. Je voulais juste faire quelque chose de ma vie.

- Vous aviez de l'ambition, ou de la détermination ?

- Les deux. Grâce à mes parents, qui m'ont donné la possibilité de vivre librement et d'exercer mon libre arbitre. Que ce soit sur le plan privé ou professionnel, je ne regrette pratiquement rien.

- Vous dites souvent que vous avez peur, mais peur de quoi ?

- Je doute de tout, tout le temps. J'ai souvent peur de ne pas être à la hauteur professionnellement.

- À 54 ans, de quoi est-ce que vous êtes sûre ?

- Ma seule certitude, c'est mon fils François. Je suis submergée d'admiration, de fierté et de bonheur de voir un être plus intelligent et plus fort que moi. Je ne savais pas, avant d'avoir François, qu'un lien aussi fort et aussi beau pouvait exister avec un être humain. François est le grand amour de ma vie.

D'après *Paris Match,* 1er-7 septembre 2011

CLAU DE RESPOSTES

1. Non, pas du tout.
2. 54 ans.
3. Oui.
4. Non, en aucun cas.
5. Oui, elle est extrêmement disciplinée.
6. Non, lui est vingt ans plus jeune qu'elle.
7. De ne pas être à la hauteur dans son métier.
8. Son fils.

44. PAU 2011 · Setembre · Sèrie 2 · Part 3

Comprensió Auditiva

ENTRETIEN AVEC LE CHAMPION DU MONDE DES RALLYES, SÉBASTIEN LOEB

- Votre livre, *Ma ligne de conduite,* est dédié à votre fille. Qu'aviez-vous envie de lui dire ?

- Valentine a presque 3 ans. Même si elle est un témoin privilégié de ma vie, elle est encore trop jeune pour s'y intéresser. Si elle en a envie dans quelques années, ce livre sera là pour la renseigner.

- Souhaitez-vous avoir d'autres enfants ?

- Un jour, peut-être, à la fin de ma carrière. Moi, je suis fils unique et je n'en ai jamais souffert. Mes amis, c'étaient comme mes frères.

- Séverine, votre femme, se plaint que vous ne lui disiez pas assez souvent « je t'aime ». Vous n'êtes pas un sentimental ?

- Disons que je ne suis pas un expansif. Les fleurs, les petits cadeaux, les mots d'amour, ce n'est pas mon truc. Mais ça n'a rien à voir avec la profondeur de mes sentiments.

- Vous pratiquez un sport à risques. Une situation difficile à vivre pour elle. Cela pourrait-il vous inciter à stopper votre carrière ?

- Non. Mon épouse m'a connu rallyman. Elle sait l'importance de la course dans ma vie. Cela fait partie du personnage, mais je ne suis pas un kamikaze.

- Tout au long du livre, on sent une grande complicité avec votre père, disparu en 2005…

- Je ne connais pas de père plus gentil avec son fils que le mien. Depuis l'âge de 3 ans, je le suivais dans les salles de gym où il enseignait. Nous partagions de nombreuses activités sportives. Il était peu présent à la maison, mais notre relation était très forte.

- Vous êtes un des sportifs français les mieux payés. Quel est votre rapport à l'argent ? Comment le dépensez-vous ?

- Je suis content d'en gagner, surtout en vivant ma passion. Mais pour moi, l'argent n'est pas une fin en soi. Si j'en ai assez pour vivre dans un endroit sympa, rouler dans une belle voiture et aller au restaurant quand j'en ai envie, ça me suffit. Mon seul vrai luxe, c'est mon hélicoptère.

- Votre exil en Suisse, c'est pour l'aspect fiscal ?

- Pas seulement. J'ai une tranquillité de vie là-bas que je n'aurais pas en France. C'est beau, proche de la nature et pratique d'un point de vue logistique.

Maintenant, l'intérêt financier est évident. Je le reconnais et je l'assume. La carrière d'un pilote est courte, je dois la rentabiliser pour assurer mon avenir et celui de mes proches.

- Si l'impatience est votre plus gros défaut, quelle est votre plus belle qualité ?

- Ma détermination.

- Vous dites : « Le rallye, c'est instinctif. La formule 1, c'est du travail ». Vous considérez que vous pratiquez un sport de paresseux ?

- Oui, c'est un peu ça. Je fais un sport qui marche beaucoup au talent et j'ai la chance d'en avoir. Mais je suis aussi quelqu'un de réfléchi et de précis. Et le rallye est affaire de logique.

- Vous êtes apolitique, mais vous avez la fibre écolo. N'est-ce pas incompatible avec la pratique d'un sport mécanique ?

- Vous savez, un rallye, ça pollue moins que la caravane du Tour de France. Tout est relatif quand on parle de pollution. OK, nos moteurs consomment de l'essence et rejettent du CO_2, mais il ne faut pas exagérer. Moi, je ne laisse jamais traîner une ordure dans la nature.

- Un sportif de haut niveau se doit d'avoir une hygiène alimentaire irréprochable. A priori, ce n'est pas votre cas ?

- Même si j'en consomme moins qu'avant, j'admets une certaine dépendance aux McDonald. Mais j'ai la chance de pouvoir manger ce que je veux et de ne pas prendre de poids. Je pèse 71 kilos aujourd'hui… comme il y a dix ans.

Paris-Match, 16-22 septembre 2010

Clau de respostes

1. Elle va avoir 3 ans.
2. Non.
3. Oui, ils étaient très complices.
4. Un hélicoptère.
5. En Suisse.
6. La détermination.
7. Oui, il respecte énormément la nature.
8. Non, pas du tout.

COMPRENSIÓ AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC L'ÉCRIVAIN JEAN D'ORMESSON

- Peut-on qualifier votre nouveau livre, « C'est une chose étrange à la fin que le monde », de « roman » ?

- Évidemment pas ! L'origine de mon livre est l'étonnement. C'est une espèce de rêverie sur l'univers. Certains professeurs au Collège de France m'ont dit que le big bang était un vrai roman. Eh bien, puisque le big bang est un roman, je vais en écrire un. Je ne connais rien de plus romanesque que les étoiles, le soleil, le temps.

- À 85 ans, savez-vous à quoi vous êtes utile sur cette terre ?

- Non ! J'ignore pourquoi je suis là. Mais je suis hanté par le temps et aussi par l'imposture. Il me semble que le monde actuel est très travaillé par l'imposture, dans l'art moderne, la mode ou dans l'attribution des prix littéraires. Je me suis beaucoup demandé si moi-même je n'en étais pas une.

- La vieillesse et la mort vous tracassent-elles ?

- Pas plus la vieillesse que la mort ne me préoccupent. J'ai eu beaucoup de chance dans ma vie et je suis encore en bonne santé…, affligé cependant de trois maladies : un rhume des foins qui ne me lâche pas depuis des années, j'ai la goutte, totalement ridicule, et je suis sourd. Vieillir est le seul moyen que j'ai trouvé de ne pas mourir. Mais j'accepterai bien volontiers de partir, car j'ai tant aimé la vie que j'aimerai la mort.

- Un écrivain pense-t-il plus à la mort qu'un autre ?

- Probablement que oui. L'écrivain est seul, alors forcément… Je ne fais pas le malin, mourir doit être très dur. Mais la mort est sans doute délicieuse, exquise. La vie est parfois assommante. Il faut tout le temps se donner de la peine, du mal. Je ne suis pas désespéré, mais les années sont derrière moi.

- Et Dieu dans tout ça ?

- Je suis agnostique. Je crois que la science ne peut prouver ni l'existence ni la non-existence de Dieu. J'ai beaucoup fait pour lui avec mon livre « Au plaisir de Dieu », j'espère qu'il fera un peu pour moi.

- Si Dieu existe, quels péchés lui confesserez-vous ?

- Des quantités ! J'ai été mesquin, petit, médiocre, avare, envieux, paresseux. Si Dieu devait m'accueillir, je voudrais qu'il me dise : « Je te pardonne ». Ça, c'est mon côté chrétien. S'il y a un Dieu, mieux vaut que ce soit un Dieu d'amour.

- Un récent sondage révèle que sur 52 membres du Collège de France seuls 25% croient en Dieu…

- C'est énorme ! Dieu a dû être content d'avoir le même pourcentage de popularité que Sarkozy !

- Vous considérez-vous comme un grand écrivain ?

- Mais non ! Enfin, moi, je ne peux pas le dire. Quels sont les juges ? Ce ne sont pas les critiques, ce sont les lecteurs et le public de demain. Longtemps, des jeunes filles venaient me faire signer un livre en me disant : « Ma grand-mère vous admire ». Et puis au fil des années la phrase s'est transformée en « Mon arrière-grand-mère vous admire ». Mais ce qui me touche le plus, depuis trois ou quatre ans, c'est que peut-être grâce au magazine « Elle », ce sont les grands-mères qui me disent : « Mon petit-fils vous admire tellement ».

- Vous écrivez beaucoup, vous parlez beaucoup. Le silence n'est-il pas parfois une grande tentation ?

- Mais je n'écris pas tant que ça. Je ne publie que tous les trois ou quatre ans. Le reste ne sont que des rééditions. On peut se dissimuler en se taisant ou en parlant. J'ai beaucoup parlé de moi, mais souvent pour ne rien dire de moi. Alors, il est vrai que le silence serait une énorme tentation. Mais je n'y parviens pas.

- Vous répétez sans cesse que la vie est gaie. Riez-vous parfois ?

- D'abord de moi, bien sûr ! Ce qu'il y a de plus répandu est la bêtise. Je commence par la mienne. Mon ambition n'est pas le Nobel, c'est d'être ce que les Japonais appellent « un trésor national vivant » !

D'après *Paris-Match,* 26 août-1er septembre 2010

Clau de respostes.

1. 85 ans.
2. Oui, il a quelques petits problèmes, mais rien de grave.
3. C'est le seul moyen de ne pas mourir.
4. Non, il est agnostique.
5. Oui, beaucoup.
6. 25%.
7. Il ne le dit pas, ce sont les lecteurs qui doivent le dire.
8. La bêtise.

COMPRENSIÓ AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC ANNE GOSCINNY, FILLE D'UN DES CRÉATEURS D'« ASTÉRIX » ET DU « PETIT NICOLAS »

- Comment avez-vous découvert « Le petit Nicolas » ?

- Mon père est mort quand j'avais 9 ans. Il m'en avait offert deux albums. J'ai lu « Astérix » après sa mort, lors d'un voyage en Israël. Nous étions chez des amis et c'était le seul livre en français.

- Qu'est-ce que ces lectures ont provoqué ?

- J'avais un sentiment étrange. Je riais, parce que c'était drôle, et j'étais émue, car pour retrouver mon père, il me fallait tourner les pages de ses livres. À travers « Le petit Nicolas », j'avais l'impression qu'il me confiait son enfance puisqu'il n'avait pas eu le temps de le faire de vive voix.

- Vous racontait-il des histoires ?

- Il ne me lisait pas ses œuvres. Il mettait en scène des contes. Il avait un don pour imiter. Je me souviens du Petit Chaperon rouge, dont la grand-mère avait un accent yiddish et le loup un accent belge.

- Quel genre de père était-il ?

- Il avait une autorité légitime qui n'empêchait ni la tendresse ni la complicité. Très amusant en public, il était très angoissé dans l'intimité.

- Aviez-vous conscience de ce qu'il créait ?

- Un après-midi, je suis rentrée de l'école et il était là, les mains dans le dos, à déambuler. Je lui ai dit : « Puisque tu ne fais rien, tu peux jouer avec moi ». Il a

répondu : « Mais je ne fais pas rien, je cherche des idées ! » Tout d'un coup, j'avais appris quel était son métier : il cherchait des idées.

- Pouviez-vous entrer dans son bureau ?

- Son bureau était une sorte de véranda sur la terrasse de l'appartement. Si les stores étaient baissés, c'était interdit. S'ils étaient levés, j'entrais avec un livre.

- Quand avez-vous perçu sa notoriété ?

- Le lundi qui a suivi sa mort. Il est décédé le samedi. Je suis retournée en classe en début de semaine. Tout le monde était blême. Ils savaient. La disparition de mon père avait été annoncée par toutes les télévisions et à la une de tous les journaux.

- Vos parents s'aimaient tant que vous pensez que votre père est mort d'inquiétude pour votre mère…

- En 1976, on a diagnostiqué un cancer du sein à ma mère. À cette époque, c'était presque un verdict de mort. Mon père s'était marié tard, à 41 ans. Il avait attendu la femme de sa vie. Je me souviens d'eux se tenant la main, mon père regardant ma mère avec admiration. Il l'aimait tellement ! Il était fou d'inquiétude. Il a eu une crise cardiaque l'année d'après.

- Comment a commencé leur histoire d'amour ?

- Ils se sont rencontrés sur un bateau. Ils étaient en croisière, chacun avec leur mère. Il s'est demandé toute la traversée comment il allait séduire cette magnifique jeune femme qui avait dix-sept ans de moins que lui. Lors d'un repas, il a salé et poivré les fleurs qui décoraient la table et les a mangées. Elle a ri. Il lui a offert « Le petit Nicolas ». En le lisant, elle s'est exclamé : « Ce type est un génie ! » Ils se sont mariés et ont vécu un vrai bonheur pendant neuf ans. Puis ma mère est tombée malade. Mon père a disparu. Elle lui a survécu dix-sept ans. Elle est décédée à 51 ans, comme lui.

- Comment survit-on dans ces circonstances ?

- Grâce à une parole de ma mère : « Mieux vaut avoir eu comme père un type génial pendant neuf ans qu'un imbécile pendant trente ans ! ». Mon nom est pour tout le monde synonyme de sourire, alors c'est magique ! Même si j'aurais préféré qu'il soit un peu moins génial et un peu plus vivant…

D'après *Paris Match,* du 1er au 7 octobre 2009

Clau de respostes

1. 9 ans.
2. Il était très angoissé dans l'intimité.
3. Chercher des idées.
4. Seulement si les stores étaient levés.
5. En 1976.
6. À 41 ans.
7. Sur un bateau.
8. Non, son père était plus âgé que sa mère.

Comprensió auditiva

ENTRETIEN AVEC CARLA BRUNI

- Dans les textes de vos chansons, on vous sent surtout préoccupée par le temps qui passe, l'âge, la mort…

- Comme tout le monde, je cherche un sens au temps qui passe. Sauf que chez moi, c'est une obsession, assez ancienne. Je crains de ne pas réussir à retenir le temps, tout en ayant très conscience de sa fatalité. Depuis toute petite, j'ai toujours été angoissée par la mort. Je me demande chaque jour ce que je vais faire pour donner de la substance au temps. La réponse, c'est probablement d'écrire des chansons, pour mieux assumer la fatalité de la mort.

- Qu'avez-vous envie de laisser à la postérité ?

- Aujourd'hui, mon éventuelle postérité est liée à celle de mon mari. Mais cela ne me soulage pas du désir de laisser une trace musicale, une chanson que tout le monde retiendra. En tant que mannequin, on ne peut pas prétendre à la postérité, en tant qu'auteur et compositeur de chansons, cela devient possible.

- Votre frère Virginio est mort il y a deux ans. Qu'est-ce que cette disparition a révélé chez vous ?

- Elle a marqué la fin de l'enfance. À tout jamais. Même si, à 38 ans, il était temps de se séparer de cette enfance. Il était une part importante de mes jeunes années. Depuis sa mort, je pense tous les jours à lui.

- A la sortie de votre premier album, vous affirmiez être enfin arrivée quelque part avec la chanson. Vous a-t-il fallu épouser un président de la République pour aller plus loin ?

- Je n'ai pas épousé mon mari pour aller plus loin. Je l'ai épousé parce que je l'aime. C'est le point de départ de cette nouvelle aventure.

- Mais quand on en vient à être la Première dame de France, a-t-on encore des rêves ?

- Je rêve d'être meilleure en tant qu'auteur, en tant que compositeur, en tant qu'interprète. En tant que Première dame de France, tout reste à faire : je débute dans le métier…

- Avez-vous envie de construire une relation avec les Français ?

- J'espère le faire. J'ai ce devoir, ainsi que la possibilité d'aider les gens qui en ont besoin. Je veux m'appuyer sur des associations qui existent et peut-être créer une fondation. Avec ma famille, nous avons mis sur pied une fondation qui porte le nom de mon frère et qui s'occupe notamment du sida en Afrique.

- Nicolas Sarkozy n'a pas l'image d'un homme passionné par la musique ou la chanson…

- Mon mari a un amour très fort pour la chanson française. Mais quand on l'interroge, c'est rarement sur les disques qu'il écoute… C'est un homme qui écoute de la musique à ses moments perdus, même s'il en a peu.

- Avez-vous conservé votre passeport italien ?

- Je le garde symboliquement, mais je ne peux plus voter en Italie. Maintenant, je voterai en France, comme ma sœur.

- Que se passe-t-il quand vous dînez avec George Bush ? Vous sentez-vous à votre place ?

- Les moments où l'on peut parler normalement sont finalement assez fréquents. J'ai parlé d'Albert Camus avec George Bush. *L'Étranger* est son livre préféré. Humainement, ces expériences sont très intéressantes et enrichissantes.

- Vous avait-on demandée en mariage auparavant ?

- Pas vraiment…

- Avez-vous eu recours à la chirurgie esthétique ?

- Je ne me suis jamais rien fait refaire, ça se voit non ? Ce n'est pas un tabou pour moi, mais cela ne m'attire pas du tout. Je ne jette pas la pierre aux femmes qui le font.

Souvent, je trouve que le résultat n'est pas concluant, que cela ne rend pas plus jeune. Une autre poitrine, une autre bouche ne donnent pas l'impression d'être naturelle. Quand on fait un lifting, on a l'air d'avoir un lifting, on n'a pas l'air d'avoir 20 ans. Quelle que soit ma tentation de garder un visage jeune, je ne me risquerai pas dans cette voie. De toute façon, la bataille contre la jeunesse est une bataille définitivement perdue.

D'après *Paris-Match,* 17-23 juillet 2008

Clau de respostes

1. Le temps qui passe et la mort.
2. Il y a deux ans.
3. 38 ans.
4. Elle rêve d'être meilleure dans sa profession.
5. Du sida en Afrique.
6. Pas souvent parce qu'il n'a pas le temps.
7. En France.
8. Parce qu'on ne peut pas lutter contre le temps qui passe.

48. PAU 2010 · Juny · Sèrie 1 · Part 3

Part auditiva

ENTRETIEN AVEC GÉRARD DEPARDIEU

- Quand vous voyez la photo de la maison de votre enfance, à Châteauroux, que ressentez-vous ?

- Elle est toujours aussi grise… Ma chambre était la pièce du coin, je dormais avec mon frère Alain. Je n'étais pas souvent à la maison. Chacun mangeait de son côté. Les repas en famille n'existaient pas, sinon à Noël. D'abord il n'y avait pas la place. Et puis je n'aimais pas ça… On était tous indépendants. Personne ne se parlait vraiment, même quand on se croisait.

- Vous étiez un enfant désiré ?

- Je ne devais pas naître. Je l'ai toujours su. D'après ma mère, j'étais comme une mauvaise herbe. Mais j'ai toujours beaucoup aimé les herbes hautes et sauvages. Je n'aime pas les jardins ordonnés, mais les jardins à l'anglaise. Je me suis élevé avec mes propres peurs. La première fois que je me suis baigné, je ne savais pas nager, je me suis démerdé : j'ai fait comme les chiens. Je ne me suis pas noyé…

- Votre père a pourtant joué un rôle essentiel…

- Son père était mort à la guerre, sa mère était une paysanne. L'été, je passais mes vacances avec elle. Papa, c'était une sorte de poète. Il avait aussi un grand sens de l'humour. Je tiens beaucoup de lui. Ne sachant ni lire ni écrire, il connaissait juste le « D » - alors il signait avec deux « D ». Un jour, je lui ai demandé pourquoi. Il m'a répondu : « Parce que c'est comme ça ».

- Vous avez interrompu vos études très tôt, à 13 ans. Pourquoi ?

- J'ai quitté l'école quand on m'a accusé d'un vol que je n'avais pas commis. Comme je n'avais pas d'argent pour payer mes études, ils se sont dit que j'avais volé pour y aller.

- Vous aviez envie de continuer ?

- J'aurais rêvé d'être incarcéré dans un lycée. J'aurais adoré apprendre. J'ai appris tout seul. J'ai toujours été curieux, avant même de savoir le formuler. Ma tête a toujours été ailleurs – dans les autres. Il n'y a pas longtemps que je me suis enlevé le complexe de ne pas avoir fait d'études. Aujourd'hui, je me dis : « À quoi as-tu échappé ? » Il n'y a pas de vie dans l'école comme on la pratique en France. En Amérique, c'est autre chose. Les gamins peuvent parler ou faire du sport.

- Vous faisiez beaucoup de sport…

- Du football surtout. J'étais gardien de but.

- Quel métier vouliez-vous faire ?

- Boucher. Pour manger de la viande tous les jours. Pour nourrir les autres. Je n'aime pas tuer les animaux. En revanche, j'aime l'idée de sacrifice.

- Avant de quitter Châteauroux, vous avez fait des petits boulots ?

- J'ai été apprenti boulanger. Cela a duré deux jours : je donnais mes croissants.

- Au cours de votre carrière, vous avez joué des rôles très différents. Comment entre-t-on dans un personnage ?

- Je ne sais pas. Posez la question aux acteurs !

- Certains personnages vous ont plu davantage que d'autres.

- Ce n'est pas parce qu'on éprouve du plaisir qu'on est bon. Il m'est arrivé de préférer jouer des rôles qui ne me plaisaient pas plutôt que des rôles qui me plaisaient.

- Bertrand Blier a lancé votre carrière…

- Avec lui, c'était la liberté. Une autre époque… J'ai fait deux cents films et le cinéma a changé. Il est désormais une industrie. Je ne suis pas contre, mais qui dit industrie dit marketing et rentabilité. C'est autre chose…

D'après *Paris-Match,* 8-14 octobre 2009

Clau de respostes

1. Oui, il dormait avec son frère Alain.
2. Avec sa grand-mère.
3. Son sens de l'humour.
4. À 13 ans.
5. Parce qu'on l'a accusé d'un vol.
6. Le football.
7. Boucher.
8. 2 jours.

49. PAU 2009 · Setembre · Sèrie 1 · Part 3

Prova Auditiva

INTERVIEW AVEC MARC LADREIT DE LACHARRIÈRE, PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL D'UNE GRANDE ENTREPRISE

Vous êtes à la tête d'un patrimoine à plusieurs milliards d'euros… Quel effet ça fait ?

Oui, c'est vrai, je suis un homme fortuné. Mais je suis issu d'une famille de la vieille aristocratie provinciale et catholique, où il y avait une très grande méfiance par rapport à l'argent. Cela est resté très ancré en moi. Quand des gens riches venaient à la maison, on se demandait comment ils avaient fait fortune. Mon éducation m'a appris à mettre l'accent sur mes devoirs – servir mon pays et aider les autres – plus qu'à privilégier la richesse matérielle.

Comment êtes-vous devenu riche ?

Je suis un enfant de la mondialisation. Je suis devenu riche grâce à mes idées et à ma mentalité d'entrepreneur. Aujourd'hui, tout va très vite. Il suffit d'avoir une bonne idée, de la diffuser dans le monde entier, et on peut créer des fortunes immenses en quelques dizaines d'années. Avant, les choses allaient moins vite. Dans des économies fermées, il fallait des générations pour fabriquer de belles fortunes. La conséquence, c'est que ces fortunes amassées très rapidement, on peut aussi les perdre très vite, en quelques années ! Regardez parmi les patrons qui étaient en pleine gloire il y a vingt ans, certains ont totalement disparu…

Faire fortune était votre objectif ?

Pas du tout. Je voulais créer quelque chose. C'est ça, mon moteur.

Être salarié, ça ne vous convenait pas…

J'ai toujours recherché la liberté. Et qu'il s'agisse d'une entreprise de 3 ou de 10000 personnes, si vous en êtes propriétaire, vous gagnez votre indépendance.

Comment vivez-vous le fait d'être riche ?

Je pense que l'enrichissement est le signe de la réussite des créateurs d'entreprise. Dans ce cas, il est légitime.

En France, on n'aime pas assez les riches, selon vous…

Peut-être… Mais il faut trouver un équilibre. Ne pas aller jusqu'à la confusion des valeurs. Aujourd'hui, l'argent est érigé en instrument de mesure de la réussite d'un être humain. On voit de plus en plus de gens qui ne respectent pas leur honneur et leur conscience pour avoir toujours plus d'argent. Dans les pays émergents, en Chine, en Russie, en Inde, il est devenu un système de valeurs à lui tout seul, ce qui n'a aucun sens ! Il suffit de voir que leur bible moderne, c'est le classement annuel publié par les magazines sur les grandes fortunes mondiales ! Vous êtes reconnu et respecté là-bas quand vous en faites partie.

C'est une conception américaine de la richesse…

Oui, aux États-Unis, ça a toujours été comme ça. Mais cette mentalité s'étend au monde entier. Il reste une exception mondiale : la France. Mais une trop grande exaltation de l'argent est une très mauvaise chose…

Et vous, que faites-vous de votre argent ?

Le créateur d'entreprise doit s'engager au service de la cité. Il ne s'agit pas, pour moi, de guérir un quelconque sentiment de culpabilité… Il est question de responsabilité et de justice. Il faut redonner à la société qui vous a permis de réussir.

On dirait qu'il n'y a pas de place pour la jouissance personnelle dans votre vie de riche…

Bien sûr, j'en profite quand même. J'achète des œuvres d'art, des tableaux, j'aime l'art africain, j'ai un bureau très agréable dans un hôtel particulier du 7^{e} arrondissement de Paris, des maisons plutôt sympathiques. J'ai un train de vie élevé, bien sûr. Je ne méprise pas les facilités que me procure la réussite matérielle.

Gardez-vous le contact avec la « vie réelle » ?

Difficile de penser que mon identité se réduirait à la situation économique. À travers ma fondation, je suis bien ancré dans la vraie vie. C'est vrai, je ne prends plus le métro. Mais mes amis sont toujours les mêmes, je ne vois que des gens normaux, je joue beaucoup au tennis. Et je ne fais pas des matchs seulement avec les riches…

D'après *Le Point,* 10 juillet 2008

CLAU DE RESPOSTES

1. La méfiance.
2. Grâce à ses idées et à sa mentalité d'entrepreneur.
3. Créer quelque chose.
4. L'indépendance.
5. La France.
6. Non, pas du tout, il achète des œuvres d'art.
7. Dans le 7^{e}.
8. Le tennis.

PART AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC SIMONE VEIL, LA FEMME POLITIQUE PRÉFÉRÉE DES FRANÇAIS

- Avez-vous toujours su que vous publieriez vos Mémoires ?

- Oui. Il y a longtemps que j'y travaillais. Mais j'ai eu trop d'activités successives qui m'obligeaient à garder une certaine réserve. Aujourd'hui, je n'ai plus de responsabilités publiques. Peu d'hommes ou de femmes ont eu, je crois, autant d'expériences diverses que moi – j'ai été magistrate, ministre, présidente du Parlement européen, membre du Conseil constitutionnel et de très nombreuses commissions officielles ; et, bien sûr, il y a eu la déportation à Auschwitz, qui a contribué à former mon jugement sur la vie et sur les hommes.

- À vous lire, votre regard semble plein de pessimisme. Votre captivité à Auschwitz vous a-t-elle rendue définitivement sceptique sur la nature humaine ?

- Je ne me sens pas pessimiste. Je crois être une optimiste, mais dénuée d'illusions. J'ai gardé de cette expérience terrible la conviction que certains êtres humains sont capables du meilleur et du pire. Mais on a beaucoup dit, par exemple, qu'il n'y avait aucune solidarité dans les camps : c'est faux. Nos conditions de détention étaient épouvantables et, c'est vrai, on ne se laissait pas voler sa soupe. J'étais même obligée de défendre ma mère. Mais il y avait bien plus d'entraide qu'on aurait pu en attendre dans une situation aussi dramatique. Aujourd'hui encore, mes deux plus proches amis sont des personnes que j'ai connues là-bas.

- Vous affirmez qu'être une femme vous a sauvé la vie…

- Pour une raison concrète : les déportés étaient en très mauvais état. Moi, je m'y suis retrouvée presque aussitôt après mon arrestation, à Nice, en 1944 : j'avais 16 ans, j'étais en bonne santé ; on me remarquait. C'était d'ailleurs pénible : on m'observait des pieds à la tête, certains me touchaient… J'en ai gardé une horreur de la

promiscuité : me trouver dans une file de cinéma m'est insupportable. Mais cela a eu aussi un bénéfice : j'ai été protégée par une femme kapo, une ancienne prostituée, je crois, qui m'a dit : *« Tu es trop jolie pour mourir ici ».* Grâce à elle, j'ai été envoyée – avec ma mère et ma sœur – dans un petit camp voisin d'Auschwitz, où le régime était moins dur. Elle ne m'a rien demandé en échange. Son attitude envers moi a toujours été un mystère. À la libération du camp, elle a été pendue par les Britanniques.

- De tout ce que vous avez accompli, est-ce d'abord la loi sur l'avortement, en 1974, que vous retenez ?

- Probablement. J'ai porté ce combat et j'y ai apposé ma marque : le choix de faire de l'avortement un droit de la femme plutôt qu'une possibilité offerte dans certains cas très précis.

- Vous définissez-vous comme féministe ?

- Je l'ai toujours été et le suis de plus en plus avec le temps, car je trouve que les progrès se font attendre. Malgré la parité, il y a trop peu de femmes au Parlement – et aucune vice-présidente, aucune à la tête d'une commission ; ce qui revient à dire que les lois continuent d'être faites par les hommes ! Au Conseil constitutionnel, nous avons été trois femmes sur neuf membres, mais il n'y en a plus que deux. Et dans la vie professionnelle, les promotions, vous observerez que les femmes restent défavorisées. C'est aussi l'un des sens de mon engagement : bien des choses que la vie m'a donnée, je les ai eues parce que j'étais une femme.

- Comment jugez-vous le mode d'exercice du pouvoir du Président de la République, Nicolas Sarkozy, que vous avez soutenu durant la campagne ?

- J'ai connu Nicolas Sarkozy en 1993 – il était ministre délégué au Budget. J'ai vite été impressionnée par son énergie et son étonnante maîtrise des dossiers : sur la Sécurité sociale ou le budget de la Santé, il était plus au courant que tous mes collaborateurs ! Je ne suis pas d'accord avec lui sur tous les sujets, mais je lui fais confiance pour régler les grands problèmes qui se posent à la France.

D'après *Le Point,* 25 octobre 2007

CLAU DE RESPOSTES

1) Parce qu'elle n'a plus de responsabilités publiques.
2) La conviction que certains êtres humains sont capables de tout.
3) À Auschwitz.
4) En 1944.
5) 16 ans.
6) Faire la queue au cinéma.
7) En 1974.
8) Oui, tout à fait.

PART AUDITIVA

ENTRETIEN AVEC LE COMÉDIEN DANIEL PRÉVOST

- Comment le gamin de Vincennes que vous étiez est-il arrivé au théâtre ?

- Du plus loin que je me souvienne, j'ai toujours voulu faire du théâtre. J'avais vu « Jeux interdits » au cinéma, avec ma grand-mère. J'ai trouvé ça si beau que je me suis dit : « Je veux faire ça ». Vers l'âge de 14 ans, avec mon modeste argent de poche, je me suis inscrit au cours de théâtre de la mairie du X^{e} arrondissement.

- Votre grand-mère vous emmenait-elle souvent au cinéma ?

- Une fois tous les deux mois, pas plus. On n'avait pas beaucoup d'argent. En revanche, à Vincennes, la directrice de l'école a été magnifique. Elle a encouragé mon goût pour la poésie et m'a fait découvrir la peinture. Si mon enfance a été heureuse, c'est par l'intervention de cette dame. Elle a embelli ma vie.

- Quel souvenir gardez-vous de l'Occupation ?

- Je ne saurais dire si elle était sinistre ou non. Je ne me le rappelle pas. À Vincennes, nous habitions rue des Trois-Territoires. Au-dessus de chez moi, il y avait un homme marié à une Allemande. Un jour, un soldat allemand est venu la voir. Je me souviens de cela. Des impressions. La guerre, je ne la connais pas. J'ai seulement entendu des coups de feu du côté du château. Il me reste des images vagues : l'entrée des Américains qu'on regardait passer, adossés à la barricade… Les chewing-gums qu'ils nous distribuaient… Et ma mère, qui allait chercher de quoi manger et revenait les pieds en sang.

- Au théâtre vous avez rencontré votre future femme. Vous aviez 21 ans. Ne croyez-vous pas que le monde est divisé en deux : ceux qui trouvent l'amour de leur vie et ceux qui passent à côté ?

- Mon épouse m'a construit, amélioré. Et puis, le 19 mars 2007, elle nous a quittés. Seuls les liens que nous tissons sur cette terre donnent un sens à notre vie. Comme je ne suis pas un ingrat mais un homme de cœur, j'ai fait ce qu'il fallait pour lui être fidèle. L'amour, c'est l'ultime victoire sur la mort. Je vis sans cesse dans le souvenir de l'autre, mais je ne peux pas me contenter de vivre un amour mort. Vous me comprenez ?

- Dans votre vie, n'avez-vous pas été privilégié en bonheur comme en malheur ?

- En un sens, oui. Mais le bonheur ne sera jamais à la hauteur de la douleur. On n'est pas forcé de souffrir. Malheureusement, on vous y oblige.

- Vous avez signé 12 livres, dont un conte pour enfants avec votre femme. Par l'écriture, vous avez creusé vos douleurs, celle d'un enfant à qui l'on refuse de dire le nom de son père, puis celle d'un adulte qui cherche son identité. La souffrance et le plaisir d'écrire sont-ils mêlés ?

- Je n'ai jamais connu l'angoisse de la page blanche. Pas comme ce type qui avait affiché dans son bureau : « Pas un jour sans écrire ». J'ai voulu parler des secrets de famille. Tout le monde en souffre.

- Que savez-vous de votre père ?

- C'était un ouvrier immigré de la première génération, un Kabyle comme un autre. Je pense l'avoir vu une fois, mais ma famille ne l'a pas accepté parce qu'il était algérien.

D'après *L'Express,* 24 juillet 2008

CLAU DE RESPOSTES

1. À 14 ans.
2. Une fois tous les deux mois.
3. Il n'a pas de souvenirs très clairs de cette période.
4. 21 ans.
5. Oui, tout à fait.
6. 12.
7. Parce qu'il voulait parler des secrets de sa famille.
8. Algérienne.

52. PAU 2008 · Setembre · Sèrie 4 · Part 3

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC NICOLAS HAYEK,
LE CRÉATEUR DE LA MONTRE "SWATCH" ET LA VOITURE "SMART"

- Comment avez-vous inventé la montre Swatch ?

- Dans les années 70, l'industrie horlogère suisse était laminée par les Japonais, qui inondaient le marché de montres à quartz bon marché. Tout le monde nous expliquait qu'il fallait réduire les coûts en licenciant massivement. J'ai refusé cette stratégie. Il fallait inventer autre chose et je me suis persuadé qu'il était possible de sauver des milliers d'emplois. Cela nous a obligés à remettre en question la façon dont on faisait une montre en Suisse depuis des générations. Savoir se remettre en question devrait être la première qualité d'un entrepreneur.

- Justement, quelle est votre définition du bon entrepreneur ?

- Pour créer des produits nouveaux, des postes de travail et de la richesse, il faut avoir l'état d'esprit de l'artiste. Il faut accepter la fantaisie et s'ouvrir à toutes les idées. Il faut être un peu rebelle sans être un ennemi de la société… Ce qui m'attriste, c'est que ces qualités sont de plus en plus rares chez les patrons actuels…

- Vous êtes tout de même très dur avec vos pairs…

- Je ne suis pas un homme politique qui veut plaire et je ne vois pas pourquoi je ne dirais pas les choses comme je les pense. Je n'ai effectivement aucune indulgence pour certains patrons dont les erreurs ont poussé des gens au chômage parce qu'ils ont refusé de remettre leurs certitudes en question.

- Lorsque vous rencontrez d'autres patrons, vous leur tenez ce genre de discours ?

- J'ai horreur des mondanités… et je fréquente peu de chefs d'entreprise en privé. Un exemple, je ne vais jamais à Davos, le rendez-vous annuel des grands patrons mondiaux qui se tient en Suisse. Là-bas, chacun veut prouver qu'il est le plus beau et le plus grand. En fait, la plupart des patrons qui y participent viennent pour voir et pour être vus.

- Mais, quand on est comme vous la 170^{e} fortune dans le monde, avec qui est-ce qu'on devient ami, si ce n'est pas avec d'autres grands patrons ?

- Je n'ai pas besoin de m'entourer de gens connus pour me persuader que je suis un type bien. Mes amis, ce sont mes proches, mes collègues, quelques hommes politiques courageux… Quelques artistes doués et aussi certains patrons. Vous savez, lorsque vous êtes l'un des personnages les plus connus de votre pays, la difficulté, c'est de faire le tri. Et de savoir si une jolie femme vous regarde parce qu'elle vous voit comme un paquet de dollars ou si elle est sincèrement intéressée par ce que vous lui racontez. Pour cela, il faut garder les pieds sur terre. Oui, c'est vrai, je suis le premier horloger au monde. Et alors ? Je ne suis qu'une petite fourmi sur cette planète. Si vous commencez à vous dire que vous êtes un type génial et que vous vous prenez au sérieux, c'est fini… Ma seule ambition a toujours été de créer des projets pour améliorer l'économie.

- Comment vous définissez-vous par rapport à vos salariés ? Comme un général ? Comme un patriarche ?

- Surtout pas comme un chef. Pour moi, la loyauté du patron et du salarié l'un envers l'autre est la clé du succès d'une entreprise. De mon côté, quand je prends un risque, je ne joue pas au casino. Lorsque j'ai fait le pari de la voiture hybride, la Swatchmobile, et que j'ai senti que je

n'y parviendrais pas seul sans mettre en danger le cœur de notre groupe et ses 20 000 salariés, j'ai cherché des partenaires. Lorsque vous avez la charge d'hommes et de femmes qui travaillent pour vous, vous devez penser à eux tous les jours. Les salariés d'une entreprise doivent savoir qu'ils ont un pilote dans l'avion qui ne les jettera pas dehors à la première secousse. Ils doivent savoir que les pilotes sont intègres et qu'ils ne feront jamais de compromis dangereux dans le seul but de gagner plus d'argent.

- En échange, qu'attendez-vous de vos salariés ?

- Qu'ils travaillent pour le bien de l'entreprise. Il m'est déjà arrivé de sortir d'une réunion un cadre de haut niveau parce qu'il se moquait des réflexions ou idées naïves mais sincères d'un plus jeune. Je ne supporte pas ceux qui se croient tout permis parce qu'ils ont un titre ou une position hiérarchique. Une autre chose m'insupporte. Ce sont ceux qui se comportent en mercenaires dans l'entreprise et qui pensent d'abord à gagner de l'argent avant de penser à l'entreprise.

D'après *Le Point,* 19 octobre 2006

CLAU DE RESPOSTES

1. Savoir se remettre en question.
2. Il y a quelques patrons parmi ses amis.
3. La 170^{e}.
4. La première.
5. Créer des projets pour améliorer l'économie.
6. La loyauté entre patron et salariés.
7. 20 000.
8. Qu'ils pensent à développer l'entreprise, plutôt qu'à gagner de l'argent.

53. PAU 2008 · Juny · Sèrie 2 · Part 3

ENTRETIEN AVEC LE PSYCHIATRE DAVID SERVAN-SCHREIBER

- Pour la première fois vous racontez un épisode de votre vie sur lequel vous aviez toujours gardé le secret : il y a quinze ans lorsque vous étiez neuropsychiatre aux États-Unis, vous avez eu un cancer du cerveau. Grave. Après une rechute vous vous êtes heureusement rétabli. Pourquoi en parlez-vous publiquement aujourd'hui ?

- J'ai beaucoup hésité à le faire, mais en tant que médecin et scientifique, j'ai eu accès à des informations extrêmement utiles. J'ai envie maintenant de les mettre au service de tous ceux qui pourraient en avoir besoin.

- Avez-vous été soigné par les méthodes habituelles de la médecine conventionnelle ou par d'autres méthodes ?

- J'ai été soigné par les méthodes classiques – chirurgie et chimiothérapie. Il faut être clair là-dessus : il n'existe pour l'instant pas d'autres moyens pour éradiquer un cancer déclaré.

- À ce moment-là, vous rassemblez toutes les informations possibles sur votre maladie.

- Non, dans un premier temps, quand j'ai cru en être sorti, j'ai fait comme tous ceux qui ont échappé au cancer : je n'ai pas voulu penser à ma maladie. Je n'y ai repensé que lorsqu'on m'a dit : *« Vous faites une rechute ».* L'annonce d'une rechute est terrible. Je me suis demandé avec angoisse pourquoi ce cancer revenait. J'ai cherché des explications. La recherche médicale conventionnelle s'intéresse d'abord à la tumeur – il faut la détecter, puis la détruire par tous les moyens. Il faut le faire. Mais il existe aussi une autre attitude qui consiste à partir de ce qui entoure la tumeur, le « terrain » qui influence son évolution. Il faut comprendre comment fonctionnent nos moyens naturels de défense afin de les utiliser, de les stimuler.

- Qu'en avez-vous conclu ?

- Que, contrairement à certaines idées reçues, le cancer n'est pas une affaire de gènes. C'est une affaire de style de vie.

- Vous allez là contre ce qui semble une évidence bien établie.

- Je m'exprime peut-être un peu brutalement. Mais en réalité, la génétique joue très peu. On estime à seulement 15 % le rôle des gènes, et à 85 % l'influence de l'environnement, des habitudes alimentaires, des stress psychologiques. Des preuves ? Les enfants adoptés à la naissance ont les mêmes risques de cancer que leurs parents *adoptifs,* pas de leurs parents

biologiques. Des études montrent aussi que les femmes porteuses des gènes BRCA 1 et 2 (facteurs de certains cancers du sein) et qui sont nées avant 1940 ont trois fois moins de cancers du sein que celles portant les mêmes gènes mais qui sont nées après 1940.

- Bizarre ! Qu'est-ce qui se passe en 1940 ?

- Le style de vie occidental change du tout au tout et devient le plus cancérigène qui soit. Notre environnement se charge de produits chimiques synthétiques notoirement cancérigènes. Deuxième facteur, l'alimentation, qui comporte désormais beaucoup trop de graisses, de sucre, de viande, d'aliments industriels, source de déséquilibres désastreux pour notre santé. Par exemple, la consommation de sucre (facteur de croissance du cancer), qui était de 5 kilos par personne et par an en 1830, est passée à 70 kilos par personne et par an en 2000.

- C'est accablant. Comment réagir ? Que peut-on faire ?

- Heureusement, il y a aussi des éléments positifs. La cancérologie a fait des progrès foudroyants. Il est maintenant scientifiquement prouvé que beaucoup d'aliments, comme les légumes, agissent sur les différents cancers sans avoir évidemment aucun effet secondaire.

- Et les cultures bio ? Sont-elles utiles ?

- Le bio, c'est très bien, mais il ne faut pas en faire une religion. Il est plus important de manger des brocolis ou des fruits rouges même s'ils ne sont pas bio que de s'en abstenir.

- Est-ce que vous avez vous-même expérimenté la pertinence de cette alimentation anticancer ?

- Absolument. Vous voyez, sept ans après ma rechute, je suis toujours là.

- Quels conseils donneriez-vous ?

- Ne pas croire aux recettes miracles, qui n'existent pas. Agir soi-même, ne renoncer ni aux avancées formidables de la médecine conventionnelle ni aux bienfaits des défenses naturelles du corps. Et de l'esprit !

D'après *Le Nouvel Observateur,* 27 septembre-3 octobre 2007

CLAU DE RESPOSTES

1) Un cancer du cerveau.
2) Parce qu'il voulait aider les autres.
3) Lorsqu'il a eu une rechute de son cancer.
4) Le style de vie.
5) 15 %.
6) 5 kilos par personne et par an.
7) Les légumes.
8) Il y a 7 ans.

54. PAU 2008 · Juny · Sèrie 5 · Part 3

ENTRETIEN AVEC RACHIDA DATI, MINISTRE DE LA JUSTICE

- Vous êtes la première ministre majeure issue de l'immigration maghrébine…

- Faisons simple, on gagnera du temps ! Je suis incapable de lire mon parcours de façon ethnique. Ne me le demandez pas. Je ne comprends même pas cela.

- Mais cette question des origines travaille la société française ?

- Pas autant que vous pouvez l'imaginer. Je ne suis pas naïve, je sais que ces choses existent, dans le regard des autres ou dans les attentes que j'inspire, en France ou ailleurs.

- En Europe, un ministre issu de l'immigration est une banalité…

- On ne le remarque même pas. Mais on remarquait notre conservatisme. La France intriguait l'Europe. De ce point de vue, évidemment, je ne passe pas inaperçue. Mais cela ne doit en rien déterminer ce que je fais : cela ne conditionne pas ce que j'accomplis. Et cela ne doit pas influer sur le jugement que l'on porte sur moi ou sur mon action. Ce n'est pas cela qui m'a construite. Je ne cache rien, mais je ne peux pas être réduite à une origine.

- Votre ascension sociale, c'est aussi l'excuse d'une société fermée ?

- La société n'est pas toujours bien faite. Elle a la chance de compter parmi elle des gens généreux, qui donnent et qui aident. Mon parcours prouve l'existence de ces personnes. Et que tout n'est pas impossible, même si pour beaucoup de gens l'ascension sociale est un rêve. Mais ce n'est pas la France, ni les Français, qui sont à blâmer. Sans doute, une petite partie des élites, et quelques préjugés. C'est déjà beaucoup.

- Ce que vous êtes aujourd'hui, c'est la réalisation d'une ambition ?

- Dites d'un arrivisme ! C'est une idée bien arrangeante, n'est-ce pas ? Si quelqu'un progresse, qui n'était pas prédestiné au sommet, c'est qu'il a triché, ou qu'il était dévoré d'ambition, qu'il était prêt à tout, qu'il était calculateur, cynique, manipulateur… Seuls ceux qui sont nés du bon côté de la fracture sociale seraient honnêtes et intelligents, associant le mérite et le succès !

- Que savez-vous de l'histoire de vos parents ?

- Ils ont été un couple, au-delà de tout. Ils se sont choisis. C'est arrivé en Algérie, c'était encore l'Algérie française. Maman était de Nemours, aujourd'hui Ghazaouet. Mon père, lui, venait du

Maroc. Un travailleur immigré, déjà – beaucoup de Marocains allaient travailler en Algérie. Mon père appartenait à une famille très pauvre, venue de la campagne à Casablanca. Il avait envie de voir du pays. Partir, c'était la possibilité de travailler, de vivre, d'être libre.

- Vous aimez cette histoire ?

- C'est l'histoire de deux personnes qui se sont choisies. Ils sont partis créer quelque chose à eux, en France, dans un pays dont ils ignoraient tout. Mes parents se sont rencontrés pour une victoire, ils se sont rencontrés pour de l'avenir.

- Et l'avenir, c'était vous…

- Tous leurs enfants. Je suis l'aînée des enfants qui sont nés en France. Nous sommes sept filles et quatre garçons – et ajoutez ma nièce, la fille de ma sœur. Une famille nombreuse, modeste, dans un quartier populaire d'une ville de province. C'est une histoire française. Des millions de gens l'ont vécue. On a habité dans un quartier de petites maisons. Papa travaillait. Maman était à la maison. Elle chantait en écoutant la radio. Elle adorait coudre. Elle achetait du tissu, et hop, elle était à peine rentrée qu'elle coupait le pantalon, la jupe, le petit foulard, le chemisier… Elle faisait beaucoup de coussins pour les banquettes, les couvre-lits, les rideaux… Nos vêtements étaient assortis à la maison.

- De toute la famille, c'est vous qui êtes partie aussi loin que possible.

- Mais je n'ai pas rompu. Je ne suis par partie pour fuir la famille, mais pour accomplir ma vie, pour être libre. Mais je suis toujours revenue à ma source. La maison, c'est l'endroit où je faisais les devoirs, en écoutant chanter maman, en me disputant avec mes frères et mes sœurs.

- Devenir libre, c'est votre histoire ?

- Travailler, c'est mon histoire. Travailler simplement. Non, pas simplement. Énormément. Effectivement, la liberté est au cœur. Parfois, j'ai eu peur de perdre cette liberté et de perdre mon âme. C'est arrivé. Ça a été terrible. J'ai réussi à me préserver.

D'après *Le Point,* 1er novembre 2007

CLAU DE RESPOSTES

1) Non, pas du tout.
2) Comme une femme pleine d'ambition, cynique et calculatrice.
3) En Algérie.
4) Le Maroc.
5) Non, ni son père ni sa mère ne connaissaient la France.
6) Seulement certains sont nés en France.
7) 7 filles et 4 garçons.
8) Pour accomplir sa vie.

55. PAU 2007 · Setembre · Sèrie 3 · Part 3

PROVA AUDITIVA :

ENTRETIEN AVEC LE CHANTEUR CHARLES AZNAVOUR

- Vous avez la réputation de ne pas être un homme gentil…

- Vous savez pourquoi on ne me trouve pas gentil ? Parce que je ne fais pas de bruit, je fais des choses, mais je n'en parle jamais. [Un peu agacé]. Je me préoccupe des gens, je cherche des appartements pour des immigrés, je fais des démarches auprès des préfets pour qu'on leur établisse des papiers… En 2000, j'ai donné trois galas gratuitement pour des associations, j'ai offert tout mon cachet, les droits d'auteurs sur les disques et les D.v.d., mais c'est vrai, je ne fais pas d'effort avec les gens que je ne connais pas.

- Qu'est-ce qui vous blesse ?

- J'ai toujours l'impression qu'on me reproche d'avoir réussi. Que l'on dise du mal du chanteur, quelle importance, mais ce qui me blesse, c'est qu'on a ignoré l'auteur. J'ai été le premier à écrire sur les faits de société, personne n'en a parlé. Je suis à l'écoute de mon temps. Je pense à nos enfants qui vont faire le monde de demain.

- Qu'est-ce qui vous aide à vous lever le matin ?

- L'envie de voir grandir mes enfants et mes trois petits-enfants. Dès que ma petite-fille, Leïla, qui a 4 ans, entend de la musique, elle se met à chanter. J'ai dit à son père que d'ici à deux ans, on l'emmènera à l'Opéra et aux concerts classiques. Je veux lui enseigner tout ce que je n'ai pas appris.

- Êtes-vous né artiste ou l'êtes-vous devenu ?

- On naît artiste, on ne le devient pas. Depardieu a une générosité d'acteur qui ne s'apprend pas. En France, on n'a pas la patience d'attendre, on sacre des sportifs, des acteurs. S'ils n'ont pas la tête solide, un jour elle éclate.

- Vous êtes marié depuis plus de quarante-trois ans avec la même femme. Il faut vous inscrire dans le livre des records « Guinness » !

- Je reconnais que, dans mon métier, c'est un record, mais j'étais fait pour être marié. J'ai été marié deux fois avant de rencontrer Ulla, la femme idéale. Les ménages s'écroulent parce que, après quelques années, les gens se laissent aller. Moi, dès que je me lève, je me « prépare », je m'habille. C'est la moindre des courtoisies vis-à-vis de la personne qui partage votre vie.

- Si c'était à refaire, épouseriez-vous les mêmes femmes ?

- Deux oui, trois non. Ulla m'a apporté ce que les autres ne m'ont pas apporté : la première m'a apporté mes folies de jeunesse, mais nous étions beaucoup trop jeunes ; la deuxième, une pension à payer. Quant à Ulla, nous somme deux pôles totalement opposés. Ulla a une éducation protestante, elle m'a discipliné en brisant chez moi une partie de ma folie. Pas dans mon métier, mais dans les choses qui affectaient mon métier. Elle l'a fait sans rien dire, en opposant juste un refus de suivre sous peine de divorce.

- C'est dans l'air du temps de soutenir les hommes politiques. Si on vous le demandait, le feriez-vous ?

- Non, je refuse les étiquettes. Je chante pour tout le monde. Les gens doivent voter en leur âme et conscience, pas parce qu'ils m'aiment ou qu'ils veulent me suivre.

- Vous avez 82 ans. Qu'est-ce qui vous fait le plus peur : vieillir ou mourir ?

- Je prends de l'âge, mais je ne vieillis pas. Vieillir ne me fait pas peur, car j'ai toujours le regard et le vocabulaire de l'enfance. Ce qui s'est passé dans notre enfance reste à tout jamais imprimé dans notre cœur. Ce qui m'ennuie dans le fait de mourir, c'est que le regard meurt. Or c'est ce qui compte le plus pour moi car c'est en regardant que j'écris. Notre monde me fascine.

- Savoir que vos chansons vont survivre donne-t-il une autre dimension à votre vie ?

- On se souviendra de moi un peu plus longtemps, c'est tout. Je ne crois pas à la postérité, qui a aussi ses limites. Ma seule préoccupation, c'est de savoir que, grâce à mes chansons, mes enfants et mes petits-enfants n'auront pas de problèmes économiques quand je ne serai plus là. C'est pour ça que je voudrais qu'ils apprennent à gérer ce petit patrimoine que nous avons, ce que je n'ai pas toujours su faire.

D'après *Paris-Match,* 5-11 octobre 2006

CLAU DE RESPOSTES

1. Les immigrés.
2. L'envie de voir grandir ses enfants et ses petits-enfants.
3. 4 ans.
4. 43 ans.
5. Trois.
6. Non, il pense qu'il ne doit pas influencer les électeurs.
7. Non.
8. Que ses enfants et ses petits-enfants n'aient pas d'ennuis économiques quand il sera mort.

56. PAU 2007 · Juny · Sèrie 1 · Part 3

Part Oral

ENTRETIEN AVEC NICOLE MARTIN,
MEMBRE DE LA FÉDÉRATION NATIONALE DE LA MÉDIATION FAMILIALE

- À quoi sert la médiation familiale ?

- Elle permet de restaurer le dialogue au sein d'une famille, donc de mieux gérer les conflits qui peuvent surgir en cas de rupture, de séparation ou d'éloignement, qu'il s'agisse d'un couple, marié ou non, d'une famille recomposée ou de grands-parents privés de voir leurs petits-enfants.

- Quels sont les problèmes qui sont abordés ?

- Ceux choisis par les parties en présence en concertation avec le médiateur familial : partage de l'autorité parentale, organisation de la vie quotidienne des enfants, lieu de résidence principale ou alternée, droit de visite, pension alimentaire, vacances, loisirs, choix de l'école, de la religion dans laquelle ils vont être élevés, etc. La médiation va tenter d'aider les parents à comprendre que leur responsabilité à l'égard de leurs enfants perdure, quelle que soit l'histoire de leur couple. Mais le médiateur peut aussi être appelé pour résoudre un problème de partage du logement commun, des meubles, de l'argent, etc.

- Quand peut-on y recourir ?

- La médiation peut avoir lieu dès que le dialogue est devenu impossible.

- Qui en prend l'initiative ?

- L'un ou l'autre des parents, des institutions, des travailleurs sociaux, un juge, notamment dans le cas d'un divorce.

- Concrètement, comment ça se passe ?

- Le médiateur invite les personnes concernées à le rencontrer soit en tête à tête, soit ensemble. Au cours de la première séance, il définit le cadre : tout ce qui est dit est confidentiel et anonyme. Puis suivront, en moyenne, six à huit séances d'une heure et demie, tous les quinze jours.

- Quel est le rôle du médiateur ?

- Il dirige la discussion, qui reste confidentielle, avec impartialité et neutralité. En encourageant une communication directe dans un climat de respect mutuel, il va permettre à chacun de mieux comprendre l'origine des conflits et de clarifier les choix. Il n'est pas un juge donc il n'impose pas de solutions. Il n'est pas un conseiller conjugal ; son objectif n'est pas de réconcilier le couple.

- Que se passe-t-il quand c'est fini ?

- Au terme de la médiation, si un accord a été trouvé sur quelques points, un projet d'entente est rédigé. Les décisions prises sont formulées avec soin. Ce document est un engagement moral entre les personnes concernées. Ce sont elles qui décident de le communiquer ou non à leurs avocats et au juge aux affaires familiales. Même en l'absence de procédure judiciaire, elles peuvent le faire homologuer par un juge pour lui donner de la valeur.

- Et quand on n'arrive pas à un accord ?

- Ni le médiateur ni le juge ne peuvent exercer la moindre contrainte. S'il s'agit d'une médiation familiale judiciaire, c'est alors le juge qui réglera les conséquences de la séparation. En revanche, rien n'empêche de redemander une médiation par la suite.

- Que conseillez-vous ?

- Parents, même si vous allez en justice, reparlez-vous ! Vos enfants ont besoin de vous. La médiation familiale est très importante pour apaiser le conflit. Pensez-y. C'est votre intérêt d'arriver devant le juge et le notaire en ayant déjà préparé le terrain.

D'après *Paris-Match,* 5-11 octobre 2006

CLAU DE RESPOSTES

1. Tous les conflits qui surgissent au sein de la famille.
2. On définit le cadre de la médiation.
3. De six à huit.
4. Une heure et demie.
5. Une fois tous les quinze jours.
6. Diriger la discussion et encourager la communication.
7. On rédige un document qui engage les personnes concernées.
8. Le juge règle les conséquences de la séparation.

57. PAU 2007 · Juny · Sèrie 2 · Part 3

Part Oral

ENTRETIEN AVEC FRÉDÉRIC PÉCHENARD,
NOUVEAU PATRON DE LA POLICE JUDICIAIRE

- On a l'impression que vous étiez programmé pour devenir patron du 36 quai des Orfèvres, c'est-à-dire de la police judiciaire…

- Programmé, non. Je n'ai jamais eu de plan de carrière. Je n'ai qu'un moteur : la passion. Chaque matin, j'éprouve le même plaisir à aller travailler, et ce depuis le début.

- Quelles sont aujourd'hui les principales qualités pour être un bon enquêteur à la Police judiciaire ?

- D'abord, l'enquête est un sport d'équipe. Ici, notre force c'est le nombre. Deuxièmement, c'est l'engagement personnel. Troisièmement, c'est l'équilibre, les policiers sont amenés à voir des choses qui sont particulièrement difficiles. Une des qualités importantes, c'est tout simplement d'avoir envie de rentrer chez soi le soir.

- Et faut-il être un bon psychologue ?

- Bien sûr. Face à des suspects, il faut savoir établir le contact. C'est pareil dans l'accueil des victimes.

- Enfin faut-il posséder la culture du doute ?

- Ça, c'est fondamental, mais ce n'est pas quelque chose que vous avez au départ. Cela s'acquiert avec l'expérience. L'une des particularités de l'enquête criminelle, c'est qu'on doit traiter toutes les pistes, y compris celles qui apparemment ne mènent nulle part. On peut être sûr à 150 % de la culpabilité de quelqu'un et pourtant avoir tort.

- Quels sont les principaux ingrédients d'une enquête policière réussie ?

- De la chance et de la méthode. Il y a incontestablement une part de hasard dans l'enquête. L'assassin a croisé quelqu'un ou pas, a laissé quelque chose sur la scène du crime ou pas. Notre métier est de faire en sorte que cette part de chance soit réduite au minimum.

- Des moyens d'aide comme l'utilisation de l'A.d.n. ?

- Même si l'A.d.n. n'est pas une solution miracle, c'est un outil extrêmement précieux dans l'enquête. On ne peut pas être une police moderne si on refuse l'aide scientifique.

- Certaines capitales comme Londres ont choisi d'installer des caméras de surveillance un peu partout dans les rues. Paris doit-elle suivre cet exemple ?

- J'y suis extrêmement favorable. À condition que ces caméras enregistrent ce qu'elles filment. D'abord, parce que cela peut servir dans la résolution d'une enquête. Ensuite, parce que cela peut avoir un effet disuasif. Prenons l'exemple du métro. Si les délinquants savent que dans chaque rame de métro ils sont filmés, ils hésiteront à agresser les voyageurs.

- En vingt-trois ans passés à la Police judiciaire, quelle est l'affaire qui vous a le plus choqué ?

- Choqué, je n'aime pas le mot. Il n'y a pas une affaire en particulier. Les affaires qui m'ont le plus marqué, ce sont les échecs. Les histoires graves non élucidées, on a tendance à garder cela dans un coin de sa conscience et de son cœur. Il faut vivre avec. C'est pour cela qu'il est important de travailler en équipe.

- Et le criminel qui vous a le plus marqué ?

- Aucun. J'ai rencontré des criminels ou des délinquants de toutes sortes. Dangereux, violents, rusés, etc. Mais je n'ai pas de fascination pour eux. Dans mon métier, je n'éprouve de l'admiration que pour les policiers, et en particulier pour ceux de la police judiciaire.

- Aujourd'hui, on ne peut plus allumer sa télé sans tomber sur une série policière. Vous retrouvez-vous dans ces histoires ?

- Honnêtement, non. Ce qui ne m'empêche pas d'aimer ces séries ou ces polars. Quand je regarde un western, je ne demande pas à voir un documentaire sur les garçons vachers.

D'après *Paris-Match,* 21-27 septembre 2006

CLAU DE RESPOSTES

1. 36 Quai des Orfèvres.
2. La passion pour son métier.
3. La culture du doute.
4. La chance et la méthode.
5. Qu'elles enregistrent ce qu'elles filment.
6. 23 ans.
7. Les histoires graves non élucidées.
8. Non, aucune.

PART ORAL

ENTRETIEN AVEC CATHERINE JOUBERT, PSYCHIATRE ET PSYCHANALYSTE

Trentenaire, psychiatre et psychanalyste, Catherine Joubert montre comment la fascination des femmes pour la mode révèle « les mouvements intimes et méconnus de leurs désirs ». Explications en forme d'analyse.

- Pourquoi est-ce si compliqué de s'habiller ?

- Parce que le vêtement est une frontière entre nous et le monde extérieur. Il nous protège et nous masque autant qu'il nous expose. S'habiller, c'est se dévoiler. C'est révéler quelque chose de nous-mêmes, sans qu'on sache exactement quoi !

- D'où viendrait le manque de liberté vestimentaire dont vous parlez dans vos études ? Encore une histoire liée à maman et papa ?

- Comme le prénom, le vêtement imprime une marque plus profonde sur l'enfant que l'on imaginerait. Les mères usent des vêtements pour modeler leur enfant à l'image de leur rêve. Cette marque d'origine, on s'en fait l'héritier ou on entre en conflit avec elle, mais on ne s'en libère pas facilement.

- Pourquoi les vêtements ne passionnent-ils vraiment que les femmes ?

- Vaste question… Disons que c'est une réalité qui a trait à notre rapport au corps. Le sexe féminin se doit d'être caché, mais tout à la fois on s'expose pour susciter le désir de l'autre. Voiler et dévoiler est donc la grande affaire des femmes.

- Pourquoi les femmes ont-elles plus peur du regard des autres femmes sur leurs vêtements que de celui des hommes ?

- Mère, copines, rivales, semblables, ce sont les autres femmes qui règnent sur la féminité ! Elles seules en ont le secret et détiennent le pouvoir de la juger. Je choisis mes vêtements pour leur plaire, susciter leur envie et m'assurer une place au sein du groupe. Et derrière elles, il y a l'image de la mère, éternelle rivale.

- Et le regard de l'homme dans tout ça ?

- Il est autant attendu que celui des femmes mais il ne s'agit pas du même registre. La question posée aux femmes concerne sa propre valeur en tant que femme : « Dites-moi ce que je vaux… » La question adressée à l'homme est de savoir s'il me désire ainsi.

- On parle aujourd'hui d'acheteuses compulsives de vêtements. Est-ce une pathologie moderne ?

- C'est vieux comme le monde. Emma Bovary, dans le roman de Flaubert, ruinait Charles son mari en accumulant des toilettes pour entrer dans le grand monde… Mais la plupart des femmes connaissent aujourd'hui ce petit mal qu'est l'achat compulsif. C'est une opération magique qui leur offre un nouveau regard sur elles, les rend désirables à leurs propres yeux, les rassure. C'est pathologique quand il n'y a plus aucun plaisir, mais seulement la recherche effrénée d'une image de soi, jamais satisfaisante.

- Les vêtements de la fille sont aujourd'hui portés par la mère, dit la publicité. Qu'y voyez-vous ?

- Une image de la confusion des générations. Celle d'une mère qui veut rester jeune à tout prix et ne supporte pas de voir sa fille devenir femme. Dans la réalité, nous voyons de plus en plus de jeunes adolescentes qui manifestent des problèmes divers et ont du mal à devenir femmes par peur de rivaliser avec une mère perçue comme fragile.

D'après *Le Nouvel Observateur,* 15-21 septembre 2005

Pauta de correcció

1. Parce que s'habiller, c'est dévoiler sa personnalité.
2. Le prénom.
3. Parce qu'elles ont un rapport différent avec leur corps.
4. Parce que derrière les autres femmes, il y a l'image de la mère.
5. Non, pas du tout.
6. Il a toujours existé.
7. Quand il s'agit d'un plaisir qui n'est jamais satisfait.
8. Qu'elles n'assument pas que leurs filles grandissent.

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC BÉA DIALLO, ANCIEN BOXEUR ET DÉPUTÉ AU PARLEMENT DE BRUXELLES

- Béa Diallo, dressez-nous un rapide portrait de vous…

- Je suis né le 7 juillet 1971 au Libéria, à Monrovia. Mais je suis d'origine guinéenne. En 1985, mes parents ont émigré en Belgique, après avoir vécu à Paris. En 1988, j'ai plongé dans la boxe. C'est un sport qui m'attirait depuis tout petit. Mon inscription dans un club est arrivée alors que j'accompagnais un copain qui allait s'y inscrire. Je me suis lancé avec passion dans la boxe mais je n'ai pas délaissé les études. Je suis diplômé en Marketing et Communication.

- Comment avez-vous évolué dans le sport, dans le domaine social et depuis un an en politique ?

- Pour ce qui est de la boxe, je crois que j'avais un don. Deux mois après mon arrivée dans le club, je commençais mes premiers combats, je me mesurais à des jeunes qui avaient plusieurs années d'expérience. On m'a alors dit que je devais avoir un certain talent et qu'on allait l'exploiter. En revanche, je n'étais pas très travailleur. Je manquais de rigueur dans mon sport. En 1989, j'ai disputé mon premier combat international en amateur. Et en 1994, je suis devenu champion de Belgique professionnel. Juste après, j'ai décidé de lancer ma propre entreprise. Avec mes associés, on avait pour objectif de réinsérer les jeunes, de leur permettre d'avoir un travail. En 1996, l'entreprise a commencé à grandir. On a eu jusqu'à une soixantaine d'employés et on a compté jusqu'à une cinquantaine de clients. En politique, je me suis présenté aux élections régionales de 2004 sur la liste du Parti socialiste. J'ai été élu. Mon combat, maintenant, est d'essayer d'obtenir plus de moyens pour le sport et pour les jeunes. Le sport est un moyen d'intégration sociale mais pas seulement.

- Vous venez d'Afrique subsaharienne. Cela a-t-il été un handicap dans votre parcours en Belgique ?

- Au départ, oui. Mais une fois que j'ai compris que ça pouvait être une force, ça a été utile. C'était alors la plus belle réponse que je pouvais donner à ceux qui avaient pris l'habitude de dire que les étrangers étaient des profiteurs. Ma culture d'origine m'a appris le respect des autres, la valeur humaine. Cela m'a permis d'ouvrir beaucoup de portes. Évidemment, c'est plus simple quand on réussit. Mais je me suis dit que si, à travers ma réussite, on pouvait se dire que les autres derrière moi étaient également des êtres humains de valeur, alors c'était gagné.

- Vous dites qu'il y a malgré tout encore du chemin à parcourir…

- Le sport peut faire évoluer les mentalités. Prenons l'équipe nationale belge de football. On y voit trois ou quatre joueurs venus de l'immigration d'Afrique noire. C'est une excellente chose. En revanche, je ne vois pas encore beaucoup de joueurs provenant d'Afrique du Nord alors qu'il y a un potentiel énorme parmi ces jeunes. Il faut les aider. Ces jeunes ont envie de représenter le pays dans lequel ils sont nés car le pays d'origine, ils ne le connaissent finalement pas tellement.

- Récemment, vous avez rencontré des jeunes de quartiers difficiles. Qu'avez-vous retiré de cette rencontre ?

- On m'a invité sur place en juillet pour voir des adolescents qui avaient envie de se réinsérer par la boxe. Ils ont fait de ce sport leur moyen d'expression, afin de sortir de l'anonymat. Je me suis vu en eux, car j'ai eu une jeunesse un peu similaire, difficile. Grâce à la détermination, j'ai compris que je devais réussir tant au niveau du sport que des études. Si j'ai pu être un exemple positif pour eux ce jour-là, tant mieux. Car, comme eux, je suis parti de rien. Cette approche de terrain me permet de faire avancer mon travail au niveau politique. Les avis des jeunes sont utiles et permettent de trouver des solutions et des réponses à leurs problèmes.

- Sur les bancs du Parlement bruxellois, est-ce qu'on vous prend au sérieux ?

- Au début, il y a eu les clichés habituels parce que je venais d'un milieu sportif. Aujourd'hui, on me considère différemment. Quant à ma couleur de peau, la vision commence à changer aussi. On ne voit plus que je suis noir.

D'après *W+B,* novembre 2005

Respostes

1. 1971.
2. La France.
3. Non, il a eu un diplôme en Marketing et Communication.
4. En 1994.
5. Trouver un travail pour les jeunes.
6. Une soixantaine.
7. Le respect envers les autres.
8. Maintenant oui, mais ce n'était pas comme ça au début.

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC LIONEL ROTENBERG, PSYICHIATRE SPÉCIALISTE DE L'ADOLESCENCE

- Comment les découvertes sur le cerveau des adolescents influencent-elles votre pratique de médecin ?

- On pensait que la maturation du cerveau était achevée à 12 ans, au moment de la puberté. On sait aujourd'hui que le développement cérébral se poursuit jusque vers 25 ans. C'est en particulier le cas du cortex préfrontal dont dépendent le contrôle des pulsions et la prise de décision. De sorte que l'adolescent ne dispose pas encore de toutes ses capacités cérébrales au moment même où le développement hormonal agite tout son organisme. On a comparé les adolescents à des conducteurs inexpérimentés au volant d'une voiture de sport. Ce n'est pas une raison pour ne rien faire et attendre qu'ils mûrissent tout seuls ! Il faut s'occuper des adolescents en difficulté ! Les laisser grandir sans intervenir, cela revient à les abandonner à leurs pulsions, précisément à l'âge où ils tendent à se mettre en danger. Et la mise en danger est la deuxième cause de mortalité à cet âge.

- Vous avez tendance à relativiser les progrès scientifiques ?

- Ces progrès apportent un enrichissement incontestable. Ainsi, en France, certaines recherches ont permis de voir que dans la dépression il y a des régions du cerveau qui ne fonctionnent pas, et que lorsqu'on administre un antidépresseur, une partie des cellules inactives sont activées. Mais en même temps ces travaux ne nous disent pas comment il faut traiter un patient dépressif. Je me méfie d'une conception du « tout-biologique » qui aboutirait à surexploiter les progrès scientifiques. Pour ma part, j'appartiens à une génération où l'on essaie de tenir compte de tous les éléments. Je trouverais absurde de ne pas s'intéresser aux nouveaux développements scientifiques, mais la référence à la psychanalyse reste valable.

- Que faut-il donc faire ?

- Du point de vue du psychiatre, la difficulté de l'adolescence, c'est qu'elle s'accompagne de toute une série de symptômes qui peuvent relever de problèmes normaux à cet âge mais qui peuvent être aussi de vraies pathologies. Les conduites à risque, la toxicomanie, l'impulsivité, la tendance à se mettre en danger sont fréquentes et ne relèvent pas forcément d'une pathologie installée – ce qui ne veut pas dire qu'elles ne posent pas de problèmes. En somme, il existe chez les adolescents tout un ensemble de signes qui peuvent être sans importance ou au contraire révéler des problèmes graves. Seule une observation attentive suivie permet de faire la différence.

- Et les parents ?

- Ce n'est pas facile d'être parent d'adolescent aujourd'hui ! Il faut écouter les adolescents, les aider à trouver des références dans une société où les rôles sont moins bien définis qu'avant. On voit des parents perdus, qui ne savent plus quoi faire. Avant, les adolescents s'opposaient aux parents et s'affirmaient dans l'opposition. Les « parents copains » d'aujourd'hui, ce n'est pas idéal. Les parents ont du mal à garder leur place. Et puis, parents et enfants ne passent plus assez de temps

ensemble. En France, il y a beaucoup de familles qui partagent le dîner familial devant la télévision.

- Faut-il regretter le bon vieux temps ?

- Non bien sûr, mais il faut prendre conscience du fait que, dans la société actuelle, la définition de l'adolescence devient de plus en plus vague. Le passage entre l'enfance et l'adulte est un élément structurant de la société. Or ce passage tend aujourd'hui à s'étendre sur une période de plus en plus longue, l'adolescence commence à 10 ans et dure jusqu'à 30 ! Et ce phénomène s'accentue parce que la société valorise la jeunesse à l'extrême et la consommation, le cinéma sont très orientés vers les jeunes.

- Pourquoi les adolescents préfèrent-ils le groupe aux relations individuelles ?

- Parce que les adolescents ont peur de dépendre des autres, surtout dans la relation amoureuse. Parfois, ils se réfugient dans la dépendance à une substance, jusqu'à la toxicomanie, pour échapper à la dépendance vis-à-vis de l'autre. Les parents peuvent ici jouer un rôle : un facteur crucial pour que la toxicomanie ne s'installe pas à l'adolescence, c'est que les parents posent une interdiction claire et nette de consommer du haschisch ou d'autres drogues, en particulier à la maison. Mais il faut que les parents soient capables de poser cette interdiction. Quand on s'occupe d'ados aujourd'hui, il faut aussi penser aux parents. Il est très important de ne pas les oublier !

D'après *Le Nouvel Observateur,* 15-21 septembre 2005

Respostes

1. À 25 ans.

2. Ils se mettent en danger.

3. Non, il faut les combiner à la psychanalyse.

4. Que les mêmes symptômes peuvent ne pas être importants ou être le signe de problèmes graves.

5. Parce que les rôles dans la société sont moins définis qu'avant.

6. Qu'ils s'agit d'une étape de plus en plus longue.

7. Parce qu'ils ont peur de dépendre de l'autre.

8. Ils doivent interdire la consommation de toutes les drogues, surtout à la maison.

61. PAU 2005 · Setembre · Sèrie 3 · Part 3

Comprensió Oral

RÉGIS DEBRAY CONTRE LA DICTATURE DES JEUNES, LE JEUNISME

Dans un essai, «Le plan vermeil », le philosophe Régis Debray dénonce une société obsédée par le jeunisme et réhabilite les vertus des personnes âgées.

- Pourquoi vous lancez-vous dans cette défense des personnes âgées ?

- Pour que les « personnes âgées », les personnes qui sont dans les maisons de retraite ne soient pas exclues de la nation. Actuellement, dans une société chacun doit être dynamique et performant et on cache la vieillesse, on n'en parle même pas.

- C'est votre âge, 63 ans, que vous indiquez à la fin de votre livre, qui vous inspire ?

- Non, il y a des données qu'on ne peut pas ignorer. En 2015, les plus de 50 ans représenteront plus de la moitié de notre population. En 2020, les plus de 60 ans seront plus nombreux en France que les moins de 20 ans. L'espérance de vie a augmenté de douze ans en trente ans. La femme française est l'être humain au monde qui vit en moyenne le plus longtemps. La France comptait deux cents centenaires en 1950, ils sont 9 000 aujourd'hui et ils seront 150 000 en 2050. L'allongement de l'espérance de vie est un changement social déterminant.

- Mais les économistes s'en préoccupent déjà…

- Si l'on traite la question « vieux » comme un dossier entre les autres en termes utilitaires de rationalisation des coûts, on aboutit à l'infamie, à l'idée que le vieux est simplement antiéconomique. Pire, il serait antisocial, puisque notre société a pour valeurs suprêmes l'image, le corps, la vitesse, la performance. Dans ce calcul égoïste, la vieillesse n'est plus une maturation. C'est une chute, un désastre. Et un désastre qui coûte trop cher à la collectivité.

- Vous voulez réhabiliter une « culture vieux » ?

- Actuellement, les valeurs de la société sont contraires à sa réalité démographique. On célèbre le bruit, le zapping, la rapidité, la violence, le rendement… Alors que nous avons besoin de rituels pour réapprendre la lenteur, le silence et la mort. Arrêtons de demander aux personnes âgées d'être toujours jeunes ! Proclamons le droit d'être vulnérable et fragile !

- Votre préoccupation pour les personnes âgées est nouvelle ?

- Non, j'ai toujours eu une prédilection pour les gens de plus de 80 ans. D'abord parce qu'ils ont des choses à raconter, et en particulier la guerre. Ensuite, parce qu'ils sont libres. Les jeunes ont tendance à être formatés. Quand vous ne vous posez plus des questions sur votre image ou sur votre carrière, vous avez une grande autonomie de pensée.

- De quelle manière ressentez-vous personnellement, dans votre vie quotidienne, la dictature du jeunisme ?

- Je n'en souffre pas. Sauf comme cycliste à Paris. Les motos et les scooters envahissent la piste cyclable qui leur est en principe interdite. Mais, dans la société actuelle, les motards ont tous les droits parce qu'ils sont jeunes. La loi ne s'applique pas au jeune à moto.

- Vous voulez dire en fait que notre société ne tient pas compte des personnes âgées et, d'après votre livre, c'est une société qui perd la mémoire…

- … Et par conséquent ses projets. Les gens âgés représentent la transmission et par conséquent la continuité.

- Vous pensez que cette exclusion de la vieillesse est exclusive de nos cultures occidentales ultramodernes ?

- Oui, en Asie ou en Afrique, la solidarité et les besoins de l'apprentissage donnent leur place aux personnes âgées. Mais, vous savez, la vieillesse est mal vue en Occident seulement depuis un siècle ou deux. Pendant des millénaires, une idée était vraie lorsqu'elle était ancienne, une doctrine était crédible quand on pensait qu'elle venait de l'Égypte pour les Grecs, de la Grèce pour les Romains et pour les chrétiens de Mathusalem… L'Ancien Testament avait d'autant plus d'autorité qu'il était plus ancien. Mais aujourd'hui, on préfère parler de *premier* Testament pour ne plus dire l'ancien. C'est un système de valeurs qui aurait paru totalement fou à un homme du XVII^{e} siècle.

D'après *Le Point,* 14 octobre 2004

CLAU DE RESPOSTES

1. 63 ans.
2. 200.
3. 150 000.
4. L'image, le corps, la vitesse et la performance.
5. Parce qu'elles ont des choses à raconter et qu'elles sont libres.
6. Oui, quand il circule à bicyclette à Paris.
7. Non, seulement dans la société occidentale.
8. Non, ce phénomène a commencé il y a un ou deux siècles.

Comprensió Oral

DISCRIMINATION POSITIVE

Yazid Sabeg a publié, avec son frère Yacine, un livre sur la « Discrimination positive ». Il y dénonce les réticences de la société française à faire une place aux « minorités visibles ». Voici l'interview.

- Vous vous présentez en défenseur des victimes des discriminations ethniques. Qui sont, selon vous, ces victimes ?

- Ce sont des « minorités visibles ». Victimes du regard des autres et des préjugés, elles sont étrangères et aussi françaises. Moi, par exemple, on me considère comme un Algérien, ou même comme un musulman, alors que je suis français. Les minorités visibles sont noires, jaunes, plus ou moins brunes… Ou alors elles habitent dans des territoires très localisés, qu'on appelle les quartiers. Ce sont les exclus. Beaucoup d'enfants nés en France de parents immigrés, des petits Karim ou Mohammed éduqués dans l'oubli de leurs origines, sont considérés comme des étrangers chez eux. On leur dit «retourne dans ton pays ». D'autres ont une petite fille que ses camarades de jeu évitent en lui disant «tu es arabe » ou «ton papa est arabe ». C'est dur et grave, car ces comportements sont persistants et se transmettent de génération en génération.

- La France a pourtant été une belle machine à assimiler des populations étrangères.

- Notre pays est en effet parvenu à assimiler des vagues d'Italiens, de Polonais, d'Espagnols… par les mariages mixtes. Ici encore, la situation des Maghrébins est

singulière. Tant que l'Algérie était une colonie française, les mariages mixtes étaient l'exception. Au cours des dernières décennies, ils se sont fortement développés en France. J'ai l'impression aujourd'hui que l'assimilation des Maghrébins par le mariage est beaucoup moins fréquente.

- Mais alors qu'est-ce qu'on peut faire ?

- C'est une question nationale. La France, qui met au coeur de ses principes l'égalité républicaine, paraît indifférente à l'exclusion de ses minorités visibles. Au nom de ce fameux principe d'égalité, elle prétend qu'on ne peut tolérer des traitements différenciés. Elle a pourtant fait, sans le dire, de la discrimination positive indirecte ou implicite.

- Mais quand on parle de discrimination positive, de quoi s'agit-il exactement ?

- La discrimination positive – et cela peut paraître paradoxal à première vue – consiste à introduire des inégalités – provisoires – pour corriger d'autres inégalités. La discrimination positive, c'est faire que les médias, les entreprises, les administrations, les grandes universités, la vie publique présentent l'image d'une nation diverse. La discrimination positive assure la diversité sur une base équitable.

- Discrimination, le mot fait peur !

- Pas quand elle est positive ! Un tel mécanisme ne consiste pas à donner des places aux uns au détriment des autres. Il s'agit de faire l'égalité et la transparence pour assurer que, à talent ou à capacité égale, le candidat d'une minorité visible ait autant de chances et de droits que les autres pour accéder au système éducatif, à un emploi ou à un poste de responsabilité. L'objectif n'est pas non plus d'éliminer le racisme. Mais, plus simplement, de contribuer à éliminer les discriminations et à favoriser la diversité.

- S'il y avait un boom économique, est-ce que la discrimination positive serait encore nécessaire ?

- Même quand la situation économique est favorable, les ghettos prospèrent. Dans certaines familles d'ascendance étrangère, on en est à la troisième génération de chômeurs. Les ghettos grandissent de jour en jour, en nombre, en taille et en population. Aujourd'hui il y a deux France, une France blanche avec un chômage estimé à 5% et une France colorée probablement à plus de 15%. La croissance et la conjoncture n'ont rien à voir dans l'affaire.

- Les responsables politiques sont-ils prêts à entendre votre discours ?

- Je l'espère. Les dirigeants politiques persuadés qu'il faut inventer quelque chose de nouveau sont de plus en plus nombreux. Au cours des prochaines années, on n'échappera pas à un double débat sur deux sujets centraux : la discrimination positive, quel que soit le nom qu'on lui donne, et l'identité de notre pays. La France n'est pas seulement blanche et chrétienne, elle construit son unité autour de deux grandes valeurs : l'égalité et la liberté.

Comme pour l'abolition de la peine de mort, il faudra sur ces questions du courage et de la détermination.

D'après *Le Point,* 14 octobre 2004

CLAU DE RESPOSTES

1. Il est français.
2. Les exclus.
3. Non, ils étaient une exception.
4. Introduire des inégalités provisoires pour corriger des inégalités.
5. Non, les « minorités visibles » ne sont pas victimes de la conjoncture économique.
6. 5 %.
7. Plus de 15 %.
8. L'égalité et la liberté.

63. PAU 2005 · Juny · Sèrie 4 · Part 3

Comprensió Oral

ENTRETIEN AVEC LE PSYCHIATRE SERVAN-SHREIBER

Transcripció

- Selon vous, le mental peut-il vraiment tout guérir ?
- Je ne suis pas en train de vous promettre l'immortalité par la méthode que j'emploie. Je rappelle simplement que des études nombreuses et solides établissent que les malades qui savent contrôler leurs émotions et garder le goût de vivre, optimisent leurs chances de guérison. Ils vivent statistiquement plus longtemps et dans une meilleure condition physique. Pourquoi ? Parce qu'ils donnent à leur système immunitaire toutes les armes dans la lutte contre les bactéries, les virus et les cellules cancéreuses. On ne peut pas soigner l'organisme en oubliant le mental.
- Vous ne dites pas qu'on peut guérir toute les maladies par une psychothérapie…
- Ah non, bien sûr. Je voudrais insister sur ce point. Même les maladies psychosomatiques ne sont pas « dans la tête », comme on le croit parfois. Dans l'asthme, la constriction des bronchioles est réelle. On ne peut pas affirmer que les problèmes psychologiques sont à l'origine de cette maladie, mais on sait que le stress joue un rôle fondamental dans l'apparition des crises : apprendre à contrôler ses émotions peut stimuler formidablement le processus de guérison.

- Est-ce que certaines maladies sont directement causées par des facteurs psychologiques ?

- La psychologie peut jouer un rôle prépondérant, mais elle n'est pas seule en cause. Même dans l'ulcère de l'estomac, longtemps considéré par les médecins comme l'affection psychosomatique par excellence : des chercheurs ont identifié au début des années 1980 une bactérie active dans les ulcères. Alors, qu'est-ce qui cause les ulcères : une bactérie ou l'etat émotionnel ? La réponse est : les deux, puisque les personnes très stressées sont plus exposées à l'action de la bactérie. On peut dire la même chose pour d'autres maladies.

- Pour toutes les maladies ?

- Non, mais pour beaucoup. Par exemple, une équipe de recherche a fait une étude fascinante sur le rhume. Tout le monde admet actuellement qu'on est plus souvent enrhumé quand on est stressé alors que pendant cinquante ans, la médecine ne reconnaissait pas cette relation.

- Qu'est-ce que le stress au juste ? Quand quelqu'un dit : « Je suis stressé », on ne sait pas s'il veut dire qu'il a trop de travail, qu'il est fatigué, inquiet, en colère ou qu'il est simplement triste…

- Le stress, c'est ce que nous ressentons quand les demandes qui nous sont imposées excèdent notre capacité à faire face. L'exemple type, c'est l'embouteillage : je suis attendu à 8 heures, il est 8 heures moins 5 et je suis bloqué dans la circulation, la mâchoire se serre, le cou et les épaules se tendent, la poitrine se contracte, le coeur accélère… Si on ne sait pas se relâcher et si on se laisse gagner par un sentiment d'hostilité, notre organisme est comme une voiture qu'on accélère à fond et qu'on freine en même temps…

- Un simple « sentiment d'hostilité » ?

- Oui, par exemple les pensées agressives dans une queue de supermarché : quelle crétine, cette caissière qui met trois heures à recharger la bobine de sa machine ! Quel imbécile, ce type qui est devant moi dans la file réservée à 10 articles, j'ai compté, il en a 11 ! Voilà typiquement des pensées hostiles. Il faut apprendre à abandonner. Parce que l'hostilité est très mauvaise pour l'organisme. Des études établissent de façon limpide qu'elle est directement liée aux maladies du coeur, peut-être autant que le tabagisme !

- On imagine comment le tabac peut intoxiquer l'organisme, mais l'hostilité ?

- Oui, l'hostilité bouche physiquement les artères. Si cette situation s'installe, la thrombose menace. Mais tout cela a une profonde justification biologique : la réaction d'hostilité est indispensable à la survie, car elle prépare le corps au combat ou à la fuite face au danger. Quand il s'agissait de chasser le bison ou d'échapper à un tigre, ces réactions étaient très positives. L'énergie accumulée par l'organisme se dépensait rapidement dans l'action physique. C'est une des raisons pour lesquelles un minimum d'exercice physique est recommandé aux personnes qui ne contrôlent pas leur hostilité, ou aux malades qui ont des problèmes cardio-vasculaires : il faut diminuer le stress.

D'après *Le Nouvel Observateur,* 14-20 octobre 2004

Respostes

1. Non, le mental peut seulement augmenter les chances de guérison.
2. Parce qu'ils renforcent leur système immunitaire contre les bactéries et les virus.
3. Une bactérie et l'état émotionnel.
4. Au début des années 1980.
5. On s'enrhume plus quand on est stressé.
6. C'est ressentir qu'on n'est pas capable d'affronter ce qui nous est demandé.
7. Les embouteillages.
8. Il leur est recommandé de faire du sport.

64. PAU 2004 · Setembre · Sèrie 5 · Part 3

PROVA AUDITIVA

LE TEMPS DU PLAISIR

Vous allez entendre un témoignage, celui de Babeth, 39 ans, conseillère commerciale dans une grande banque à Paris. La réduction du temps de travail est effective dans son entreprise depuis un an. Pour Babeth, qui habite en banlieue et qui élève seule ses trois enfants, ces jours de repos supplémentaires lui permettent de mieux s'occuper de sa famille, mais aussi de souffler.

- C'est vrai que c'est un luxe extraordinaire de pas devoir prendre le… le train le matin ni la voiture pour aller où que ce soit et puis euh… je peux dormir un peu plus tard euh… et donc profiter peut-être un peu plus de la télé le soir parce que, bon, je sais que le lendemain j'aurai pas à me lever à la même heure. Ensuite, je peux aussi aller voir ma voisine le matin, boire un café, on discute de tout et de rien, c'est… et puis je n'ai plus de problème avec les enfants. C'est intéressant quoi, je peux faire des choses que j'avais pas l'habitude de faire avant, ni le temps.

- Vous sortez plus qu'autrefois ?

- Oui, il m'arrive d'aller peut-être plus souvent au cinéma, parce que justement le lendemain j'ai pas besoin de me lever.

- Mais alors si vous avez plus de loisirs ça vous coûte plus cher, vous êtes obligée de mettre davantage la main au porte-monnaie ?

- Effectivement, il m'arrive de mettre davantage la main au porte-monnaie, mais quand même en faisant attention parce que mon budget n'est pas extensible, hein bien sûr, c'est pas parce que je travaille pas que j'ai plus d'argent voyez ; mais euh… bon c'est… c'est vrai que… que peut-être je me paye plus le cinéma, et euh… je vais voir

les films récents et puis euh… bon, ben, quand même avec mon… avec mon petit budget, ben euh… voilà.

- Vous lisez davantage ?

- Je lis davantage oui, quoique les trois heures de transport par jour, généralement, je les ai toujours utilisés à lire, mais euh… effectivement peut-être, peut-être que le soir je… je… je lis peut-être un peu plus longtemps parce que j'adore lire.

- Mais l'apport principal de ces jours de repos supplémentaires, c'est quoi au fond, c'est… vous occuper davantage de votre famille ? de vos enfants ?

- Oui c'est tout à fait ça, oui. Je… Je m'occupe de ma famillie, je suis plus présente pour eux surtout et puis je peux aussi, bon, c'est… c'est parce que je suis une femme, hein c'est peut-être plus important pour moi, je peux nettoyer plus, donc, quand je rentre, c'est propre, c'est rangé et pour moi, c'est… c'est important, vous savez.

- Et ça avant vous ne pouviez pas le faire aussi bien ?

- Ben… disons que j'étais un peu plus fatiguée. J'avais moins le… l'envie de le faire, j'avais… c'est-à-dire… j'avais tellement d'autres choses à faire que ça passait peut-être au… au second plan, quoi. J'ai l'impression que le ménage, c'est moins pénible comme tâche parce que j'ai plus de temps pour le faire.

- Et quand vous êtes en repos chez vous, est-ce que vous arrivez maintenant à oublier complètement votre travail, à oublier les rendez-vous que vous allez avoir le lendemain, les dossiers en cours, etc. ?

- Euh… jamais totalement… parce que dans notre travail, si vous voulez, on a des dossiers en cours, on a des clients qui viennent pour des… des problèmes spécifiques et, bien sûr, lorsque je ne suis pas au bureau je… je laisse mon… mon numéro de portable par exemple à ma… ma collègue de travail qui est toujours là lorsque moi je suis absente. Mais euh… comment dire, elle peut m'appeler à tout moment, justement pour mes clients. Euh... bon il est vrai que, avec l'arrivée des 35 heures, je n'ai pas moins de travail, je dois continuer à faire ce que je faisais euh... Donc, euh… bon, ben, c'est vrai que je je... je suis toujours préoccupée par ça.

D'après LE BOUGNEC, J-T, LOPES, M-J., MENAND, R. VIDAL, M. (2002) : *Forum 3.* Paris : Hachette.

Réponses correctes :

1. a
2. c
3. b
4. c
5. b
6. a
7. b
8. a

65. PAU 2004 · Juny · Sèrie 1 · Part 3

PROVA AUDITIVA

LES ENFANTS ET LA TÉLÉVISION : INTERVIEW AVEC LE PROFESSEUR LEBOVICI

- De quoi voulez-vous que nous parlions ? Des enfants et de la télévision ? Je voudrais dire en préambule qu'on ne peut pas isoler le phénomène télévision du reste de la vie d'un enfant. C'est ce qui conduit trop souvent à des approximations. Et puis il faut dire aussi que les conséquences sont les mêmes pour les adultes que pour les enfants.

- Mais la violence que l'on dénonce dans les films et les feuilletons n'est pas reçue de la même façon ?

- La violence, le sang, c'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas ? La violence, elle est dans la tête des enfants ; ils jouent à tuer, ils jouent à la mort. Le risque de la télévision, ce serait la banalisation de cette violence, les images d'actualité montrant la famine, les guerres, les reportages sur les violeurs et les assassins d'enfants, mais alors, tout dépend du milieu familial. Si l'on en parle ensuite avec l'enfant, il n'y a aucun problème. Si l'on n'en parle pas, c'est plus dangereux, mais dans ce cas, il s'agit d'un milieu familial où il n'y a pas de communication et là, le problème est autrement plus important que le phénomène télévision.

- Mais la télé a bien une influence émotionnelle sur l'enfant…

- Une sociologue, Madame Lurçat, je crois, parle du « bombardement émotionnel » que subit l'enfant. C'est une idée peut-être assez juste, une métaphore intéressante, mais comment mesurer ce bombardement ? Et comment prouver qu'il existe ? Rien de très sérieux n'a encore été fait sur ce sujet. Il y a, c'est sûr, une passivité de l'enfant devant le poste, mais elle est la même que celle des adultes. Reste qu'aujourd'hui, on place les enfants de plus en plus jeunes devant la télévision, même les nourrissons. Or, on sait depuis peu qu'un bébé de quelques semaines peut reconnaître la photographie de sa mère parmi des dizaines de photos. Mais existe-t-il une dispersion due à la masse d'images que va recevoir un enfant, on ne sait pas.

- Souvent, pourtant, les parents accusent la télévision et la violence qu'elle véhicule de provoquer des cauchemars chez leurs enfants…

- Je vais vous dire une bonne chose : un enfant ne rêve jamais de la télévision lorsqu'il n'est pas anxieux. En revanche, la télévision va valoriser, structurer, organiser l'anxiété déjà existante chez un enfant. Mais ce n'est pas, là encore, un problème spécifique à la télévision. Lorsqu'un enfant a peur, il va trouver avec la télévision un moyen d'exprimer cette peur dans ses rêves.

- On a beaucoup parlé, aussi, de ce fait divers américain où des gamins de douze ans ont cambriolé un magasin et tué un gardien en suivant exactement le scénario d'une feuilleton policier…

- Bien sûr que ça peut arriver, mais dans des proportions tellement infimes. Ce n'est statistiquement pas significatif ; et je pense que ce mauvais coup, ils l'auraient exécuté de toute façon. Ce n'est pas la télévision qui a induit la criminalité, elle a simplement servi de modèle comme aurait pu le faire un article de journal ou un livre.

- Alors, la télévision n'aurait aucune influence ?

- Je ne dis pas ça. Elle a souvent un rôle positif sur les enfants vivant à la campagne, par exemple, qui découvrent, à travers elle, le monde, les différences ethniques : voir comment vivent les gens d'autres pays, etc. Elle joue un rôle aussi dans l'absence d'activité des enfants, elle coïncide avec l'abandon de la lecture, autrement plus riche pour l'imaginaire d'un enfant. Mais, je le répète, il s'agit encore là de la responsabilité des parents : amener leurs enfants à lire ou pas. Évidemment, cela va dépendre du milieu social, intellectuel, culturel. La publicité aussi joue un rôle, parce que les enfants l'adorent, elle est rapide, drôle, vivante et ils la retiennent. Il faudrait en mesurer l'impact. Par exemple, en France, les femmes sont belles, les hommes élégants et les publicités sont plutôt érotiques, ce qui ne dérange pas les enfants, d'ailleurs. Alors qu'en Angleterre, on voit dans les spots des vieilles femmes, des ménagères ou des types très sérieux vanter les produits. Tout ça peut jouer sur l'image que l'enfant peut se faire du monde des adultes, une image qui sera différente en France et en Angleterre. Mais encore une fois, aucune étude sérieuse n'est faite sur ce sujet.

- En fait, on sait peu de choses sur l'influence réelle de la télévison sur les enfants ?

- A ma connaissance, pas grand-chose. D'abord, et je le répète, parce qu'elle est peu différente de celle qu'elle peut exercer sur les adultes. Ensuite parce qu'on ne peut pas isoler la télévision du reste de la société et du milieu familial en particulier. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a des effets qu'on pourrait dire secondaires et qui, eux, sont vérifiés. Par exemple, de plus en plus, les parents donnent des calmants aux enfants, même aux nourrissons, pour regarder en paix la télé, je vous assure que c'est vrai. Et nous avons démontré que ces enfants, habitués tout jeunes à prendre quelque chose, se tourneront plutôt vers la drogue comme remède à leur mal-être, à leur angoisse, lorsqu'ils seront adolescents. Le grand problème familial c'est l'absence de communication et l'enfant souffre de cette absence. Or que fait la télévision ? Elle valorise l'absence de communication déjà installée dans une famille. Est-ce que cela répond à votre enquête ?

DENIS BARIL, JEAN GUILLET (1992), *Techniques de l'expression écrite et orale,* Paris, Sirey, 8e éd.

CLAU DE RESPOSTES

1. b
2. a
3. c
4. b
5. a
6. c
7. c
8. b

66. PAU 2004 · Juny · Sèrie 3 · Part 3

PROVA AUDITIVA

LE PRÉSIDENT CHIRAC VU PAR MADAME BERNADETTE CHIRAC, SON ÉPOUSE

- Dans le livre que vous venez de publier, vous racontez en effet que la phrase de Jacques Chirac que vous entendez le plus souvent c'est : « Je file »…

- Absolument. Il me l'a encore dit ce matin. En partant pour Berlin. « Je file… »

- Et le succès de votre livre, cela ne l'a pas impressionné…

- Non. Il me parle des siens.

- Ce n'est pas fatigant à la longue ?

- C'est une question de génération. J'ai été élevée très sévèrement par mes parents – et je les en remercie. C'est fini ça, aujourd'hui. Les jeunes, au premier courant d'air, au premier désaccord, ils disent : « Va voir ailleurs avec un autre ; moi, j'en ai un nouveau ». Mais il y a aussi autre chose. Nous nous sommes mariés étudiants. Maintenant que nous sommes à l'Élysée, ce que je vais dire peut paraître un peu extravagant, mais nous sommes toujours un peu un couple d'étudiants. Il a une mémoire colossale, une capacité de synthèse peu ordinaire et il continue à se servir largement de tout le travail que je peux faire. C'est comme cela que ça marche entre nous.

- La solution, c'est que vous attendiez que Chirac ne soit plus à l'Élysée pour faire une véritable carrière politique !

- Ce sera trop tard.

- Vous n'avez pas envie qu'un jour il arrête de vous dire : « Je file »…

- Ça, c'est une grave question. Jacques Chirac à la retraite, je ne vois pas. Il faut faire confiance à la vie, nous avons encore beaucoup de choses à faire ensemble.

- Revenons à votre rôle. En tant que « femme de », estimez-vous que vous avez du pouvoir ? Ou du moins de l'influence sur Jacques Chirac ?

- À certains moments, je dis ce que j'en pense. Quand je considère que c'est mon devoir. Mais je ne suis pas suivie pour autant. Souvent cela énerve d'ailleurs. On me reproche d'être « la mouche du coche ».

- Mais vous ne pouvez pas nier que vos fonctions vous donnent une capacité d'influence. La preuve, c'est que vous recevez un énorme courrier demandant des interventions, des aides…

- Je n'en ai jamais reçu autant ! C'est vrai : toute femme d'homme politique est un peu un médiateur. C'est une bonne chose. On essaie d'aider. Le courrier que je reçois est soigneusement trié. Quand la demande relève d'un ministère précis – comme les cas de regroupement familial, par exemple – elle est transmise. Pour les cas sociaux, nous essayons de trouver des solutions. Mais ces démarches n'ont rien à voir avec le Pouvoir avec un grand P.

- Vous êtes aussi amenée à rencontrer les grands de ce monde. A entendre parler des grands problèmes. Ne serait-ce que dans les réceptions officielles.

- Ne vous faites pas d'illusions. Dans ces dîners d'État, il ne se dit presque toujours que des banalités terribles. Ne serait-ce que parce que les hommes arrivent fatigués à table. De toute façon, je crois qu'une épouse qui passerait son temps à expliquer à son mari ce qu'il doit faire serait vite insupportable : « Ah, là, vous avez eu tort » ; « Et ça, je ne comprends pas » : « Là-dessus, je ne suis pas d'accord »… Vous savez, quand on a droit à peine à un déjeuner en tête à tête par semaine, mieux vaut parler d'autre chose…

- C'est un conseil que vous donnez à celles qui rêvent de vous succéder à l'Elysée.

- Je ne donne pas de conseil. Comme toujours, c'est une question de couple. Il y a peut-être des maris qui aiment ça.

- De plus en plus d'hommes politiques mettent en avant leur vie privée. On les voit en couple, en famille dans les magazines, à la télévision. Bref, les femmes sont là pour donner un supplément d'image. Vous trouvez que c'est une bonne chose ?

- On ne peut pas dire ça de notre couple. Pour la présidentielle, il a fallu que je ruse pour lui faire accepter d'être photographié avec moi dans les jardins de l'Élysée. Je lui ai dit qu'il pouvait bien le faire pour moi après toutes ces années de bons et loyaux services. Une espèce de pudeur. Une question de génération. Je vois bien comment les autres font, comment les femmes deviennent un atout dans la communication de leur mari.

- Cela donne aussi le droit aux médias d'enquêter sur ces vies privées à partir du moment où les intéressés sont les premiers à les exhiber. Surtout que souvent elles ne

correspondent pas à l'image qu'ils en donnent sur papier glacé. On voit se multiplier les articles, les livres…

- C'est une dérive qui vient de la presse anglo-saxonne. J'aimerais qu'en France on s'en tienne à l'écart. Et puis, vous savez, tout ça, ce sont des ragots, des rumeurs. Les hommes politiques aiment charmer ? C'est une évidence. On ne fait pas de la politique si l'on n'aime pas séduire ! C'est sans doute pour ça que, le sachant plus ou moins confusément, je n'étais pas très d'accord au début pour que mon mari entre en politique.

- Depuis, vous vous êtes habituée ?

- Ça, c'est un autre chapitre dont je ne veux pas parler. De toute façon avec lui, cela se termine toujours par la même phrase : *« Vous avez de la chance de m'avoir épousé ! »*

- Et vous, vous partagez cet avis ?

- Vous conviendrez que mon mari – que vous l'aimiez ou non – c'est un destin. Un destin politique. Comme vous n'en reverrez pas. Il sera très difficile à remplacer. Très.

D'après *Le Nouvel Observateur,* 2-8 octobre 2003

CLAU DE RESPOSTES

1. c
2. a
3. b
4. b
5. c
6. b
7. c
8. b

67. PAU 2003 · Setembre · Sèrie 3 · Part 3

ENTRETIEN AVEC LUC FERRY, MINISTRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE : *« EFFORT ET AUTORITÉ »*

- Vous avez jugé sévèrement la situation de l'Education nationale en prenant vos fonctions…

- C'est un fait, depuis bientôt dix ans nous n'arrivons pas à faire disparaître l'échec scolaire. A l'entrée au collège, 15% des enfants ne savent pas lire, 20 % lisent avec grande difficulté. Le pourcentage de jeunes qui obtiennent le bac dans une génération descend à 60 %. Chaque année, 150 000 enfants continuent à quitter l'école sans diplôme. A l'université, pour compléter le premier cycle, plus de la moitié des étudiants ont besoin de plus des deux ans prévus.

- Qui est le responsable, d'après vous ?

- Mes prédécesseurs n'ont pas assez vu les deux problèmes principaux : l'illettrisme et l'articulation entre enseignement général et enseignement professionnel. Cela explique pour une large part l'échec scolaire. Mais ce sont des questions difficiles.

- C'est la faute des enseignants, alors ?

- Non, en vérité, ils sont, avec les élèves, les premières victimes de cette situation. Pour l'illettrisme, on a invoqué bien des causes, qui ne sont pas les causes réelles : la télévision, les méthodes d'enseignement, les professeurs… L'une des causes principales est pourtant toute bête : le temps consacré à la lecture et à l'écriture varie de 1 à 4 selon les classes ! J'ai bataillé pendant six mois pour imposer des horaires renforcés : deux heures et demie de lecture et d'écriture individuelles par jour.

- Si ce n'est pas la faute des ministres ni des maîtres, à quoi attribuez-vous qu'il y ait tellement d'illettrisme ?

- A la société. Le XXe siècle a valorisé l'innovation, la spontanéité, la créativité dans tous les secteurs. En principe, c'est une bonne chose, mais cela a conduit aussi à donner une importance exagérée à l'expression de l'individualité, au développement de la personnalité, à la production des textes libres au détriment de la culture et des oeuvres du passé. Forcer l'enfant à des règles est considéré aujourd'hui réactionnaire. Dans l'apprentissage de la langue, c'est catastrophique, car, à ce niveau au moins, la langue est avant tout une tradition, une richesse culturelle que nous avons reçue du passé. Elle ne s'invente pas. Pour apprendre à lire et à écrire, il faut passer par des moments de vrai travail, de « répétition ». Dans bien des domaines, l'innovation est une chose formidable, mais je ne suis pas sûr que la créativité des élèves pour les règles de grammaire soit toujours à encourager…

- Vos remèdes paraissent bien simples…

- C'est vous qui le dites ! En dehors de la modification des horaires, nous proposons de nombreuses mesures nouvelles : un programme de littérature dans l'enseignement primaire, ce qui est nouveau, une expérimentation sur l'utilité des nouvelles technologies, une participation de très nombreuses associations de jeunesse ou de personnes retraitées, qui aident les enfants en dehors des horaires de classe…

- On veut valoriser les orientations professionnelles, mais on y destine les élèves les moins bons !

- Attention ! Qu'est-ce que ça veut dire les « moins bons » ? Il faut dépasser ce préjugé : il n'y a pas qu'une seule forme d'intelligence, il n'y a pas qu'un seul type de formation scolaire correcte. Ce n'est pas parce que des élèves ne réussissent pas qu'ils sont forcément des incapables..

- A l'université, beaucoup d'étudiants ne réussissent pas au premier cycle et ils perdent leur temps…

- L'échec dans le premier cycle universitaire est souvent lié à une mauvaise orientation et à ce que souvent les étudiants n'ont pas de références culturelles. Nous allons proposer une aide à l'orientation, des tutorats et des compléments de formation en culture générale.

- Il s'agit alors de sauver l'éducation par de bons résultats à l'école ?

- Les élèves doivent comprendre que pour entrer dans le monde des adultes il faut un certain travail… Il faut que les enfants comprennent qu'on peut en grandissant arriver à trouver des emplois intéressants, des connaissances qui permettent de mieux comprendre notre situation. Mais, j'insiste, il faut du travail. On ne peut pas devenir un artiste, un scientifique, un bon sportif sans effort. Il n'y a pas d'autre solution. Mon message n'est pas une leçon de morale, il est pragmatique. C'est un message anti-Peter Pan.

D'après *Le Nouvel Observateur,* semaine du 5 au 11 septembre 2002

1	A	5	A
2	C	6	C
3	A	7	C
4	C	8	A

68. PAU 2003 · Juny · Sèrie 2 · Part 3

PART AUDITIVA:

INTERVIEWS

Les médias de proximité (télévision, radio, presse locales et régionales) se développent beaucoup et touchent un très large public. Les responsables de ces médias sont des personnages très connus : leur vie et leur personnalité éveillent la curiosité. Vous allez entendre deux interviews. D'abord, Élise Mignot, directrice de Villeurbanne Télévision (VTV), est interviewée par Pierre Delors pour une chaîne de télévision nationale. Puis, Laurence Dalbi, dont la petite station de radio locale bat des records d'audience, accorde une interview à une radio régionale.

PIERRE DELORS : Élise Mignot, bonjour. Merci de participer à cette émission, je sais que c'est votre premier rendez-vous avec les médias depuis que vous avez été nommée directrice de Villeurbanne Télévision. La nouvelle orientation que vous avez donnée à la chaîne a beaucoup de succès. Qu'est-ce que vous avez changé ?

ÉLISE MIGNOT : Tout d'abord, nous avons abandonné la production d'actualités, nous n'avons pas de journal télévisé. Nous produisons surtout des reportages et des débats organisés avec des acteurs locaux…

PIERRE DELORS : Vous avez abandonné le direct ?

ÉLISE MIGNOT : Absolument pas. Tous les débats sont en direct… et sur des sujets qui concernent directement la population.

PIERRE DELORS : La violence, par exemple ?

ÉLISE MIGNOT : Oui, mais pas seulement. La violence n'est jamais gratuite. Elle est toujours associée à d'autres problèmes. C'est ce que nous voulons montrer.

PIERRE DELORS : Oui, mais la violence existe bel et bien.

ÉLISE MIGNOT : C'est sûr. Mais elle peut être abordée de plusieurs manières.

PIERRE DELORS : Alors, vous ne prenez pas position ?

ÉLISE MIGNOT : Mais si, bien sûr !… mais nous ne prenons pas parti pour les uns – les bons – contre les autres – les marginaux –, j'espère qu'on le voit bien dans tout ce que nous faisons.

PIERRE DELORS : Oui, mais votre émission sur les jeunes et la violence a été très critiquée.

ÉLISE MIGNOT : Pas par tous. Elle a été aussi très appréciée par certaines associations et même applaudie, à la MJC par exemple. Nous avons reçu beaucoup de courrier.

PIERRE DELORS : Sur le plan local, comment vous situez-vous par rapport aux autres chaînes, à la radio et à la presse, très présentes ?

ÉLISE MIGNOT : Nous ne faisons pas la même chose, nous sommes complémentaires, pas concurrents.

DEUXIÈME INTERVIEW

- Laurence Dalbi, un magazine vous décrit comme l'Élise Mignot de la radio. Cette comparaison vous plaît-elle ?

- C'est quelqu'un d'extraordinaire et la comparaison est très positive, mais je ne suis pas la patronne passionnée d'une chaîne de télé. Il est vrai que j'ai créé ma station de radio, mais nous ne sommes que trois en tout !

- Mais, dans cet article, c'est bien vous, quand même ?

- Oui, bien sûr, il y a quelque chose de moi. Mais ce sont surtout les côtés positifs qui ont été retenus, ce qui fait toujours plaisir, remarquez.

- Il y a aussi des aspects négatifs ?

- Je suppose que… qui n'en a pas ? Une personne sans défauts, ce serait insupportable !… Mais je n'ai pas les mêmes idées qu'Élise Mignot. Je veux faire de l'actualité, moi !

- C'est-à-dire répéter ce que tout le monde peut lire dans la presse ou regarder à la télé ?

- Pas du tout. Je veux que les gens d'ici comprennent, réagissent, participent, que chacun, ici, se sente concerné !

- Vous proposez autre chose que des informations, des entretiens… ?

- Absolument. C'est très important. Nous avons un très bon programme musical, par exemple, et chaque mardi, nous avons une pièce radio. Nous voulons présenter la culture sous sa forme la plus sympathique, donner envie de lire, de sortir… Nous avons notre site Internet pour compléter nos émissions. Et nous sommes en train de réfléchir aux possibilités de débat sur la Toile.

- Peut-on dire pour conclure que, grâce à votre radio, Villeurbanne est un peu plus conviviale?

- Je ne sais pas… mais je l'espère !

D'après CAMPÀ, A., MESTREIT, Cl., MURILLO, J. et TOST, M. (2001), *Forum 2.* Paris : Hachette.

Réponses correctes :

1	B	5	C
2	A	6	B
3	C	7	B
4	A	8	A

69. PAU 2003 · Juny · Sèrie 5 · Part 3

PART AUDITIVA:

ENTRETIEN AVEC LE NUTRITIONNISTE PIERRE LACUISSE :
MANGER MIEUX POUR RESTER JEUNE

- *« Manger mieux pour vivre vieux » : cette maxime se vérifie-t-elle ?*

- *Aujourd'hui, tout le monde est d'accord pour dire que l'alimentation intervient dans la santé. Pour vivre plus longtemps, il faut manger moins et mieux. Un exemple : les Japonais ont la plus longue espérance de vie au monde. Mais s'ils émigrent en Californie et adoptent les habitudes alimentaires locales, ils multiplient par quatre leur taux d'infarctus !*

- *Faut-il, par exemple éliminer de notre diète les graisses?*

- *Surtout pas ! Il ne s'agit pas, par exemple, d'arrêter de manger du beurre. Il faut juste diminuer sa consommation : pas plus de deux plaquettes de 10 grammes par jour. Dès qu'on interdit certains produits pour l'alimentation, on se trompe. Dans les années 1960, il a été conseillé de manger moins de féculents et de pain, mais personne n'avait prévu que les gens mangeraient plus de fromages et de desserts, pour compenser. 30 % des gens ne mangent plus de pain à midi. Pourtant, au lieu de manger 100 calories dans un deuxième morceau de fromage, il serait préférable d'accompagner son fromage d'une tranche de pain (50 calories).*

- *Réduire notre apport en calories est donc une priorité…*

- *Attention ! Contrairement à ce qu'on pense, nous mangeons moins qu'au début du siècle : 3 000 calories alors, contre 1 800 à 2 000 aujourd'hui. Mais nous mangeons mal. Alors que le*

taux de graisses conseillé est de 30 à 35 %, le taux de consommation effectif oscille autour de 40 % ! C'est un vrai phénomène de société.

- *Sur cette base théorique, quels sont les principes à appliquer ?*

- *Il faut avoir une approche globale du comportement alimentaire. Commencer déjà par repérer et limiter les graisses dans l'alimentation. Rappelons en passant que l'eau doit rester la boisson par excellence. A partir de là, il faut augmenter sa consommation de fruits et de légumes. Consommons des légumes à tous les repas, et au moins deux fruits par jour. Il faut aussi consommer des laitages, riches en calcium, trois fois par jour. Enfin, il faut réhabiliter les féculents, source d'amidon, qui doivent être présents dans nos assiettes une fois par jour ! Les viandes et les poissons peuvent être consommés quotidiennement, une à deux fois par jour en alternance.*

- *Bien s'alimenter, est-ce que c'est plus cher ?*

- *Non, je ne pense pas. Quand on voit toutes les choses inutiles que l'on achète dans un supermarché ! Changer ses habitudes ne coûte pas forcément plus cher.*

- *Le sport est-il également recommandé ?*

- *Bien sûr ! Nous avons diminué en calories le volume global de notre alimentation, mais notre activité physique s'est aussi fortement réduite. Au final, nous mangeons encore un peu trop. Bougez plus, faites du sport, c'est le message des dix prochaines années !*

- *En suivant ces conseils, on peut même espérer maigrir un peu…*

- *Ah, cette terrible obsession de l'amaigrissement ! Vous savez qu'une Française sur deux suit un régime, alors que la majorité d'entre elles n'en ont pas du tout besoin ? On définit la taille mannequin comme une norme, mais c'est une anormalité, une distorsion esthétique. L'indice de masse corporelle normal est compris entre 18 et 25, celui des mannequins varie entre 17 et 17,5 ! Quant à l'amaigrissement, le régime hipocalorique tel qu'il a été prescrit a fait la preuve de son échec dans 95 % des cas. Ce n'est par parce qu'on maigrit pendant un temps qu'on maintient un poids stable. Il faut réapprendre à manger normalement. Viser la stabilité du poids (le poids de forme), c'est vivre plus longtemps.*

D'après Le Nouvel Observateur, *24-30 octobre 2002*

Réponses correctes :

1	B	5	A
2	A	6	C
3	C	7	B
4	B	8	C

Part Oral

ÊTES-VOUS PLUTÔT POUR LE CINÉMA EUROPÉEN OU POUR LE CINÉMA AMÉRICAIN ?

Écoutons d'abord Aline :
Je n'apprécie pas le cinéma américain ; en général, il s'agit de films d'action. Je n'aime pas du tout le côté caricatural du héros, présenté comme un être invincible, avec des tas de jolies filles amoureuses de lui. Ce sont des films de machos. Moi, j'aime mieux les histoires vraies ou les adaptations de romans. Le cinéma européen est souvent de meilleure qualité, plus créatif. D'ailleurs, il y a même des reprises de films européens faites pas les Américains.

Et vous Christian ?
Les seuls films européens que je supporte, ce sont les films policiers. Les autres, on n'y comprend presque jamais rien : il n'y a pas d'action, on y parle beaucoup trop, en un mot, la plupart du temps, c'est ennuyeux, ça donne envie de dormir... Alors que, pour moi, les westerns, les films d'aventures à l'américaine, ça c'est du cinéma comme je l'aime... Et puis, ça me rappelle le ciné de mon enfance et de mon quartier...

Et vous Martine ?
Je vote pour l'Europe. Les Américains ont des budgets incroyables pour leurs films alors que les films nationaux ont un budget beaucoup plus réduit. Les Américains, ils emploient les grands moyens, mais parfois leurs scénarios sont grotesques, trop violents. Les scénarios européens ont souvent ce côté humoristique et satirique qui fait qu'on supporte mieux la vie au quotidien.

D'après CAMPÀ, A., MESTREIT, Cl., MURILLO, J. et TOST, M. *Forum 2,* Hachette

Réponses correctes :

1.- B
2.- C
3.- A
4.- C
5.- A

Prova Auditiva: EST-CE QUE VOUS PARLEZ AVEC VOS VOISINS DE PALIER ?

Écoutons d'abord Pierre :
Moi, je connais mon voisin depuis huit ans. Il était déjà là quand je me suis installé. Il est plutôt sympa. Il est arrivé qu'il m'accompagne en voiture et vice versa. Dans mon immeuble, on travaille tous à la SNCF. Forcément, ça crée des liens. Cela dit, les contacts avec les voisins, il faut savoir les doser, je veux bien rendre service, mais attention à ne pas se faire envahir. Parce qu'après, c'est trop tard.

Et vous Micheline ?
Avec mes voisins, je n'ai pas trop de contacts. On se connaît un peu et on se dit bonjour-bonsoir. Mais ça ne va pas plus loin. Le mari de ma voisine m'a déjà accompagnée jusqu'à la gare. Mais c'est tout. Je parle un peu plus avec ceux qui promènent leur chien. J'en ai un. Et vous ne pouvez pas savoir comment ça crée des contacts. Malgré tout je sais qu'avec mes voisins, en cas de besoin, on ne refuserait pas de s'aider.

Et vous Simone ?
J'habite à la campagne. Dans mon village on se connaît depuis toujours, on fait des fêtes ensemble, c'est un vrai plaisir. Je vois la différence avec Paris : je vais souvent dormir chez mon frère et lui, il ne connaît pas un seul de ses voisins. C'est bonjour-bonsoir et ça s'arrête là. Moi, vivre comme ça, ça ne me dit vraiment rien. J'ai besoin de discuter avec les gens.

Réponses correctes : a / b / a / c / b.

Prova Auditiva: INTERVIEW AVEC UN LIBRAIRE

(D'après *Pas Pareil1* – Éd. Oxford).

- Vous vous appelez comment ?
- Alors, je m'appelle Thierry Morice.
- Vous habitez où ?
- Alors, j'habite à Nantes.
- Et qu'est-ce que vous faites comme métier ?
- Je suis libraire... pour enfants.
- Ça fait combien de temps que vous faites ce métier ?
- Oh, ça fait huit ans.
- Quelles qualités faut-il avoir pour bien faire ce métier ?
- Alors, les qualités : je pense qu'il faut savoir écouter, il faut aimer la lecture, bien sûr, et puis, être attentif aux autres, je pense que c'est une qualité essentielle pour un libraire.
- Bien. Et quelles sont vos... vos heures d'ouverture ?
- Les... les heures d'ouverture, c'est de 10 h à 12 h 30 le matin, de 14 h 30 à 19 h, et nous faisons journée continue le mercredi. Donc 10 h à 19 h.
- Mais pas le samedi ?
- Pas le samedi.
- Est-ce qu'il y a des jours de la semaine où il y a plus de monde au magasin ?
- Alors, dans une librairie enfance et jeunesse, comme la librairie *Les Enfants Terribles,* il y a beaucoup plus de monde le mercredi, parce que les enfants n'ont pas d'école. Nous avons une clientèle d'enseignants aussi, donc, euh, il y a un volume de gens assez important. Et puis le samedi, qui est un jour très intéressant pour nous aussi, parce que nous avons toute la famille qui vient à la librairie. C'est-à-dire que dans la semaine, on voit souvent les mamans avec leurs enfants, et le samedi, il y a les papas qui viennent aussi. Là, ça devient intéressant pour nous.
- Bien, justement, euh, qui sont vos clients ? Ce sont surtout des enfants ou surtout des adultes ?
- Alors, il y a... il y a à la fois, donc il y a beaucoup d'adultes, hein, beaucoup de mamans, ce que je disais tout à l'heure, et on a aussi pas mal d'enfants, parce que les activités que l'on met à l'intérieur de la librairie, comité de lecture, atelier, euh, drainent, euh, pas mal d'enfants, donc ils viennent, ils viennent nous voir, ils viennent discuter avec nous. Mais c'est vrai que les acheteurs restent les parents.
- Et les grands-parents aussi peut-être ?
- Et les grands-parents aussi.
- D'accord, merci.

Réponses correctes : a / b / a / b / b.